This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Zah. III A. 113

65,00

N2

450

PARIS,
OU
LE MENTOR
A LA MODE.

Par M. le Chevalier DE M***

PREMIERE PARTIE.

A PARIS,
Chez PIERRE RIBOU, vis-à-vis la Comedie Françoise, à l'Image S. Loüis.

M. DCC. XXXV.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
31 JUL 1966

A MONSIEUR
MONSIEUR
HERAULT,
CONSEILLER D'ETAT,
LIEUTENANT GENERAL
DE POLICE.

MONSIEUR,

Il y a long tems que je ſuis admirateur de vos rares qualités,

& que je deſire d'avoir l'honneur de vous faire ma cour. Deſapprouverez-vous ce deſir, & les moyens dont je me ſers pour y parvenir ? J'oſe me flatter du contraire ; je ſçai la protection que vous accordez à ceux qui travaillent pour le Public. Il manquoit à PARIS, *que je lui donne aujourd'hui le nom d'un Magiſtrat qui le conduit avec tant de lumieres & de prudence. Je ſerai bien heureux, ſi ce Livre a le bonheur de vous plaire, & ſi vous voulez bien agréer en même tems les*

ſentimens reſpectueux avec leſquels je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

LE CHEVALIER DE M...

PRE'FACE.

J'ESPERE que le Public recevra favorablement cet Ouvrage. Quoiqu'il ait l'air d'un Roman, l'examen lui fera connoître qu'il eſt plus fait pour inſtruire, que pour amuſer. Mon intention a été, lorſque j'en ai formé le deſſein, de preſerver les Jeunes-gens qui entrent dans le monde, des écueils qu'ils y rencontrent à chaque pas, par des exemples qui puiſſent les intereſſer & leur ſervir de modele. Je crois que les Etrangers qui viennent à Paris, me ſçauront gré de leur avoir donné les moyens d'en apprendre des uſages

qu'ils n'acquierent trop ſouvent qu'à leurs dépens. Ceux qui les ſçavent, connoîtront ſi je les ai ignorés : ſuppoſé que (cet Ouvrage fini) j'en aye oublié quelqu'un, je leur aurai une obligation infinie de vouloir me le faire remarquer, & de me les apprendre ; j'aurai ſoin de faire un ſupplément, afin que rien ne puiſſe manquer à l'intention que j'ai eue d'en faire une deſcription à laquelle on ne puiſſe rien deſirer.

J'ai diſtribué cet Ouvrage en ſix Parties ; elles ſe ſuivront de mois en mois juſqu'à ce qu'il ſoit complet. La deſcription de Paris y ſera dans ſon entier ; & j'ai été attentif à intereſſer les lieux remarquables, pour qu'ils ne puiſſent pas échapper à la mémoire.

Je fais paſſer un Jeune-homme

par tous les états de la vie, auſſi-bien que par les differentes paſſions qui agitent le cœur humain. La Jeuneſſe craint la morale ; ſa vivacité ne peut s'accorder de la langueur des préceptes. J'ai crû qu'étant animée par l'action, elle ſeroit plus de ſon goût, & qu'elle ſimpatiſeroit mieux avec elle. Je ſouhaite que j'aye réuſſi ; rien ne me ſeroit plus doux que de lui en voir tirer les fruits que je me ſuis propoſés.

PARIS,

OU

LE MENTOR

A LA MODE.

CHAPITRE PREMIER.

Un Jeune-homme eſt volé par des Filoux : Un Gentilhomme Normand ſe charge de lui.

IL étoit trois heures après minuit; les lenternes étoient preſque toutes éteintes, excepté quelques-unes dont les lumieres mourantes prêtoient encore une clarté douteuſe; l'on n'entendoit plus de carroſſes, ſi ce n'étoit quelques-uns

de ceux qui revenoient du jeu, ou qui sortoient de quelque rendez-vous suspect; le pavé de Paris n'étoit battu alors que par le Guet, ou par quelque gens aimant l'aventure : tout paroissoit tranquile, ou devoit l'être, lorsque Monsieur d'Orneville, Gentilhomme Normand (mais fort honnête homme,) sortit de l'Hôtel de Gesvres pour regagner le Marais, où il demeuroit. En traversant la rue Tiron. Il entendit les plaintes d'un homme qui invoquoit inutilement le secours des passans. O Ciel! s'écrioit-il, personne n'aura-t'il pitié d'un malheureux qui se trouve étranger dans cette Ville, & qui dans l'état où son peu d'experience l'a réduit, n'a pas la liberté d'aller chercher un asile? Il se tut après avoir proferé ces paroles, & il sembloit écouter si elles ne lui attireroient pas la compassion des passans. M. d'Orneville n'y prêta qu'une legere attention, & continua son chemin. Le long-tems qu'il y avoit qu'il demeuroit à Paris, lui avoit donné l'experience & l'usage de cette grande Ville. Il sçavoit trop bien le danger qu'on court

pendant la nuit dans les ruës, lorſqu'on s'arrête aux ſubtilités de la plûpart de ceux qui vivent aux dépens des ſots : il doubla le pas ; & il étoit déja hors de la portée de cette voix, lorſqu'il rencontra au ſortir de la ruë deux Mouſquetaires de ſes amis, qui retournoient à l'Hôtel. Ils s'arrêterent tous trois, & ſe rendirent un compte mutuel de leur ſoirée : c'eſt aſſez la coutume des jeunes gens. Ils revenoient, à ce qu'ils dirent, de ſouper avec des femmes, dans le quartier du Palais Royal, où ils avoient pouſſé la débauche juſqu'à ce moment. D'Orneville leur apprit à ſon tour qu'il ſortoit de l'Hôtel de Geſvres, où il avoit été obligé d'accompagner un de ſes amis, qui avoit perdu conſiderablement avant le ſoupé. Il n'oublia pas auſſi la plainte qu'il venoit d'entendre. L'un des Mouſquetaires lui reprocha de ce qu'il étoit paſſé ſans ſçavoir ce qui y donnoit lieu. Meſſieurs, leur répliqua-t-il, ce n'eſt ni manque de charité, ni de valeur ; j'ai, Dieu-merci, de l'un & de l'autre : mais je ne vois pas à quoi il eſt bon d'hazarder ſa bourſe &

ſa vie, pour une curioſité inutile & dangereuſe, & qu'on ne fait ſouvent naître que pour vous attirer : à preſent que nous ſommes en état de ne rien craindre, il ne tiendra qu'à vous de la ſatisfaire. Ces jeunes gens, qui n'avoient rien de mieux à faire, l'accompagnerent. On fit reſter le Valet qui portoit le flambeau, avec ordre d'accourir au premier ſignal qu'on lui donneroit.

Ils avoient à peine fait trente pas, qu'ils s'arrêterent à la voix dont on vient de parler. Au nom de Dieu (leur diſoit-elle, les entendant venir,) qui que vous ſoyez, venez me ſecourir; ne craignez rien. Je ſuis un jeune-homme, qui en débarquant à Paris, ai donné dans le panneau que m'ont tendu des malheureux; je ne puis marcher, & je ſuis ſur le pavé depuis long-tems. Ayez patience, s'écria l'un des Mouſquetaires, nous ſommes à vous. En même tems ils accoururent; en donnant le ſignal, le flambeau arriva. Dieu ſoit loüé, leur dit-il en les voyant; ſans vous, Meſſieurs, j'aurois peri: le froid m'a ſaiſi, & à peine pourrai-je peut-être

me ſervir de mes jambes. En leur diſant ces choſes, il les leur montra : elles étoient liées ; il n'avoit que ſa chemiſe, & il étoit étendu par terre, ſans pouvoir ſe remuer. Sa phiſionomie, ſa bonne mine & ſon malheur les émurent de compaſſion ; chacun apporta la main pour le dégager de ces liens : le laquais d'un des Mouſquetaires avoit une redingote, on la donna au Jeune-homme ; & il ſe trouva bientôt en état de les ſuivre. D'Orneville propoſa d'aller à un Cabaret qu'il connoiſſoit, & qui ouvroit aiſément la nuit ; ils y furent. Pendant le chemin on s'informa à l'Inconnu de ce qui avoit pû donner lieu à l'état où on l'avoit trouvé. Je vous ai trop d'obligation, Meſſieurs, leur dit-il, pour vous celer ce qui m'eſt arrivé : je vous demande ſeulement en grace de vouloir bien attendre que nous ſoyons dans l'endroit que vous venez de dire ; je ne me ſens pas aſſez de force pour ſatisfaire votre curioſité. Il leur apprit en attendant, qu'il étoit de famille, ce qui lui attira de leur part des offres de ſervices. La porte du Cabaret fut

bientôt ouverte : on leur fit du feu, on apporta du vin; & le Jeune-homme se trouvant remis, leur parla en ces termes :

Je crois, Messieurs, leur dit-il, que mon langage vous fait assez connoître ma patrie : Je suis de Bordeaux, & le cadet de onze enfans tous vivans. Me voyant inutile & de trop à la maison, j'ai pris, il y a quinze jours, le parti de venir à Paris chercher fortune, comme beaucoup d'autres. Mon pere, qui est Officier & qui n'est pas riche, a fait cependant dans cette occasion tous ses efforts pour me donner de quoi y pouvoir paroître agréablement, jusqu'à ce que j'aye trouvé une place chez quelques grands Seigneurs, pour lesquels il m'avoit remis des lettres de recommandation, qui m'ont été volées avec un habit doublé de soye, six chemises & vingt pistoles; ma place étoit payée au Carrosse, & je ne me trouverois point à plaindre, sans l'accident qui m'est arrivé.

Dans le nombre de ceux qui rempliſſoient la Voiture, étoit un Abbé, dont j'ai reçu tant de politesses pendant le cours du voya-

ge, que j'y ai répondu avec sincerité. Les offres de services qu'il me faisoit, m'ont séduit : Je lui ai rendu compte de ce que j'étois & de ce que j'avois, & je lui ai fait part de mes vûës pour mon avancement. Il a pris cette occasion pour me promettre de me placer en arrivant, se disant très-bien venu dans beaucoup de Maisons. J'avois tant de joye de sa rencontre, que je me suis efforcé à chaque instant de la lui marquer. Il me contoit toutes ses affaires avec une feinte ouverture de cœur : j'en ai fait de même, & il en a profité pour me joüer le tour le plus lâche & le plus indigne d'un honnête homme.

Dès que nous avons été arrivés à la premiere barriere, où le Carrosse arrête ordinairement pour être visité : Chevalier d'Elby, m'a-t-il dit, (c'est ainsi que je me nomme,) attendez-moi dans cette voiture, je veux profiter du tems qu'on reste ici, pour remettre ces lettres à des personnes de ce quartier, je ne serai qu'un moment à revenir ; je ramenerai un carrosse, & nous irons

deſcendre & ſouper chez une de mes Tantes ; vous vous repoſerez juſqu'à ce que nous voyons le parti que nous prendrons pour vous. En achevant ces mots il m'a quitté.

Deux heures s'étoient déja écoulées depuis ce tems, & je croyois ne plus le revoir, lorſqu'il eſt deſcendu d'un Fiacre, en me demandant pardon de m'avoir tant fait attendre ; & en m'en donnant des raiſons inutiles à déduire, allons, a-t-il continué, faites mettre vos males ſur ce carroſſe. Dès qu'elles y ont été, nous ſommes montés ; il a donné ordre au Cocher de nous mener dans une ruë dont j'ai oublié le nom, en lui diſant qu'il l'avertiroit quand il faudroit deſcendre. Après une demi-heure de chemin il a fait arrêter : C'eſt ici, m'a-t-il dit, ma demeure ; vous y verrez une Couſine qui ſera bien-aiſe de me revoir, elle eſt jolie ; ſoyez ſage au moins, car elle eſt réſervée, la moindre liberté la chagrineroit. Je l'ai aſſuré de ma retenuë. Il a fait monter enſuite ce qui m'appartenoit, j'ai payé le

carroſſe, & il m'a conduit au ſecond dans un appartement aſſez propre.

Une grande femme âgée, miſe ſimplement, & d'une phiſionomie aſſez naturelle, nous eſt venu ouvrir. Ah ! c'eſt vous, mon Neveu, s'eſt-elle écriée en ſe jettant au cou de l'Abbé, que je ſuis aiſe de vous revoir ! Vous êtes un méchant, de ne nous avoir pas appris le jour de votre arrivée ; nous aurions été, ma Fille & moi, au devant de vous. Mondieu, qu'elle ſera charmée de votre retour ! elle eſt chez la Marquiſe de Millecour, elle viendra dans un moment. Le traître lui a rendu embraſſade pour embraſſade ; & me prenant par la main, il m'a préſenté. J'ai crû, ma chere Tante, lui a-t-il dit, vous faire plaiſir en vous amenant M. le Chevalier d'Elby ; c'eſt un Gentilhomme d'un rare mérite, & à qui il faut tâcher de rendre ſervice. C'eſt aſſez, a répondu la Vieille, que vous vous y intereſſiez, mon Neveu, pour qu'il ſoit le bien venu. Elle achevoit à peine ces paroles, qu'une Demoiſelle très-aimable eſt entrée ;

elle avoit l'air modeſte, & je n'ai pû m'empêcher de la regarder avec plaiſir. Vous riez, Meſſieurs, s'écria le Chevalier d'Elby en s'interrompant ; ſi vous la voyiez, vous la trouveriez ainſi. Les Mouſquetaires répondirent qu'ils n'en doutoient pas ; & il continua en ces termes :

Dès que la grande Femme ſeche a vû entrer ſa prétenduë Fille, elle lui a dit : Hé-bien, Fanchon, vous ne vous attendiez pas à trouver ſi bonne compagnie ? Non, ma chere Mere, a-t-elle repris avec des graces & un ſon de voix dont j'ai été ému, je ſuis agréablement ſurpriſe du retour de mon cher Couſin. En lui diſant ces mots, elle lui a préſenté la joüe. Eſt-ce là, a-t-elle continué (en me montrant,) le Frere dont vous m'avez parlé ? Non, a interrompu la Vieille, c'eſt un brave & jeune Gentilhomme des amis de mon Neveu, & il m'a fait honneur de me l'amener. Pendant qu'elle diſoit ces choſes, la grande Demoiſelle m'examinoit depuis les pieds juſqu'à la tête. Je ne ſçavois quelle contenance tenir ;

& je n'osois lui faire aucun compliment, de peur de lui déplaire, prévenu que j'étois par son perfide Cousin combien elle étoit délicate sur le chapitre des hommes. Les cerémonies faites, on nous a servi à souper. J'ai été placé près de cette belle Scelerate : elle avoit des petites attentions pour moi, qui me charmoient ; & sans le respect qu'on m'avoit inspiré pour elle, (quoique jeune & novice avec les Dames,) je lui aurois témoigné bien des choses. Elle avoit souvent ses grands yeux noirs attachés sur les miens ; & pendant que nous nous entretenions, elle échappoit adroitement des petites marques obligeantes d'amitié, qu'à peine osois-je recevoir, par la frayeur que j'avois que la Mere ne me surprît. On a parlé du sujet de mon voyage. L'Abbé Carpin (c'est ainsi que se nomme le fripon, a élevé tout d'un-coup la voix ; & d'un air de confiance : Ah ça, s'est-il écrié, ma chere Tante, nous ne sommes pas ici de trop, & nous pouvons parler confidemment : Il faut que vous placiez ce jeune Cavalier. Il n'est pas riche ; mais il est

bien-fait, comme vous voyez, & fort aimable : ſon accent eſt joli ; & je ſuis perſuadé qu'avec tout cela, ſi vous voulez vous en mêler, il le ſera bientôt avantageuſement. Qui peut mieux réuſſir que vous ? Vous êtes faufilées, vous & ma Couſine, avec ce qu'il y a de plus grand à Paris ! il faut demain, ſans aller plus loin, le preſenter à votre Marquiſe de Millecour. Que ſçait-on, ſi la figure du Chevalier ne lui plaira pas ? Vous ſeriez bien fortuné, continua-t-il en me frappant ſur l'épaule, ſi cela arrivoit ; elle a cinquante bonnes mille livres de rente. Ne vous embarraſſez pas, a répondu la perfide Vieille, c'eſt une affaire faite ; je m'en charge, & je ne veux point que Fanchon s'en mêle : vous ſçavez comme la médiſance regne ; la Marquiſe eſt jalouſe, & ma Fille l'inquiéteroit. A tous ces diſcours je m'inclinois profondément, & je me croyois déja placé. Je remerciois en moi-même ma bonne deſtinée, de m'avoir procuré de ſi heureuſes connoiſſances.

Après le ſoupé, nous avons continué le

même entretien juſques bien avant dans la nuit. J'étois fatigué ; & la maudite Tante s'appercevant que j'étois endormi, (ce qu'ils attendoient tous impatiemment,) m'a fait conduire par l'Abbé dans une petite chambre, où un moment après ſa grande Couſine nous a apporté à chacun une taſſe de thé pour nous provoquer, diſoit-elle, au ſommeil. Je vois bien à preſent que le breuvage étoit préparé. Un moment après l'avoir pris, je me ſuis ſenti d'un aſſoupiſſement extraordinaire, & bientôt après je me ſuis endormi. Je ne vous dirai pas de quelle facon les choſes ſe ſont paſſées pendant que je dormois; ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'à mon réveil je me ſuis trouvé dans l'état où vous m'avez rencontré; & ce qu'il y a de plus cruel, c'eſt que je ſuis volé, & que je ne ſçai ni la ruë ni l'endroit où l'on m'a joüé ce malheureux tour. Le Chevalier baiſſa la tête en finiſſant ſa triſte avanture, & il ſe mit à réver profondément. Les Mouſquetaires ſe retirerent, après lui avoir offert leurs ſervices ; d'Orneville les reconduiſit, & il vint enſuite rejoin-

dre le Jeune-homme. Il le trouva accablé de ſon malheur. Ne vous tourmentez pas, lui dit-il, pour un évenement qui eſt ſans remede, vous n'êtes pas le ſeul à qui il en eſt arrivé de pareil, il faut payer le tribut à notre grande Ville; vous n'êtes point bleſſé, & vous êtes heureux dans votre infortune que vous n'y ayiez pas laiſſé la vie; cette avanture vous apprendra à ne vous pas livrer aiſément, & cet avis vaut beaucoup plus que ce que vous avez perdu. J'avoüe qu'il eſt triſte de ſe trouver dans la ſituation où vous êtes, mais il le ſeroit bien plus ſi vous n'aviez pas rencontré quelqu'un qui fût auſſi compatiſſant que je le ſuis. Votre phiſionomie m'a plu, je vous offre un aſile chez moi; je ne ſuis pas riche, mais je puis ſans m'incommoder vous aſſiſter. Cela ne doit vous faire aucune honte, tout le monde eſt ſujet dans la vie à de pareils évenemens; & les honnêtes gens ſont faits pour s'entr'aider les uns & les autres, ceux qui ne penſent pas ainſi, ne ſont pas dignes de vivre: vous reſterez chez moi juſqu'à ce

que vous trouviez mieux. Vous êtes jeune, & vous paroiſſez avoir de l'eſprit ; pour peu que vous ayez de docilité & de penchant au bien, nous trouverons peut-être les occaſions de vous faire faire quelque choſe. J'ai des amis, & je compte ſur leur credit ; parce que je me ſuis mis de bonne-heure ſur le pied avec eux de ne pas les incommoder ſouvent, & de ne leur jamais demander que des choſes qui ne leur coûtent rien. Je vous quitte des remercimens que je vois que vous vous préparez de me faire ; couchons-nous, il eſt tard. En achevant ces mots, il fit monter, l'on prépara des lits ; & après les cérémonies ordinaires, ils furent ſe coucher, & ne tarderent pas à s'endormir d'un profond ſommeil.

D'Orneville avoit pris en affection le Chevalier d'Elby dès le premier inſtant ; il avoit été touché de ſa diſgrace, & il le plaignoit d'avance de ce que ſa jeuneſſe lui alloit faire eſſuyer avant que de parvenir à quelque choſe. Quelque raiſon qu'on ait à dix-huit ans, elle eſt bien foible pour ſe

ſoutenir contre les aſſauts que les occaſions livrent perpetuellement à la vertu. Ce Jeune-homme étoit d'une figure aimable & aiſée ; ſes traits étoient délicats, ſa phiſionomie ſpirituelle & tendre ; il avoit les yeux grands, & ils ſembloient reſpirer l'amour & le plaiſir. Sa jambe & ſa main étoient d'une fineſſe extrême ; il ſe preſentoit bien. L'eſprit répondoit à la figure ; il l'avoit délié. Son défaut étoit de trop aimer les plaiſirs ; il s'y laiſſoit entraîner facilement. D'Orneville avoit trop de pénetration & d'uſage, pour ne pas démêler une partie de ces choſes ; les traits qui lui étoient échappés dans le récit qu'il avoit fait, lui avoit laiſſé entrevoir le bon & le mauvais. Ce Gentilhomme ſe reſolut de le prendre ſous ſa tutelle, & de ſe donner la peine de le conduire, pour peu qu'il ſe rendît digne de ſes ſoins. Il étoit veuf, il n'avoit point d'enfans, & il joüiſſoit d'un revenu honnête. Les voyages qu'il avoit faits, lui avoient donné beaucoup d'expérience ; ſa compagnie étoit recherchée par les plus honnêtes gens, & par les plus ſpirituels

tuels. Il paſſoit ordinairement la matinée chez lui, il l'occupoit à des ouvrages d'eſprit; le reſte de la journée étoit employé, tantôt à la frequentation de ſes amis, ou aux plaiſirs honnêtes. Il aimoit les ſpectacles, & il en échapoit peu, lorſqu'ils étoient de ſon goût. Il étoit revenu des plaiſirs bruyans, & qui mettent en danger la vertu. Il menoit enfin une vie douce & tranquile; & dans un âge encore propre à ſatisfaire les paſſions, il vivoit en Philoſophe & en homme qui n'en eſt prevenu d'aucune; il en étoit d'autant plus loüable qu'il tiraniſoit ſon temperament, n'ayant un goût infini pour le Sexe; mais plus il connoiſſoit ſon foible, & plus il ſe défioit de lui-même. Il diſoit ordinairement qu'un homme qui ſort d'un tête-à-tête avec une jolie femme ſans s'y être livré, étoit plus brave que celui qui s'étoit expoſé dans un combat inégal. Il avoit cinquante ans. Sa figure étoit prévenante; & quoique moyenne, elle annonçoit beaucoup de nobleſſe. Il étoit brun, avoit de grands yeux noirs; & ils étoient remplis d'une

telle vivacité, qu'on ſoutenoit difficilement ſes regards ; ils ſembloient vous pénétrer, & lire dans votre interieur. Sans être magnifique, il avoit l'air diſtingué par ſa grande propreté ; mais ce qui l'emportoit ſur toutes ſes autres qualités, c'étoit ſon honneur, ſa probité & ſa parole. Ceux qui le connoiſſoient, diſoient qu'il faiſoit affront à ſa patrie, & qu'il n'en ſçavoit pas ſoutenir les privileges.

CHAPITRE II.

Dorneville se déclare le Mentor du Chevalier d'Elby. Il lui achete des habits, & lui fait voir qu'à un prix médiocre on peut être bien mis, & vivre aisément, à Paris.

IL étoit près de dix heures, que le Chevalier d'Elby n'étoit pas encore éveillé. D'Orneville s'étoit levé à son ordinaire; jamais rien ne le dérangeoit. Il fut étonné que dans le chagrin où devoit être plongé ce Jeune-homme, il pût s'abandonner si tranquilement au repos. En attendant son réveil, il avoit envoyé chercher chez lui son *Nécessaire*: c'est ainsi qu'il nommoit son Laquais. Il s'appelloit Antoine, & le long-tems qu'il y avoit qu'il le servoit, l'avoit rendu presque aussi experimenté que lui.

Dès qu'il fut arrivé, il l'envoya à la Halle, & il lui ordonna de lui amener un Marchand Fripier & un Cordonnier de la ruë de la Lingerie; il lui donna de l'argent, & il lui mit en

écrit tous les ajuſtemens néceſſaires à l'habillement, avec ordre de les lui rapporter. Il ſe fit envoyer en même tems une Lingere avec pluſieurs ſortes de chemiſes, dont il en choiſit une demi-douzaine. Cela fait, il paſſa dans la chambre du Chevalier; il le trouva la tête appuyée ſur ſes deux mains, & pleurant amerement. Comment donc, Monſieur, lui dit-il en le ſurprenant dans cet état, vous verſez des pleurs! votre chagrin vous abat! Où eſt l'homme? où eſt votre confiance dans la Providence? Ah! Monſieur, répliqua le Jeune-homme, pardonnez à la ſituation où je me trouve. Se voir ſans argent, ſans habit, ſans protection & ſans reſſource, eſt un état bien douloureux. Que deviendrai-je? Vous m'avez offert des ſecours, il eſt vrai, avec une généroſité ſans pareille; mais que diriez-vous de moi, ſi je les acceptois? Je dirois, interrompit d'Orneville, que dans un cas ſemblable vous penſeriez & feriez pour moi ce que je ferai pour vous: il n'eſt pas honteux d'être à charge à ſes amis, lorſque leurs ſecours ne

nous engagent à rien de contraire à l'honneur ; bien-loin que cela ſoit, je veux vous en inſpirer toutes les maximes, & faire plus que de réparer le malheur qui vous eſt arrivé. J'ai un peu d'experience ; & pour peu que vous ſuiviez mes conſeils, j'eſpere vous mettre en état de faire quelque choſe. Ce n'eſt pas peu que d'être guidé en entrant dans le monde ; la plûpart de ceux qui s'y embarquent, y échoüent par le peu d'uſage, ou ils n'y parviennent qu'après l'avoir appris à leurs dépens. Levez-vous, avant une heure il ne paroîtra pas qu'il vous ſoit rien arrivé de fâcheux ; je ſuis bien aiſe que vous ſoyez preſent à la façon dont il faut s'y prendre pour ménager ſa bourſe, & pour pouvoir cependant paroître comme les honnêtes gens, avec la moitié moins de dépenſe.

Le Chevalier d'Elby paſſa de la douleur aux remercimens les plus ſinceres. Comment vous exprimer, Monſieur, lui dit-il, la reconnoiſſance que j'ai de vos bontés ! Laiſſons cela, Chevalier, interrompit d'Orneville, paſſons dans ma chambre. Voilà

une robe de chambre, lui dit-il en y entrant, que je vous ai fait apporter : Servez-vous-en, continua-t-il en riant, jusqu'à ce que quelque jolie femme vous en donne une plus magnifique.

Les Marchands qu'on avoit envoyé chercher, y étoient. Le Fripier avoit apporté une douzaine d'habits à choisir, le Chevalier se déclara pour un gris-de-perle doublé de soye : on prit sa mesure, & l'on promit de le rapporter bientôt. Le Cordonnier le chaussa, les chemises lui furent remises, & enfin au bout d'une heure il fut équipé de pied en cap. Vous voyez, dit d'Orneville, comme on vit à Paris, & comme on y est servi ; il n'en coûte pas davantage, au contraire je veux vous faire remarquer que vous gagnez un grand quart, à préferer le Fripier au Tailleur : la raison de cela est, que ces sortes de gens tirent leurs étoffes à bien meilleur compte que le Marchand ; & pour vous le prouver, je vais vous mettre les prix selon le taux du Marchand & du Tailleur. Votre habit, selon ce calcul, vous coûteroit deux

cens deux livres, & il ne revient qu'à cent quarante. Il y a bien des gens, continua-t-il, qui s'imaginent qu'il eſt honteux de ſe ſervir de ces gens, & de faire de ces ſortes d'épargnes: c'eſt un abus orgueilleux. Lorſqu'on n'eſt pas dans une ſituation égale à ceux qui ont les moyens de ſe ſervir des Ouvriers à la mode, il faut s'en paſſer, & ne les imiter que dans leur goût & dans leur parure; c'eſt une choſe eſſentielle, parce qu'il faut être mis dans ce païs, pour y avoir des entrées agréables.

Le Chevalier d'Elby fut ſurpris de ce bon marché, en comparaiſon de ce qu'il en avoit coûté à ſon Pere pour l'habit qu'on lui avoit volé: il aimoit l'ajuſtement, & il entroit avec plaiſir dans ce détail. D'Orneville, bien aiſe de le voir attentif à ce qu'il lui diſoit, ſe plaiſoit à ſatisfaire ſa curioſité. Ce n'eſt pas là le mieux, continua-t-il; imaginez-vous qu'avec une bagatelle qui vous en coutera au retour de chacun de vos habits, vous pourrez en changer ſouvent, & avoir l'air d'en avoir beaucoup.

La matinée se passa dans cette occupation ; l'on apporta à dîner, & la conversation tomba naturellement sur la dépense de la vie. Croyez-vous, mon cher Chevalier, lui dit d'Orneville, que la vôtre me coûtera beaucoup ? Graces à l'usage que j'ai de ce païs, & à mon économie, croirez-vous que je vous donne à dîner pour très-peu de chose, & qu'on peut le faire à Paris pour cinq sols. Est-il possible ? s'écria le Chevalier : Dans Bordeaux, où l'on vit à bon compte, l'on ne peut donner à manger à un ami qu'il n'en coûte au moins un écu. Je n'en doute pas, continua d'Orneville ; il en coûteroit bien davantage ici, si l'on ignoroit la maniere dont on y vit : je vous en ferai le détail une autre fois ; nous n'avons à present que le tems nécessaire pour remplir le reste de la journée selon l'emploi que j'en ai destiné. J'ai resolu de vous conduire chez la Femme d'un Conseiller au Parlement, très-aimable. Elle se nomme Madame de Frasay ; elle est fort riche, & très-capable de former un jeune Cavalier comme vous ; il n'y a rien

qui mette plutôt en état un homme de paroître dans le monde, que le commerce d'une jolie Femme. Je ſuis fort des amis de celle dont je vous parle, & je crois qu'elle ſe chargera volontiers de ce ſoin. Mais, Chevalier, continua-t-il, avant que je m'engage plus avant avec vous, il faut que nous reglions nos petites conventions. Vous me donnerez, s'il vous plaît, votre parole, que vous ne ferez rien d'orenavant ſans me le communiquer, & ſans recevoir mes conſeils. C'eſt parce que je vous aime, que je prends ces précautions : les premiers pas dans le monde ſont gliſſans, il faut vous preſerver des chutes. Je vous ai trop d'obligations, reprit le Chevalier, pour ne pas me conformer à tout ce que vous deſirez ; j'en ſens le prix, je tâcherai de m'en rendre digne. On ne peut rien de mieux, continua d'Orneville, ſur ce pied nous n'aurons jamais de difficulté enſemble ; & je vous réponds que nous conduirons ſi bien les choſes, que vous ne ferez pas long-tems ſans vous appercevoir des fruits de votre docilité. En

achevant ces mots, ils monterent dans un fiacre, & ils furent deſcendre chez Madame de Fraſay, où ils trouverent grande compagnie.

CHAPITRE III.

D'Orneville mene le Chevalier chez une Conſeillere au Parlement. Son portrait. Elle en devient amoureuſe. Remarques ſur les femmes. Qui étoient ceux avec qui on devoit ſouper.

LE Chevalier d'Elby ne s'y attendoit pas, il en fut un peu ſurpris. D'Orneville vint au ſecours de ſon embarras, il fut le préſenter à la Maîtreſſe du logis. J'ai l'honneur, lui dit-il, Madame, de vous amener le Chevalier d'Elby; je lui ai parlé de vous, il ne croyoit jamais vous rendre ſes devoirs aſſez tôt : Pouvoit-il mieux commencer en arrivant à Paris! Je ſuis ſenſible à ſon empreſſement, repliqua-t-elle en parcourant avec plaiſir ſa figure, ſi vous vous êtes trompé en lui parlant avantageuſement de moi, vous ne l'êtes pas de croire que venant de votre part il ſoit reçu favorablement. Il ſe fit ſur cela un combat de

politeſſes. La belle Conſeillere le termina en demandant au Chevalier ſi c'étoit le premier voyage qu'il faiſoit à Paris. Oui, Madame, répliqua-t-il, il y avoit long-tems que mes deſirs m'y portoient. Hé-bien, qu'en dites-vous, s'écria Madame de Fraſay, comment le trouvez-vous ? Ce que j'en ai vû aujourd'hui, reprit-il, m'a charmé. Il faut voir, ajouta-t-elle, les ſpectacles, les promenades & les cérémonies publiques ; toutes ces choſes vous donneront une idée de ſa grandeur. A propos de ſpectacles, je dois aller demain à l'Opera; vous me feriez, dit-elle à d'Orneville, un plaiſir infini d'y amener Monſieur, c'eſt une fête pour moi que l'étonnement qu'il aura ; toutes les femmes ont des manies, la mienne eſt d'aimer mon Paris à la folie, & je ſuis enchanté des impreſſions qu'il fait ſur un Etranger. Le Chevalier d'Elby ne répondit que par une inclination. Il ſembloit que c'étoit à lui cependant que Madame de Fraſay s'adreſſoit, elle avoit toujours les yeux ſur lui ; le Jeune-homme levoit à peine les

ſiens, il n'étoit pas accoutumé aux regards des femmes de Paris. Cette modeſtie ne déplaiſoit point; ſon air nouveau, ſa contenance embarraſſée donnoient à la belle Conſeillere une ſecrete ſatisfaction. L'amour propre y trouvoit ſon compte : imaginer de captiver un cœur neuf & exempt de paſſion, eſt un triomphe à la beauté, & un ragout nouveau & friand pour une femme du monde. D'Orneville d'un regard pénetra toutes ces choſes, & il ſe flatta que le Chevalier feroit les impreſſions qu'il avoit ſoupçonné. Vous nous honorez infiniment, lui dit-il, de nous permettre de faire cette partie avec vous, & j'aime trop le Chevalier pour ne pas l'en feliciter. Elle continua à en faire l'examen. Et répondant à ſa penſée : Mais ce n'eſt qu'un enfant, dit-elle avec un certain air de complaiſance, je gage qu'il n'a pas plus de ſeize à dix-ſept ans. Vous ne vous trompez pas, Madame, reprit le Chevalier, mon embarras le fait aſſez connoître. Point du tout, reprit-elle, je vous trouve aſſez bien, vous ne perdrez

que trop tôt cet air timide, ; il vous ſied bien, conſervez-le le plus long-tems que vous pourrez. Pendant qu'elle diſoit ces choſes, on lui vint préſenter des cartes pour joüer. Elle leur propoſa de faire une partie de Quadrille, ils firent une profonde réverence : refus poli & ſecourable pour ceux qui ne peuvent ni ne veulent joüer. Mettez-vous donc auprès de moi, dit-elle au Chevalier, il faut apprendre ce jeu ; un homme doit ſçavoir amuſer les femmes, & je veux que vous m'ayez cette obligation. Il obéit, la partie commença ; & d'Orneville ayant apperçu un de ſes amis, il fut le joindre & cauſer avec lui.

Madame de Fraſay fut bien plus occupée, pendant la repriſe, du ſoin du jeune Cavalier que de ſon jeu. Les premieres impreſſions avoient un credit infini chez elle. Il étoit heureux qu'elle fût d'un temperament ſage ; car avec la vivacité qu'elle avoit pour ceux qui lui plaiſoient, on lui auroit fait faire du chemin en peu de tems. Elle n'étoit pas d'une beauté parfaite ; mais les graces qui

étoient répanduës dans toute ſa perſonne, & qui aſſaiſonnoient ſes actions, la faiſoient trouver infiniment aimable. Elle avoit une riche éducation, ſes talens brilloient de toutes parts, elle chantoit avec beaucoup de goût; & la tendreſſe qui reſidoit dans le fond de ſon cœur, animoit juſqu'au moindre de ſes accens. Elle étoit faite pour aimer; lorſque cette paſſion n'agiſſoit pas en elle, elle étoit une perſonne toute differente. La figure du Chevalier la prévint au premier coup d'œil, & fit évanoüir un reſte de ſentiment qu'elle avoit pour un Colonel de Cavalerie, qu'elle aimoit depuis trois ans: il venoit de partir pour la Campagne du Rhin, & il connut par experience que les abſens avoient toujours le tort chez elle.

Elle n'eſt pas la ſeule femme à Paris de ce caractere; j'en connois une des plus jolies, qui me vient à propos pour le prouver. Elle eſt aimée d'un Seigneur connu dans le monde; elle paroiſſoit lui être fort attachée, ou elle a fait du moins tout ce qu'elle a pû pour le perſuader. La veille de ſon départ, elle

n'a pas voulu qu'il ſortît de chez elle ; elle s'eſt fait donner ce jour entier pour les adieux : on en a profité pour entrer dans le détail de toutes les affaires, pour éloigner les créatures à qui l'on pouvoit faire quelque preſent pour connoître les fonds & pour les divertir : on étoit preſente lorſque l'on faiſoit les malles, ſous prétexte de prévoir à tout : Soins (diſoit-on) qu'une ſeule Maîtreſſe eſt capable de prendre. On les rempliſſoit de bagatelles, & l'on oublioit les choſes de conſéquence ; on craignoit qu'elles ne devinſſent la proïe des Huſſards. La nuit du départ les évanoüiſſemens frequens ſe ſont ſuccedés les uns aux autres ; on vouloit perſuader les regrets & le deſeſpoir. On croit aiſément ce qu'on ſouhaite : l'Amant étoit pénetré, & il eſt parti avec l'opinion qu'il eſt le plus aimé des hommes.

A peine a-t-il été hors des portes de Paris, que l'ennui où l'on s'eſt trouvé de ſon abſence, a fait ſonger à le diminuer. On a envoyé chercher le Chevalier de ... Il avoit été éloigné, n'ayant pas les épaules aſſez fortes

fortes pour ſoutenir la Maiſon. Ils ſont allés à la campagne, où, ſelon toutes les apparences, ils n'y vont pas pour pleurer le départ de l'Amant trop crédule.

Cependant, quoique Madame de Fraſay fût legere, elle aimoit de bonne foi & ne changeoit pas fraiſément; elle l'avoit prouvé en pluſieurs occaſions. Elle cachoit à peine le plaiſir qu'elle reſſentoit d'avoir près d'elle le Chevalier; pendant le tems que dura la repriſe, elle en donna pluſieurs marques. Une Dame qui étoit de la partie, & qui avoit au moins ſa quarantaine, avoit ſouvent les yeux ſur lui, & partageoit aſſez les complaiſances de la Conſeillere. Celle-ci étoit la Femme d'un Intendant des Finances: elle étoit fraîche, & avoit un embonpoint à faire plaiſir. Sa perſonne reſpiroit la joïe: elle avoit les plus jolies mains du monde; & elle ne faiſoit aucuns mouvemens, qu'ils ne fuſſent remplis de graces. Quoique la foule de ſes adorateurs fût un peu diminuée, il lui en reſtoit aſſez pour ſoutenir ſon petit amour propre. Il n'y avoit qu'une

chose en elle, qui rebutoit les gens délicats : Elle avoit les sourcils d'une épaisseur monstrueuse : elle avoit soin de les tenir très-lices, cela les faisoit passer ; mais le Chevalier en avoit été rebuté dès le premier instant.

Dès que le Quadrille fut fini, chacun prit son parti & se retira. La Conseillere voulut engager d'Orneville à rester à souper : on ne parloit point du Chevalier, cela s'entendoit. Il s'en défit poliment, & d'un coup d'œil il sentit que le Jeune-homme n'en auroit pas été fâché. La parole fut donnée pour le lendemain, & on se sépara dans une grande impatience de se revoir.

Il n'y avoit qu'un pas pour aller à l'endroit où d'Orneville vouloit mener souper le Chevalier. Ils y furent à pied, & traverserent le jardin du Palais Royal. Il faisoit encore un peu de jour, & d'Elby s'arrêtoit à chaque instant pour en examiner les beautés. Nous y viendrons une autre fois, lui dit d'Orneville, & nous prendrons une après-dîné pour visiter l'interieur du Palais : Vous

y verrez des appartemens ſuperbes, & des tableaux qui font connoître le goût exquis du Prince qui les y a raſſemblés. Celui qui en eſt poſſeſſeur aujourd'hui, eſt digne d'être admiré de toute la terre; ſa piété eſt ſolide, & ſa généroſité d'un exemple ſans pareil: à l'âge où l'on prend ordinairement des plaiſirs, il n'eſt occupé que du ſoin d'en faire connoître l'abus; ſa vie eſt un Soleil dont la chaleur réchauffe tous les malheureux. En paſſant à main gauche, le Chevalier s'arrêta pour voir un nombre de petits canons. Ils ſont faits, continua d'Orneville, pour amuſer M. le Duc de Chartres; ce ſont les récréations de ce jeune Prince: on ne l'occupe qu'au grand, & nous eſperons que ce ſera un digne ſucceſſeur de ſon illuſtre Pere; il eſt entre les mains d'un Gouverneur, qui eſt lui-même pétri de tout ce qui peut compoſer le parfait Heros. Ils ſe trouverent, en achevant ces mots, vis-à-vis la Compagnie des Indes. Entrons ici, lui dit d'Orneville; je ſuis bien aiſe de vous prévenir, avant que de vous mener dans l'endroit où nous allons

souper : nous le ferons avec gens qui sans être de la premiere qualité, sont les plus étoffés de ce païs ; ils pourront vous être utiles dans la suite. Je suis de leurs amis depuis long tems ; & comme les affaires & l'éloignement des lieux empêchent qu'on ne se voye fréquemment, nous nous donnons rendez-vous une fois par mois chez un fameux Traiteur, où nous soupons ; & le reste de la soirée est employé à nous rendre un compte mutuel de ce que nous avons fait depuis que nous nous sommes vûs. Cela nous occupe agréablement, & nous ne manquons guéres à nous y trouver.

Le premier par lequel je commencerai, est un Abbé qui a environ trente ans. Je ne vous ferai point le détail de sa figure, vous le reconnoîtrez à son habit : C'est un Auteur de Morale, qui a remporté les suffrages du Public. Il ressemble assez aux gens de sa classe : il aime qu'on l'admire ; cela ne coûte rien. Il est connu, & il a des amis, parce qu'il a véritablement du mérite. Il a un défaut ; il aime un peu trop le vin, & cela le

dépare : nous avons obtenu de lui, qu'il ne s'y livreroit que rarement, & qu'il s'en détacheroit peu à peu. Il a beaucoup d'égards pour ſes amis, & il reçoit bien ce que l'on lui dit. Il eſt jeune, il peut ſe corriger. Ce vice en occaſionne un autre : Lorſqu'il a la tête échauffée, il cherche aiſément querelle. Cela lui eſt arrivé une fois avec nous : nous ne voulions plus le revoir ; mais il a tant fait de démarches, & il nous a ſi fort promis que cela ne ſeroit plus, qu'il eſt rentré en grace, & que les choſes vont à l'ordinaire.

Vous verrez encore un grand Homme ſec, à long nez, toujours barbouillé de tabac, dont il uſe immoderément. Il a le viſage pâle & les yeux enfoncés. Il porte ordinairement un habit de velours noir. Il étoit ci-devant Conſeiller au Parlement, & s'eſt diſtingué dans ſon Corps. Il a rémis ſa Charge à ſon Fils, qui a herité des vertus de ſon Pere : ſon ſeul défaut eſt d'aimer le jeu ; il s'y eſt preſque ruiné. Il eſt inutile qu'on lui faſſe ſentir l'abus de cette paſſion ; il en raiſonne lui-même comme un Ange : mais elle eſt

plus forte que lui, & d'ailleurs il eſt ſi engagé par ſes pertes, qu'il eſt impoſſible qu'il puiſſe s'en retirer.

Celui qui fait le troiſiéme, eſt d'un caractere & d'une figure qui ne reſſemblent à aucun de ceux dont je viens de parler. C'eſt un Petit-Maître; il eſt d'une taille médiocre, & toujours paré comme un Autel: il eſt l'inventeur de toutes les modes, le ſoutien de toutes les femmes opprimées, & l'ennemi de tous les maris. Il eſt fort agréable dans la converſation; elle ne languit point où il ſe trouve: il ſçait tout ce qui ſe paſſe à Paris, & il nous apprend toujours quelque choſe de nouveau.

Je ſuis le quatriéme. Je ne vous parlerai point de mes défauts & de mes bonnes qualités; vous connoîtrez les uns & les autres par experience. En achevant ces mots, ils ſortirent, & ils entrerent à quatre pas de là chez un Traiteur. Ils monterent dans une grande chambre, où ils trouverent la compagnie dont d'Orneville venoit de parler.

Le Chevalier d'Elby fut preſenté, & bien

reçu. L'on ſe mit à table; on mangea de bon appétit. Le ſoupé fut long; on y dit beaucoup de jolies choſes, mais ce ne furent que des mots, & c'eſt ce qui convient dans le repas. Le deſſert fut different; l'on ſuivit la regle ordinaire. Le Conſeiller prit la parole, & dit ce que l'on verra dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE IV.

Avanture qui arrive à Madame de C....
Beaux ſentimens du Marquis de....
& d'un Fermier General.

SI l'on pouvoit à mon âge ſe défaire d'une paſſion, l'exemple qui vient de ſe paſſer devant mes yeux, & auquel j'ai eu part, ſeroit capable de me corriger du jeu pour le reſte de mes jours. Il y a environ trois ſemaines qu'étant à travailler à l'inſtruction d'un Procès de conſéquence dont mon Fils eſt chargé, & pour lequel il a eu recours au long uſage que j'en ai, je fus interrompu par un Laquais d'une livrée connuë, qui ſe fit annoncer de la part de ſa Maîtreſſe, & qui me remit une lettre. Je fus ſurpris de l'honneur qu'elle me faiſoit. En voici la copie :

LETTRE

De Madame de C... à Mr. de M...

JE viens de perdre, Monſieur, dix mille francs au Lanſquenet : je les dois ; il faut, quelque choſe qui m'en coûte, que je les trouve. J'ai pour dix mille écus de pierreries : je n'oſe les mettre en gage, crainte qu'on ne me les vole, ou que mon Mari ne le ſçache ; il ne me le pardonneroit jamais. Vous comprenez aſſez ce que cela veut dire. Je compte ſur vous ; je vous apporterai moi-même mes pierreries dans deux heures. Vous n'obligerez pas une ingrate.

DE C...

Cette lettre m'embarraſſa beaucoup, & encore plus le parti que je devois prendre. Le riſque qu'on court à prêter de l'argent à des Gens de qualité, ne me convioit pas beaucoup à le faire. Le nantiſſement dont on me parloit, étoit bien ſûr ; mais je n'étois pas d'humeur de m'en prévaloir, ni de prêter ſur gage. Le tems qu'elle avoit fixé, ſe paſſa dans ces irreſolutions, & je n'étois pas en-

core décidé, lorſque j'entendis le carroſſe de Madame de C... qui arrivoit. Je n'eus que le tems de me lever. Elle entra dans mon cabinet, comme j'allois en ſortir pour la recevoir. Elle eſt ſi belle, que tous mes ſcrupules s'évanoüirent; je lui promis tout ce qu'elle voulut, & je lui donnai ma parole de lui porter ſon argent à deux heures. Elle y fut d'autant plus ſenſible, que je refuſai conſtamment les pierreries qu'elle m'avoit apportées.

Ce fut cependant la cauſe de la nouvelle perte qu'elle fit. Elle fut au ſortir de chez moi dîner chez le Prince de... Il y avoit un grand monde. Après le repas, on propoſa une Baſſete : elle refuſa d'en être, n'ayant point d'argent. Le Prince qui ne ſçavoit pas la perte qu'elle avoit faite la veille, & qui connoiſſoit ſon exactitude à rendre, lui apporta cent Loüis. Elle ne les refuſa point, & comme tous les joüeurs, ſe figura que cet argent lui porteroit bonheur, & lui feroit peut-être regagner ce qu'elle avoit perdu. Elle ſe mit au jeu, & commença par gagner 200 Loüis.

Elle se souvint alors que je devois lui apporter de l'argent ; elle remit ses interêts à M. de P.... qui est heureux, & elle revint m'attendre à son Hôtel, où j'arrivai bientôt. Elle me ramena de-là chez moi, & s'en retourna chez le Prince. Son argent y étoit augmenté. La partie s'échauffa par le grand monde qui arriva sur le soir : son bonheur ne dura pas long-tems ; elle reperdit non-seulement ce qu'elle avoit gagné, les cent Loüis du Prince, les dix mille francs que je lui avois prêtés, mais encore dix mille sur sa parole. Outrée de sa perte, elle fit apporter ses pierreries, & les donna pour vingt-cinq mille francs à un Fermier General qui s'offrit de les acheter. La somme lui fut comptée ; elle paya ce qu'elle devoit, & rejoüa le reste sur nouveaux frais. Elle eut quelques intervales heureux ; mais enfin, au point du jour elle se trouva redevoir dix mille francs, & ses pierreries perduës.

Le desespoir où ce malheur la jetta, lui fit prendre une resolution contre sa vertu ; que vingt ans de soins de la part d'un homme

qu'elle aimoit, n'avoit jamais pû ébranler. Elle envoya chercher M. de.... dès qu'elle fut rentrée chez elle. Il arriva ſur le champ. Marquis, lui dit-elle, j'ai beſoin de vingt-mille frans; je les ai perdus ſur ma parole: je connois votre amour; vous m'entendez, cela ſuffit. Ah! Madame (reprit cet Amant fidele, en ſe jettant à ſes genoux) que je vous ſuis obligé de me fournir une occaſion de pouvoir vous marquer la vivacité de mes ſentimens! le jour ne ſe paſſera pas ſans que vous ayez votre argent. En achevant ces mots, il voulut partir. Arrêtez, j'ai encore un mot à vous dire, reprit la Dame: J'ai perdu mes pierreries; M. de.... me les a achetés; cela eſt trop public, pour que mon Mari l'ignore: il eſt violent; je veux, pour quelque tems, me mettre à l'abri de ſa colere. J'ai des deſſeins en tête, il faut que vous les ſerviez: Tenez-moi une chaiſe de poſte prête à l'entrée de la nuit; je vous dirai le reſte à votre retour. Il eſt inutile que vous combattiez mes reſolutions, (reconnoiſſant l'impreſſion que ce dernier diſcours lui faiſoit,) mon parti

eſt pris. En achevant ces mots elle ſe retira dans ſon cabinet, & le Marquis ſortit, agité de mille inquiétudes differentes. Il ſe tourmenta pendant plus de trois heures, pour trouver les moyens de ſatisfaire à la parole qu'il avoit donnée : ſes affaires étoient dérangées ; il avoit peu de credit. Il ſe ſouvint dans cette extrêmité de l'amitié que je lui avois témoigné : il vint chez moi prendre mes conſeils, & pour me porter à le tirer de cet embarras ; il étoit reſolu, ſi cela lui manquoit, de recourir à la violence, & d'obliger le Fermier General à lui rendre les pierreries de Madame de... Je fus ſurpris de le voir entrer. Il avoit les yeux égarés, il étoit pâle & reſſembloit à un mort. J'en fus touché ; je l'avois toujours beaucoup aimé, & j'avois été ſerviteur de feu Monſieur ſon Pere. Je le preſſai de m'apprendre la cauſe de la ſituation où je le voyois. Quoiqu'il fût venu dans l'intention de m'en parler, j'eus mille peines à la lui arracher : il m'apprit enfin ce que je viens de vous dire. J'en fus étonné, & je lui appris à mon tour ce que j'avois déja fait

pour Madame de.. Je pris mon parti sur le champ, & je résolus de la tirer de ce nouvel embarras. Je lui donnai parole pour l'après-souper, & que quelque difficile que fût la chose, je lui trouverois la somme dont il étoit question. Il sortit fort consolé, & écrivit sur le champ à sa Maîtresse qu'elle pouvoit compter sur lui à l'heure que je lui avois marqué.

Dans les évenemens de la vie, il semble qu'il n'y a que le premier pas qui coûte. J'avois prêté à regret la premiere somme à Madame de... je n'eus aucune peine à prêter la seconde au Marquis; je fus même en emprunter une partie. A dix heures il arriva; il me marqua dans les termes les plus vifs sa reconnoissance, & il m'avoüa qu'il alloit du même pas chez le Fermier General qui avoit les pierreries dont nous avons parlé, & qu'il vouloit l'engager à quelque prix que ce fût de les lui rendre. Je fis ce que je pus pour l'en dissuader; mais l'amour & la raison se consultent-ils! Heureusement que le Fermier n'étoit pas encore rentré

quand il y fut, je ne ſçai ce qui en ſeroit arrivé. Il fut de là chez Madame... Il la trouva dans un déshabillé de nuit charmant. Il y a tant de gens qui ont fait la deſcription de cette ſituation avantageuſe aux jolies femmes, que vous me permettrez, Meſſieurs, de vous le laiſſer imaginer; elle avoit l'air enjoüé & badin. L'on peut compter ſur vous, Marquis, lui dit-elle, voyant ſon argent ſur ſa toilette; il eſt juſte à mon tour que je vous tienne ma parole. En diſant ces mots elle fut l'embraſſer. Le Marquis recula de deux pas; & lui baiſant la main avec reſpect: Me connoiſſez-vous, Madame, s'écria-t-il triſtement; me croyez-vous capable d'abuſer ainſi de votre malheur? Non, non, je ne veux devoir vos faveurs qu'à mon amour, & point à votre déſeſpoir. Que ne puis-je au lieu de ces vingt mille francs ſacrifier mon bien & ma vie! Vous verriez alors que ſi j'ai oſé vous aimer & vous le dire, je m'en croyois digne par la pureté de mes ſentimens. Il ſont grands, reprit-elle, je les avois toujours

ſoupçonné tels ; ils me touchent, & j'en ferai dorenavant le cas qu'ils méritent. Mettez-vous là, continua-t-elle en le faiſant aſſeoir à ſon côté, je veux que vous ſçachiez que les miens ne cedent en rien aux vôtres. Lorſque je vous ai envoyé chercher, le deſeſpoir en étoit la cauſe : ma vertu s'eſt révoltée contre lui, après la parole que je vous ai donnée ; & ſi vous euſſiez été capable de me la faire tenir, vous m'auriez mis, Marquis, le poignard dans le ſein. Voyez, continua-t-elle en le tirant de deſſus ſa toilette, voilà l'inſtrument qui eût vengé mes malheurs & votre lâcheté. Ciel ! que me dites-vous, interrompit-il ! A quelle extrémité vous ai-je réduit ſans le ſçavoir ! & pourquoi dès le premier moment ne vous ai-je pas fait l'aveu de ma façon de penſer ! Pourquoi vous-même, Madame, ne m'avez-vous pas ouvert le fond de votre cœur ? J'étois dans un état ſi violent, reprit Madame de... que vos ſeuls regards ſembloient me rendre criminelle. Mais finiſſons, Marquis, un entretien dont le ſeul ſouvenir m'agite & me trouble

trouble : apprenez que le Ciel a eu pitié de mon égarement, & qu'il m'a preſervé du coup qui me menaçoit.

Il y avoit à peine une heure que vous m'aviez quitté, que le Fermier General dont je vous ai parlé, eſt entré dans mon cabinet. Il m'a trouvé dans les pleurs, & dans l'agitation la plus cruelle. Comment donc, m'a-t-il dit d'un air peu touché, & dont j'ai été d'abord révolté, vous pleurez, Madame! Hé bondieu! qui peut donc dans le monde occaſionner des larmes ſi précieuſes? Quoi! ſeroit-ce la perte que vous avez faite cette nuit? Plaiſante bagatelle pour vous affliger! Ne ſuis-je pas au monde, ou n'y puis-je rien? M'auriez-vous crû capable de profiter de vos pierreries? Penſeriez-vous que je vous les aye achetées pour les garder? Revenez de votre erreur. Quoique je ſois d'une robe que la plûpart des vôtres conſiderent peu, il s'en trouve quelquefois parmi nous qui ſçavent penſer. Voilà vos diamans, continua-t-il en les mettant ſur ma toilette, je ne m'en ſuis ſaiſi que pour vous les conſerver, & dans la

crainte que quelqu'un n'en fiſt pas l'uſage que j'en voulois faire. Ce n'eſt pas aſſez : je ſçai que vous devez, je vous prête encore cinquante mille francs pour vous acquitter. Recevez ces reſcriptions : tentez encore une fois la Fortune : elle eſt peut-être laſſe de vous perſécuter. Quoi qu'il en ſoit, vous me rendrez cet argent quand il vous plaira ; & je ne veux de ſûreté avec vous, que la ſatisfaction que j'ai de vous être utile. En achevant ces mots, il ſortit & ne me donna pas le tems de lui répondre. Je courus après lui ; il ſe retourna en me diſant : Bagatelle, Madame ! je ſuis votre ſerviteur, je vous demande en grace de ne m'en jamais parler.

Vous m'avoüerai, Marquis, que rien n'eſt plus touchant que ce procedé ; il m'a donné une eſtime pour lui, que rien ne pourra jamais effacer. Il ſemble que je ſois faite aujourd'hui pour être comblée de ce que les ſentimens ont de plus pur : ils ſerviront peut-être à me guérir de la fatale paſſion que j'ai pour le jeu. A combien d'extrémités n'a-t'elle pas penſé me porter ? N'a-t'elle pas été à la veille de me faire ſacrifier mon hon-

heur & ma vie ? Cette chaiſe que je vous avois demandée, n'avoit été ordonnée que pour ſortir à jamais ma patrie. Non, non, continua-t-elle, jamais je ne m'expoſerai, comme j'ai fait ces jours-ci : c'en eſt fait, je ſuis guérie de cette malheureuſe paſſion ; & pour commencer à vous en donner des preuves poſitives, je veux de ce pas reporter au Conſeiller les dix mille francs qu'il m'a prêtés : il n'eſt pas tard, & vous me ferai plaiſir de m'y conduire.

Ils monterent un inſtant après en carroſſe, & vinrent me ſurprendre comme j'allois me coucher. Cette Dame avoit apris du Marquis la derniere ſomme que j'avois prêtée en ſa faveur, & elle me la rendit en m'accablant de mille politeſſes, & en m'aſſurant qu'elle n'auroit jamais beſoin de moi pour de pareilles choſes. Elle m'apprit la reſolution qu'elle avoit priſe de ne joüer de ſes jours. Je ne voulus pas lui dire que je n'en croyois rien ; mais je ne ſçai que trop par ma propre experience, que lorſque cette paſſion a pris des racines, il eſt bien difficile de s'en guérir entierement.

CHAPITRE V.

Un Pauvre fait évanoüir une Dame à ſaint Euſtache, en ſe preſentant à ſes yeux. Qui eſt ce Pauvre.

LA compagnie trouva ſinguliere cette hiſtoire. Le dernier ſentiment du Conſeiller ne prévalut point. D'Orneville fit un très-beau diſcours, par lequel il prouvoit qu'on peut ſe ſurmonter à tout âge, lorſque l'on a de l'eſprit : il en fournit pluſieurs exemples, & ajouta que c'étoit un grand préjugé de guériſon, lorſque l'on connoiſſoit la cauſe du mal. Ce ſentiment fut agité & débattu. Comme ils n'en déciderent point ; je ſuivrai, s'il vous plaît, leur exemple, & je laiſſerai parler M. l'Abbé à qui ſuccedoit la parole.

Si les faits que je vais vous dire, leur dit-il, n'intereſſe pas des gens d'auſſi grande qualité que ceux dont M. le Conſeiller vient de nous parler, ils ſont du moins auſſi ſin-

guliers: j'y ai part auſſi, & ils ont fait grand bruit dans mon quartier. Voici de quoi il eſt queſtio.

Il y a quinze jours qu'étant à la Meſſe à Saint Euſtache, je vis au bout de l'Egliſe le monde s'aſſembler, & donner de grandes marques d'étonnement. Cela piqua ma curioſité, & je m'approchai comme les autres. La foule étoit ſi grande, que j'eus peine à démêler ce qui occaſionnoit ce mouvement. Je m'informai d'une Dame qui ſe trouva près de moi, de ce qui en étoit cauſe. Elle n'en étoit pas plus inſtruite; elle ſçavoit ſeulement qu'il provenoit de la foibleſſe d'une femme, dont la vûë d'un Pauvre avoit été la cauſe. Je perçai la foule, & je parvins enfin près du lieu où elle étoit. Malgré la pâleur qui lui couvroit le viſage, elle étoit d'une grande beauté, paroiſſoit bien faite, & étoit miſe au-deſſus du commun. Le Pauvre dont on venoit de me parler, étoit à ſon côté, qui ſans avoir égard au monde & au lieu où il étoit, lui baiſoit les mains & l'embraſſoit quelquefois. Il avoit la joïe

peinte ſur le viſage, nonobſtant les pleurs dont ſes yeux étoient moüillés. Il étoit bien fait; & malgré ſa miſere, on remarquoit qu'il n'étoit pas né pour être dans cet état. Chacun s'empreſſoit de ſecourir cette Belle évanoüie; elle ne revenoit point. Quelqu'un s'écria que la foule l'étouffoit, & que ſi on ne lui donnoit pas de l'air, ſa foibleſſe deviendroit dangereuſe. Dès que le Pauvre entendit ces paroles, il la jetta ſur ſon cou, perça la foule, & la tranſporta hors de l'Egliſe. Il étoit aiſé de connoître que ce fardeau lui étoit cher, quoiqu'il courbât ſous le faix. Il la mettoit ſur une chaiſe qu'on lui avoit préparée, lorſqu'un homme bien mis, qui avoit l'air d'une quarantaine d'années, s'approcha précipitamment. Que veux donc dire ceci? s'écria-t-il en apoſtrophant ce Pauvre. Retire-toi, coquin, continua-t-il en levant la canne; on vient de m'avertir que tu es cauſe de l'état où eſt ma Femme.... Votre Femme! interrompit le Pauvre avec tranſport, votre Femme! cela ne ſe peut. Comment donc, reprit l'autre, cela ne ſe peut?

Que veut dire ce miſerable ? Voilà qui eſt bien ſurprenant en effet, pour faire de telles exclamations ! Vous verrez, continua-t-il en s'adreſſant à l'aſſemblée, que ce gueux aura tenu quelque diſcours pareil à cette pauvre Femme ! Retire-toi, te dis-je. En lui diſant ces mots, il lui donna un coup de canne. Le Pauvre enfonçe ſon chapeau, ſe jette ſur lui, le prend par la cravate, le met à ſes pieds, & lui arrache ſa canne. Il alloit ſe venger du coup qu'il avoit reçu, lorſque le Suiſſe de l'Egliſe arriva avec main-forte. Il ſe défendit en homme de cœur ; le nombre l'accabla, & il fut conduit en priſon.

Un moment après cet évenement, la jeune Dame donna des ſignes de vie ; l'air avoit fait ſon effet. Elle ouvrit les yeux, & ſembloit chercher quelqu'un. Ah ! mon Mari, s'écria-t-elle, mon cher Mari, où êtes-vous ? qu'êtes-vous devenu ? Me voici, ma chere enfant, reprit l'homme qui avoit maltraité le Pauvre ; bon courage, ma chere Femme. Non, non, reprit-elle avec précipitation, vous n'êtes point mon Mari ; helas ! où eſt-

il ? En achevant ces mots, elle ſe mit à pleurer amerement. Juſte Ciel ! s'écria l'homme dont nous venons de parler, ma Femme a le tranſport au cerveau. Ah ! coquin, ajouta-t-il avec colere, c'eſt toi qui en es la cauſe, tu l'as effrayé ; mais je te ferai pourrir dans un cachot. Où eſt-il ce Pauvre que vous dites ? s'écria vivement la jeune perſonne, faites-le moi venir. Au nom de Dieu, continua-t-elle en ſe tournant vers l'aſſemblée & en redoublant ſes pleurs, quelqu'un n'aura-t'il pas pitié de moi ? Ne me dira-t'on pas où il eſt ? Elle dit ces mots avec tant de force, & la paſſion les exprimoit ſi bien, que tout le monde en fut attendri. Je ne pûs la laiſſer plus long-tems en ſuſpens. Remettez-vous, Madame, lui dis-je, je ſçai où il eſt. On vient de le conduire en priſon, dit un autre. Grand Dieu ! en priſon ? continua-t-elle : Ah ! M. l'Abbé, vous avez l'air d'un honnête homme, ayez pitié de moi. Que faut-il faire, repris-je ému & en approchant mon oreille. Elle me prend la main, veut me parler ; mais

elle eſt ſi ſaiſie, qu'elle tombe une ſeconde fois en foibleſſe.

Je m'empreſſai vivement à la ſecourir; le Mari étoit au deſeſpoir & ne ſçavoit à quel Saint ſe voüer; il me grondoit, & un moment après il me demandoit pardon. Nous prîmes le parti de la porter dans une maiſon voiſine; une Marchande du quartier l'offrit de très-bonne grace. On la mit dans une chambre très-propre, où l'on fit un lit; on le baſſina, & on la coucha. Un Medecin fut mandé, il lui fit ſentir un Elixir qui la fit revenir un inſtant après. Il deffendit qu'on lui parlât; & ordonna, après s'être informé de ce qui avoit occaſionné ſa foibleſſe, de ne la point contrarier, & de faire tout ce qu'elle voudroit. Le Mari étoit tout en pleurs à ſon chevet. Dès qu'elle fut entierement revenuë, elle ſe tourna de ſon côté; & le voyant près d'elle, elle lui fit ſigne de la main de ſe retirer. Il en fut confus, & il voulut la careſſer; mais s'animant de plus en plus de colere, ôtez-vous, ôtez-vous, dit-elle. Il fut obligé de le faire, & il s'éloigna en diſant qu'on

avoit enſorcelé ſa femme. Dès qu'elle me vit, elle m'appella. Ecoutez, M. l'Abbé, me dit-elle, je compte ſur vous; je ſuis morte ſi vous m'abandonnez. Ne craignez rien, repris-je, Madame, vous n'avez qu'à parler, vous ſerez obéie. Vous êtes aimable, continua-t-elle avec un ſon de voix charmant, vous m'arrachez des portes du trépas. Allez-vous-en, au nom de Dieu, trouver de ma part le Pauvre que vous ſçavez; dites lui que je ſuis toujours la même, que je ne ſuis point mariée, & que j'irai moi-même le tirer de priſon; en attendant faites-lui donner tout ce qu'il lui faut. En diſant ces paroles, elle demanda ſes poches, elle en tira une bource, & me la remit. Je voulois la lui rendre; mais me repouſſant avec impatience: Au nom de Dieu, partez, continua-t-elle, & ne perdez pas de tems.

Je fus de ce pas au Fort-l'Evêque où l'on me dit qu'il étoit. Je le trouvai couché ſur la paille dans une profonde réverie, à peine me vit-il. J'avois prévenu le Geolier; l'argent que je lui avois donné pour lui faire avoir une chambre l'avoit gagné, il ne s'in-

forma pas des motifs qui me faiſoient agir pour un gueux qu'il mépriſoit. Ces ſortes de gens ſe conduiſent plutôt par l'interêt que par la compaſſion ; j'en ai connu cependant qui étoient remplis d'honneur & de probité. Un nommé Fornachon à Metz m'a fait revenir du préjugé que j'avois contre eux ; & ſa douceur & ſes bonnes qualités m'ont appris à ne pas juger des hommes par leur robe, mais par leur mérite.

Dès que le Pauvre m'apperçut, il ſe leva ; mon habit le ſurprit. Me trouverois-je criminel, me dit-il, ſans le ſçavoir ? venez-vous, Monſieur, me donner des conſolations ſpirituelles, où me préparer à quelque évenement fâcheux ? Je vous apprends d'avance qu'il ne faut pas de grands diſcours, & que je me trouve ſi malheureux, que ſi je cherche à me juſtifier, ce n'eſt que pour ſauver l'ignominie. Je ne connois cependant de crime dont on puiſſe m'accuſer, que celui de m'être deffendu à la porte de l'Egliſe contre un homme qui me maltraitoit ſans raiſon. Rien de tout cela ne m'amene, in-

terrompis-je ; ſuivez-moi, Monſieur, nous raiſonnerons de ces choſes dans un lieu plus décent. Le Guichetier nous conduiſit dans une Chambre aſſez propre. J'avois ordonné qu'on nous apportât à manger, nous nous mimes à table, & je m'acquittai de ma commiſſion. Il fut attendri de mon diſcours, & il ne put s'empêcher de laiſſer couler des larmes. Je ne ſuis donc plus malheureux, s'écria-t-il! puiſque la belle Laura eſt toujours la même pour moi. Elle n'eſt point mariée, m'aſſurez-vous de ſa part? Que ſignifie donc le diſcours & la colere de cet homme contre lequel j'ai été obligé de me deffendre ? il l'appelloit ſa femme. Ah! Monſieur, je ne ſerai pas tranquile, que je n'aye dévoilé cette énigme. En prononçant ces mots il laiſſa pancher ſa tête ; & malgré tout ce que je pûs lui dire, je ne pus le faire revenir de la réverie dans laquelle il étoit plongé.

Il étoit encore dans cet état lorſqu'on ouvrit la porte. Un homme habillé de noir entra, qui nous étoit inconnu. Mon ami, dit-il, en s'adreſſant au Pauvre, je veux

vous dire deux mots, ſuivez-moi. Je n'ai point de ſecret pour Monſieur l'Abbé, reprit-il, vous n'avez qu'à parler. Puiſque cela eſt, continua ce Monſieur en prenant une chaiſe, je viens ici pour vous apporter votre liberté, à condition que vous ſortirez dans le même inſtant de la Ville. Voilà dix piſtoles qu'on m'a remis pour faire votre voyage, & vous trouverez un cheval à la porte qu'on vous donne pour vous éloigner plus promptement. Vous me donneriez bien de la joye, reprit le Pauvre, ſi j'étois coupable de quelque crime; mais dans la ſituation où je ſuis, je ne puis que vous remercier de la peine que vous avez priſe. Je n'ai aucune raiſon pour accepter votre offre, & j'en ai pour ſortir dans les regles, & pour reſter dans cette Ville. Je ne vous conſeille pas, reprit le même homme, de faire ici le mutin, vous pourriez vous en repentir, vous avez affaire à forte partie; celui qui m'envoye eſt un gros Banquier, il vous tiendroit ici le reſte de vos jours, prenez-y garde. Je vous ai déja dit, inter-

rompit le Pauvre ſans s'émouvoir, que j'avois mes raiſons pour reſter ici, cela ſuffit. Oh ; oh ! dit l'Habillé de noir, vous êtes têtu ? à revoir. Vous aurez le tems de faire des réflexions, & dans peu on vous recommandera comme il faut. Et puis il ſortit.

Je ne le crains pas, continua le Pauvre, ſi la belle Laura eſt toujours la même ; non, je ne crains pas toutes les furies déchaînées contre moi. Mais puiſque vous daignez vous intereſſer, Mr. ajouta-t-il, à ce qui me regarde, je vous conjure, au nom de Dieu, de l'aller trouver de ce pas, & de lui faire rapport de ce qui vient de ſe paſſer. Je me diſpoſois à le ſatisfaire, lorſque nous vimes rentrer le même homme qui venoit de ſortir, accompagné du Mari de la belle Laura. L'on dit, s'écria-t-il en entrant ſon chapeau ſur la tête, que tu t'obſtines dans tes deſſeins chimeriques, & que tu refuſes les avantages que je voulois bien faire à un miſerable comme toi. Je viens donc t'annoncer que je vais te faire mettre au cachot, que demain je t'envoierai à Biſſêtre, & que de-là tu partiras pour les Iſles ;

je veux bien te donner encore deux heures pour prendre ta derniere reſolution ; tu ne verras perſonne en attendant. Apparemment qu'on te donne des conſeils ; nous verrons ſi ceux qui ſe mêlent de tes affaires, t'arracheront au ſort que je te prépare. Sans doute (interrompis-je fierement, voyant que ce diſcours s'adreſſoit à moi) nous verrons ; & pour commencer à vous faire connoître que je ne fais pas grand cas de vos menaces, c'eſt que je vais prier le Geolier de ne rien décider de Monſieur, que ce ne ſoit par les ordres de Juges plus competens que vous. En achevant ces mots,) dont la fermeté les étonna,) je tirai le Pauvre en particulier. Dites-moi naturellement qui vous êtes, lui dis-je, afin que je ſois plus en état de vous ſervir. L'hiſtoire ſeroit trop longue pour le preſent, reprit-il ; la belle Laura vous en fera le récit. Sçachez en attendant, que je ſuis Gentilhomme, & que le métier que je fais eſt un vœu que je me ſuis impoſé. Cela me ſuffit, répondis-je en élevant la voix, dans deux heures au plûtard vous aurez de mes

nouvelles. Je ſortis enſuite, ſans regarder ceux qui étoient preſens.

Je trouvai Laura levée & prête à ſortir : ſes foibleſſes n'avoient point eu de ſuite ; & l'impatience qu'elle avoit de revoir le Pauvre, lui avoit rendu toutes ſes forces. Elle n'attendoit que mon retour pour le faire. Elle vint avec empreſſement au devant de moi. Je lui rendis compte de tout ce qui s'étoit paſſé à la Priſon : elle en fut interdite. Nous avons, dit-elle, à faire à forte partie ; mais j'eſpere que la juſtice & mon bon droit prévaudront ſur tous les artifices qu'on va mettre en uſage pour éloigner mon véritable Mari. En attendant qu'on nous aille chercher un carroſſe, profitons de ce tems pour que je vous mette au fait de mon hiſtoire ; je ſuis perſuadée que vous en êtes dans l'impatience, & que vous voudrez bien me faire part de vos lumieres & de votre crédit. Quelqu'empreſſement que j'aye, repris-je, à en être éclairci, permettez que j'écrive deux mots à M. le Procureur General en faveur de celui pour lequel vous

vous

vous intereſſez, afin que votre Partie n'effectuë pas les menaces qu'elle lui a faites. J'écrivis; on porta ma lettre, & la belle Laura conta ainſi ſon hiſtoire.

CHAPITRE VI.

Hiſtoire de Laura & de Clario.

JE ſuis fille d'un Banquier de Veniſe. Mon Pere s'appelloit Grimali, & mourut fort jeune. Ma Mere en fut inconſolable, & ſes regrets la conduiſirent peu de tems après dans le même tombeau. J'avois douze ans alors, & je fus remiſe entre les mains d'un Oncle qui n'avoit point d'enfans, & dont j'étois l'unique heritiere. Il eut de moi les mêmes ſoins & la même tendreſſe, que ſi j'avois été ſa propre fille. Il ne négligeoit rien pour mon éducation, & à quatorze ans j'étois fort avancée. J'étois ſous la direction d'une vieille Gouvernante, nommée *la Lauranza*, qui m'aimoit auſſi tendrement.

La maiſon qui étoit voiſine de la nôtre, appartenoit à un noble Venitien. Un jour que j'avois été attirée à la fenêtre par un grand bruit, occaſionné par une Gondole qui avoit été renverſée dans la mer, je vis

un Jeune-homme à la fenêtre de cette maiſon, qui avoit les yeux attachés ſur moi; il me regardoit avec beaucoup d'attention, il joignoit les mains, & il me faiſoit les ſignes les plus tendres. J'en fus émuë, & je ne pûs m'empêcher d'y faire attention. Je reſtai long-tems en cet endroit, & ce ne fut qu'avec peine que je m'en arrachai. Dès que le Jeune-homme me vit retirer, il fit un mouvement qui me fit connoître ſa douleur. La Laurenza, qui entroit dans ma chambre, me ſurprit en refermant la fenêtre; elle me gronda, & je n'eus pas occaſion de reparoître de pluſieurs jours. J'en ſouffrois aſſez; car je ſentois un quelque choſe qui m'y attiroit.

Un jour que ma Gouvernante étoit allé parler à une de ſes amies, je profitai de ce tems, & je courus à la fenêtre. Le Jeune-homme étoit à la ſienne: il battit pluſieurs fois les mains, de joïe de me revoir; enſuite il en mit une ſur ſon cœur, & il porta l'autre ſur ſon viſage. Je compris aiſément que le chagrin de ne m'avoir pas vû l'avoit changé.

J'étendis les miennes ; & montrant d'une le fond de ma chambre, je tâchai de lui faire entendre que je n'avois pû m'y rendre. Il devina, on ne peut pas mieux, mes signes : il tira de sa poche un papier, il l'ouvrit, le presenta, & j'y vis en gros caracteres Italiens : *Je vous aime, je meurs lorsque je ne vous vois pas.* Je baissai la tête, & je mis sans y songer la main sur mon cœur. Son transport fut si grand à cette action, qu'il me fit rougir. Je me retirai avec précipitation ; je crûs avoir manqué de retenuë, & je n'osai plus retourner à la fenêtre.

Il y avoit plus de huit jours que je persistois dans cette resolution, lorsqu'il entra dans ma chambre une vieille femme, d'un maintien doux & honnête : elle portoit un gros chapelet, dont les grains descendoient jusqu'à sa ceinture ; elle avoit les mains jointes. Elle me fit une grande réverence, en me disant : Dieu vous garde, belle Laura, vous méritez les graces celestes : j'étois la bonne amie de feuë Madame votre Mere, & les saints Anges l'ont conduite dans le

Ciel pour toutes ſes grandes vertus. Je vous ai vû au berceau : vous étiez jolie comme une petite Sainte ; vous me faiſiez des mines ſi douces, que je m'en ſuis toujours ſouvenuë. Depuis ce tems j'ai été obligé de m'abſenter, & d'aller à Sienne pour aſſiſter à la mort de mon bon Mari, que la Sainte Trinité abſolve ; quoiqu'il eût quelquefois de mauvais quarts-d'heures, c'étoit la meilleure pâte d'homme du monde. Dieu me l'a ôté pour me punir de mes griéves offenſes. En diſant ces mots, elle ſe mit à pleurer. Cela me fit peine, & je fis mes efforts pour la conſoler. Que vous êtes bonne ! continua-t-elle, & qu'on eſt heureux de vivre près de vous ! Pardonnez aux pleurs que vous me voyez répandre : la perte que j'ai faite n'en eſt pas la ſeule cauſe ; je ſuis à la veille d'en faire encore une autre. C'eſt un pauvre Enfant, dont j'ai été la nourrice : il eſt beau comme un Ange, & il eſt d'un naturel excellent. Malheureuſe que je ſuis à jamais, ſi je le vois mourir ! C'eſt un de vos voiſins, ma chere enfant. Elle ne m'eut pas plutôt

dit ces mots, que je me ſentis émuë juſqu'au fond du cœur. Elle étoit trop fine pour ne pas s'en appercevoir. Que deviendra, continua-t-elle, ſon Pere, qui l'aime ſi tendrement? C'eſt l'unique objet de ſes deſirs, la ſeule conſolation de ſes jours, & le ferme ſoutien de ſa vieilleſſe? En quel état eſt-il, ce cher Fils! Pale & moribond dans ſon lit, ſes yeux à moitié éteints, & ſes lévres brûlées de ſoupirs ardens; à chaque inſtant il eſt prêt à rendre ſa belle ame. Tout l'art des Medecins a été employé pour connoître la cauſe de ſon mal; ils ne peuvent le démêler. Que n'a pas fait ſon Pere pour arracher ſon ſecret! Pauvre enfant! cher fils de mon cœur! continua la Vieille en ſanglotant, c'eſt à ta chere Nourrice que tu t'es confié; c'eſt dans mon ſein que tu as répandu ta douleur. Quoi! pour prix d'une ſi grande bonté je te verrois mourir! helas! que dis-je? il n'eſt peut-être plus à preſent. En finiſſant ces mots, elle ſe laiſſa aller ſur ſa chaiſe. Son air étoit ſi ſaiſi, & il faiſoit ſi bien ſentir le caractere de l'amertume, que l'émotion dont j'avois été

pénetrée pendant tout ce diſcours ſe répandit. Je me mis à pleurer avec ſenſibilité, en me reprochant que j'étois la cauſe de la mort de celui dont elle me parloit. Que vous avez le cœur bon, ma chere enfant! continua la Vieille, & que je vous ſuis obligée de vouloir ainſi partager mes peines! Plût à Dieu que la cruelle qui fait mourir aujourd'hui le malheureux Clario, fût auſſi compatiſſante que vous! Comment! répliquai-je, croyant que quelqu'autre que moi en fût la cauſe, eſt-ce que quelque fille a chagriné ce Jeune-homme? Ah, grand Dieu! s'écria la Vieille, il vaudroit bien mieux que l'on lui eût donné un coup de poignard, il en auroit peut-être échappé; au lieu que ſon mal eſt ſans eſpoir. Comment! une cruelle eſt à une fenêtre, il en devient amoureux, il le lui marque, le cher fils! innocemment; ſon jeune cœur vole à elle: elle ſemble partager le plaiſir qu'il reſſent de la voir, & puis tout-d'un-coup elle ſe retire & ne reparoît plus. Oui, Clario, cher enfant de mon ame, vous avez crû qu'elle vous haïſſoit, ou qu'elle en

aimoit un autre ; vous avez pris le chagrin à cœur, & vous voilà près des portes du tombeau !

Je me reconnus alors ; les ſentimens m'attendrirent : je me jettai au cou de la Vieille. Ah ! c'eſt moi, lui dis-je, ma chere Bonne, qui ſuis la cruelle : ſi j'avois prévu que cette action eût cauſé un ſi grand malheur, je me ſerois bien donné de garde de la faire. Mon Dieu, que ne puis-je la réparer ! Il y a du remede à tout juſqu'à la mort, reprit la Vieille en me ſerrant entre ſes bras ; il faut que je vous aime autant que je le fais, pour vous regarder après tout cela. Vous êtes cauſe de grands maux, ma chere enfant ; mais par la glorieuſe interceſſion de ſainte Barbe, nous y trouverons peut-être du remede. J'en ſçaurois bien un, mais .... Ah ! quel qu'il ſoit (interrompis-je, ſans prévoir la conſéquence de ce que je diſois,) je le ferai pourvû qu'il rende la vie à Clario ; je ne veux pas que ſes parens ayent à me reprocher ſa mort. Voilà ce qui s'appelle parler, reprit la Vieille, en fille bien élevée ! Dieu vous

beniſſe, d'avoir le cœur ſi humain. Si nous pouvons donc parvenir à vous le faire voir, & qu'il apprenne de vous que vous ne lui voulez point de mal, le pauvre enfant en reviendra. Helas! je le voudrois bien, repris-je, mais vous vous imaginez bien que la Laurenza ne ſouffrira pas que je faſſe cette démarche. Bon! interrompit l'adroite Vieille, laiſſez-moi faire, je conduirai les choſes de façon que perſonne n'en ſçaura rien. Tenez-vous prête, je viendrai vous prendre ce ſoir; j'amenerai une de mes amies avec moi, qui amuſera votre Gouvernante, pendant que vous irez rendre la vie au malheureux Clario. Ne craignez rien (continua-t-elle, me voyant interdite & embarraſſée,) rapportez-vous-en à moi, tout ira pour le mieux. Le Patron eſt à la campagne; nous n'avons que de la Laurenza à nous garder. Je ſçai qu'elle aime à la folie les Romances; mon amie en apportera une en vingt-huit chants, qui la fera pâmer d'aiſe & d'étonnement. Adieu, belle Laura, ajouta-t-elle, que les portes céleſtes vous ſoient toujours ouvertes; je

ſerai chez vous ce ſoir, à ſix heures préciſes.

Ce que cette Vieille avoit prémedité, fut executé au pied de la lettre. On vint demander la Laurenza; je la vis ſortir avec une Inconnuë. Bientôt après, la Seraski vint me prendre, (c'étoit le nom de la Vieille.) Je la ſuivis en tremblant: nous entrâmes chez Clario par une porte de derriere, dont elle avoit la clef; elle m'introduiſit par un endroit obſcur, & elle me fit paſſer par pluſieurs appartemens. Nous montâmes enfin dans une chambre ſuperbement meublée: je m'approchai d'un lit, pouvant à peine me ſoutenir; la Vieille y étoit déja. O Ciel! s'écria la voix mourante de Clario, eſt-il poſſible que je voye la belle Laura! Eſt-ce mon Ange qui vient me rappeller à la vie? Que ne dois-je pas à ſa pitié? A peine profera-t-il ces mots; il étoit dans un état qui me pénetra de douleur. Oui, Clario, lui dis-je, je viens vous prier de vivre: j'ai ſouffert autant que vous de ne vous plus voir; vous devez juger par la démarche que je fais, de l'interêt que je prends à vos jours. Vivez,

c'eſt moi qui vous en preſſe. Il eſt trop difficile que je puiſſe venir vous voir : mettez-vous en état de le faire à ma place ; je vous promets d'y apporter toutes les facilités qui dépendront de moi. Ah ! Laura, charmante Laura ! reprit-il d'une voix foible, que ces paroles me ſont ſalutaires ! c'eſt un élixir divin, qui ranime mes organes mourans. Oui, oui, je ſens bien que le deſir d'aller vous aſſurer de ma reconnoiſſance précipitera ma ſanté. Ouvrez les rideaux, continua-t-il, ma chere Seraski, que je voye mon bel Ange. Ah ! qu'elle eſt adorable ! Heureuſe maladie, qui me procure ce divin avantage ! Laura, ma chere Laura, vous êtes ma félicité ; dès le premier moment que je vous ai vuë, mon cœur s'eſt envolé vers vous. C'eſt aſſez, interrompit la Seraſki ; un plus long entretien nuiroit à votre ſanté. Au contraire, reprit vivement Clario, c'eſt ma guériſon ; encore un moment, belle Laura. En me diſant ces mots, il me prenoit les mains, & je n'avois pas la force de les lui ôter ; leurs foibles careſſes étoient un langage éloquent

qui perſuadoit mon cœur troublé, j'en oublois le riſque que je courois ; mais la prévoyante Vieille, qui ſentoit ſon heure, lui fit ſi bien connoître à quoi il m'expoſoit, qu'il devint raiſonnable. Nous nous ſéparâmes enfin, avec proteſtation de nous aimer à jamais.

Cette viſite lui fut ſalutaire ; ſa ſanté revint de jour en jour, & au bout d'un mois il vint me voir : la Vieille ſçut ſi bien conduire cette intrigue, que nous continuames ſans être jamais découverts. Que vous dirai-je ? nous nous aimions, nous le diſions à tous momens ; mais Clario n'étoit pas ſatisfait ; il m'engagea de l'épouſer en ſecret. Il n'étoit pas le maître de ſon ſort : on gagna la Laurenza ; on trouva un Prêtre & nous fumes mariés. Quelque caché que fût cette affaire, elle vint aux aureilles du Pere de Clario. Il n'en témoigna pas ſon reſſentiment ; mais un jour il fit arrêter ſon Fils comme il ſortoit de la maiſon de mon Oncle ; & je ne le revis plus.

J'ignorois cet évenement ; je l'attendois

de jour en jour; je ne pouvois me perſuader la cauſe de cette abſence. Mon cœur alarmé crut d'abord que Clario étoit un perfide: je m'abandonnai au tranſport & à la rage. La Seraſki étoit diſparuë; la ſeule Laurenza faiſoit ſes efforts pour me conſoler, elle s'informoit par-tout de ce qu'étoit devenu mon Mari. Tout ce qu'elle put apprendre, étoit qu'il étoit parti, & qu'on en ignoroit la cauſe. Son Pere avoit répandu ce bruit pour éluder mes recherches. je ne doutai plus que je fuſſe trahië: je m'abandonnai à ma douleur, & je ne fus pas long-tems ſans y ſuccomber.

Je tombai dangereuſement malade. Mon Oncle qui m'aimoit tendrement, quitta toutes ſes affaires, & connut dans mon tranſport la cauſe de mon mal. Il profita des bons intervales qu'il me laiſſoit, pour me parler ſur ce ſujet plus en ami qu'en Oncle. Il me promit même de me ſervir; & pour m'en donner des preuves, il fit des recherches ſi exactes, qu'il découvrit enfin la cauſe de l'abſence de Clario. Cela me tranquiliſa, & me rendit la ſanté; j'aimois mieux le ſça-

voir enfermé, qu'infidele. J'eſperois que le tems me rendroit ce cher Epoux, mais je n'étois pas encore au bout de tous mes malheurs. Mon Oncle mourut, & j'en fus inconſolable; je tombai entre les mains d'un Tuteur dont je n'eus pas lieu de me plaindre par les bonnes façons qu'il eut pour moi; je ne fus pas long-tems ſans en démeler la cauſe. Malgré le changement que la beauté dont on me flattoit avoit dû recevoir de mes inquiétudes, il devint amoureux de moi, me le déclara, & m'offrit ſa main. Je la refuſai conſtamment; & malgré les ſoins qu'il prenoit pour me plaire, je vivois avec un grand froid avec lui.

Un jour que nous étions à table, il entra un de ſes amis, qui après les premiers complimens, lui dit: Sçavez-vous bien que le Seigneur Clario eſt ruiné, & qu'on vient de lui faire une Banqueroute qui lui emporte tout ſon bien. Cette nouvelle me frappa; j'y fit toute l'attention qu'elle méritoit, & l'amour me ſuggera les moyens de m'en prévaloir. Je chargeai la Laurenza d'une lettre

pour le Pere de Clario ; je lui appris mon mariage avec ſon Fils. Il ſçavoit que j'étois riche, & je lui offrois mon bien pour réparer en cette faveur la perte qu'il venoit de faire. J'en reçus la réponſe la plus favorable : il me promettoit qu'il m'alloit rendre ce cher Epoux, & il me remercioit de mes ſentimens généreux. Je me croyois heureuſe, & je n'imaginois pas que rien pût troubler ma félicité, lorſque je reçus une ſeconde lettre qui me perça le cœur. Il m'apprenoit la mort de ſon cher Fils : il s'en rendoit coupable ; & ſa douleur étoit ſi fortement exprimée, que je la confondis avec la mienne. Mon Tuteur étoit à la campagne, lorſque j'appris cette fatale nouvelle. La Laurenza me conſeilla de dévorer mes pleurs, & elle m'en fit ſi bien connoître les conſéquences, que je les déguiſai. Je fus bientôt attaquée d'une fiévre, dont je penſai mourir : ma jeuneſſe me ſauva cependant ; il ne me reſta plus qu'une langueur, que j'ai gardée long-tems. La raiſon & le tems avoient calmé peu-à-peu mes ennuis. Les

bons procedés de mon Tuteur m'avoient accoutumé à le voir. Ses affaires étant finies à Veniſe, il reſolut de retourner à Paris, où il avoit été élevé. Je ne fus pas fâchée de faire ce voyage; il acheva de me diſtraire de mes chagrins.

Dès que nous fumes arrivés à Paris, mon Tuteur m'y procura tous les plaiſirs qui pouvoient plaire à une perſonne de mon âge. Je fus ſenſible à ſes attentions; mais je ne pouvois me reſoudre à ſatisfaire le deſir qu'il me marquoit pour s'unir avec moi. Le chagrin qu'il en eut, le fit tomber malade. Son mal empiroit tous les jours; & ſe feignant à l'extrémité, il me fit appeller: C'eſt vous, belle Laura, me dit-il, qui me donnez la mort: je n'aurai point à me reprocher d'en avoir mal uſé avec vous, ni d'avoir uſurpé votre bien; vous le trouverez au contraire très-augmenté, & par le teſtament que j'ai fait je vous laiſſe le mien. Ce diſcours m'attendrit; je verſai des pleurs, & je me repentis de lui avoir été ſi cruelle. Il s'apperçut de l'impreſſion qu'il me cauſoit. Il n'étoit

n'étoit point auſſi mal qu'on me l'avoit fait entendre ; c'étoit un artifice dont il ſe ſervoit pour arracher mon conſentement. Vous pleurez, Laura, me dit-il, & vous me laiſſez mourir : Que ne me donnez-vous du moins la conſolation, avant que cela arrive, d'unir votre ſort avec le mien ? Je rêvai ; il me preſſa, il profita de mon trouble, & ſurprit ma parole. Je conſentis enfin de l'épouſer, à condition que je ſerois ſix mois ſans qu'il uſât de ſes droits : il me le promit. La frayeur qu'il avoit que je ne me rétractaſſe, en cas qu'il vînt à bout de ſon deſſein, lui avoit fait gagner un Prêtre à force d'argent. Il parut & il nous maria, en nous faiſant faire ſerment à l'un & à l'autre que nous ne vivrions point enſemble, que nous ne le fuſſions autentiquement.

Mon Tuteur releva bientôt de ſa feinte maladie. Il a fait ſes efforts depuis ce tems pour m'engager à perfectionner ce mariage. J'y étois preſque déterminée, lorſque mon cher Clario a reparu. Vous ſçavez le reſte. C'eſt à vous à juger à preſent, ſi je ſerai bien fondée

à faire déclarer nul ce ſecond hymen ; & ſi maîtreſſe comme je la ſuis de ma perſonne, je puis en faire confirmer un qui fait le ſeul bonheur de ma vie.

Cette fidele Amante finit ainſi ſon hiſtoire. Je lui donnai beaucoup d'eſperance ſur ſon affaire : elle avoit tout pour elle ; & malgré le crédit de ſa Partie, il n'étoit pas poſſible que tout n'allât au gré de ſes deſirs.

Monſieur le Procureur General me manda qu'il ne ſçavoit ce que c'étoit que le Priſonnier dont je lui parlois, & qu'il ne croyoit pas qu'on usât d'aucune voie contre lui ſans qu'il en fût inſtruit. Cela ſuffiſoit : nous fumes du même pas à la Priſon.

Clario ſe promenoit à grands pas dans ſa chambre. Dès qu'il nous apperçut, il treſſaillit & courut ſe jetter entre les bras de Laura. Celle-ci en avoit fait autant : leur joïe n'étoit exprimée que par le ſilence. Laura le rompit la premiere : C'eſt donc, mon cher Clario que je tiens entre mes bras ! lui dit-elle ; le Ciel me l'a rendu, je n'ai plus rien à deſirer. Que vous m'avez coûté de pleurs, mon cher

Époux! Que mes maux ont été extrêmes! reprit Clario en redoublant ſes careſſes; que n'ai-je point ſouffert d'être ſéparé de vous! Mais, Laura (s'écria-t-il en étendant les bras & la laiſſant un moment,) ſous quel nom paroiſſez-vous à mes yeux? Vous me ſemblez toujours fidele, mais que dois-je croire? Le nom fatal de Femme m'a frappé les oreilles; qu'en eſt-il? L'êtes-vous? Raſſurez mon cœur alarmé; cette incertitude me fait mourir. Mes inquiétudes, ingrat, (reprit triſtement Laura,) depuis que je vous ai reconnu, & ma preſence vous doivent aſſez faire connoître que ſi j'étois à un autre, je ne ſerois pas ici; j'aurois beau vous aimer, je n'écouterois que mon devoir. Elle répeta alors à Clario les mêmes choſes qu'elle m'avoit dites. Le Priſonnier reprit ſa tranquilité, & il lui apprit à ſon tour ce qui avoit donné lieu au bruit qui s'étoit répandu de ſa mort.

Malgré la reſiſtance que je fis, continua-t-il, lorſque mon Pere me fit arrêter, je fus enlevé & conduit à dix milles de Veniſe.

On m'enferma dans un Convent de Benédictins, qui étoit ſur le bord de la mer. Jugez, ma chere Laura, de tous les maux que je ſouffris, & ce que me coûta votre abſence : ils ſont paſſés, je ne veux point les rappeller ; ils troubleroient la joïe parfaite que j'ai de vous revoir. Je fus étroitement enfermé. Un Religieux, d'une mine auſtere, venoit tous les jours m'apporter à manger : à peine y touchois-je. Le ſeul eſpoir de vous revoir un jour, me faiſoit prolonger ma vie malheureuſe. Je ne pûs cependant reſiſter à tous les chagrins qui me dévoroient ; je tombai dangereuſement malade, & je n'imagine pas par quel miracle j'en ai pû réchapper.

Dès que le Religieux, ſous la garde duquel j'étois, s'en apperçut, il changea de conduite à mon égard : les portes de ma chambre furent ouvertes, & j'eus toujours compagnie. Parmi ceux qui me voyoient régulierement tous les jours, je diſtinguois un jeune Novice qui me donnoit continuellement des marques de ſon amitié. Il m'avoit

confié le dégoût qu'il avoit pour ſon état ; & il gémiſſoit de ſe voir contraint à ſe ſacrifier. Je lui avois appris à mon tour mon hiſtoire, & nous imaginions à chaque inſtant des moyens pour nous ſouſtraire l'un & l'autre à notre mauvais ſort. Profitons, me dit-il une nuit, de la maladie dont vous n'êtes pas encore revenu. Laiſſons endormir les Religieux, je publirai tout-à-coup votre mort : un de mes amis, ſur lequel je puis compter, nous prêtera la main dans cette entrepriſe. On vous mettra dans un cercueil devant quelqu'un de ceux qui pourroient ſe trouver preſens ; & dès qu'on vous aura laiſſé, nous mettrons à votre place quelques buches, & nous recloüerons la biere. Je vous cacherai dans ma chambre, juſqu'à ce que nous trouvions les moyens de nous échapper tous deux : ils ne ſeront pas difficiles ; notre étroite intelligence nous en fournira aſſez.

Je trouvai cette idée admirable ; celle de pouvoir imaginer de vous revoir bientôt, me flattoit agréablement. Je me ſentois aſſez

de forces pour tenter l'avanture la nuit ſuivante. Elle réuſſit à notre entiere ſatisfaction. Le lendemain nous échappâmes, & nous troquâmes nos habits contre ceux de deux Pauvres que nous rencontrâmes. Nous nous ſéparâmes enſuite, après nous être promis de nous rendre un compte mutuel de ce qui nous arriveroit. Je fis vœu alors de ne point changer cet habit, que je ne fuſſe rejoint à ce que j'aimois. Je fus droit à Veniſe. Jugez de mon étonnement & de ma douleur : je ne vous y trouve point. Je m'informe ; j'apprends enfin que vous êtes à Paris. Je pars auſſitôt, je viens ici, je vous cherche par-tout ; les adreſſes qu'on m'avoit donné ſe trouvent perduës, & je ſuis dans le deſeſpoir. Le Ciel a pitié de moi : je vous rencontre à la Meſſe. Jugez de ma ſurpriſe & de ma joïe. En finiſſant ces mots, ces deux Amans fideles ſe donnent de nouvelles marques de leur tendreſſe réciproque. Nous raiſonnâmes enſuite ſur la ſituation preſente. Il fut conclu de commencer par lui faire rendre ſa liberté. Je partis ; je fus la ſollici-

ter, & je n'eus pas grande peine à réuſſir. Je rapportai mainlevée de la perſonne du Priſonnier. Laura ne voulut point le quitter. Je es conduiſis dans un Hôtel. Le lendemain elle fut obligée de ſe mettre dans un Convent, juſqu'à la déciſion du procès intenté par ſon Tuteur. Il dure encore; je les vois ſouvent l'un & l'autre, & ils m'ont appris qu'ils eſperent ſortir de cette affaire à leur gré.

CHAPITRE VII.

Robe jettée par la fenêtre, & pourquoi. Ingratitude d'une Provençale envers le Chevalier de M...

COmme il commençoit à ſe faire tard, les réflexions furent ſupprimées, l'on tourna les yeux ſur le Petit-Maître; c'étoit à lui à parler. Les évenemens, Meſſieurs, que vous venez de rapporter, leur dit-il ironiquement, ſont heroïques, ſérieux & fort longs: il n'en ſera pas de même de ce que j'ai à vous dire; ce n'eſt qu'une bagatelle qui vient d'arriver dans la ruë Dauphine, qui m'a paru cependant aſſez ſinguliere pour vouloir en être informé.

J'allois à la ſeptiéme repreſention du *Préjugé à la mode*. La foule des carroſſes qui rempliſſoient la ruë, fit arrêter le mien. J'enrageois: j'avois mis la tête à la portiere pour quereller mon Cocher, de ce qu'il ne paſſoit pas ſur le ventre à un faquin de Fia-

re qui coupoit la file, lorſqu'un mouvement qui ſe fit en l'air, me fit lever les yeux. Je vis à une fenêtre une jolie femme, qui la refermoit après avoir jetté une robe dans la rue. J'allois deſcendre pour ſçavoir la cauſe d'un évenement auſſi fou, quand la même fenêtre ſe rouvrit. Il y parut un Jeune-homme, qui cria à un Cocher, ſur le carroſſe duquel s'étoit arrêté cette robe, de prendre garde qu'on ne la volât. Un moment après arriva une femme qui vint la reprendre, & qui remporta la juppe, qui s'étoit arrêtée à un barreau en tombant. Sur ces entrefaites j'étois deſcendu de carroſſe. Je la ſuivis de loin : elle entra dans une allée à côté d'un Marchand de vin, & monta au ſecond. Lorſqu'elle fut reſſortie d'une chambre, où elle avoit remis ſans doute cette robe, je m'approchai de la porte. Elle étoit entr'ouverte, & je pouvois voir aiſément ce qui s'y paſſoit, à la faveur d'une portiere, ſans être apperçu. Je reconnus la même femme qui s'étoit montrée à la fenêtre : c'eſt une brune des plus piquantes que j'aye vû à Paris.

Mauvaiſe mine (diſoit-elle avec un accent Provençal, fort joli) ne te laſſeras-tu point de me perſécuter? (Ces paroles s'adreſſoient à un homme habillé de noir, qui avoit l'air fort en colere.) C'eſt donc ainſi que tu me traites, continua-t-elle, avec ton démon d'amour? Je ne me ſuis jamais attendu à autre choſe de ta part. Va, laiſſe-moi, méchante bête, tu n'es qu'un malheureuſe (mot qu'elle prononçoit comme ſi elle eût parlé à une femme.) Elle ſe mit enſuite à pleurer amerement, & ſa douleur n'étoit point mauſſade. L'habillé de noir qui s'étoit tû juſqu'alors, ne put ſans doute tenir à ſes pleurs; les préliminaires du racommodement ſont ordinairement les reproches. Ingrate, lui dit-il d'un ton mêlé de colere & d'amour, c'eſt donc là le prix de ce que j'ai fait pour vous! Elle me trahit! elle me quitte! Non, Monſieur, continua-t-il en ſe tournant vers le Jeune-homme qui avoit paru à la fenêtre; jamais on n'a rien vû de ſi fourbe dans le monde que cette femme! Examinez ſa conduite depuis que nous ſommes ici: J'entre,

je la trouve à table avec un homme, je me déclare, cet homme prend ſon parti & ſe retire. Je lui fais ſentir la noirceur de ſon dernier procedé. Elle avoit diſparu, je la retrouve à la Comedie. Loin de lui marquer mon reſſentiment, je lui témoigne de la joïe; ſa vûë me fait oublier les maux qu'elle me cauſe depuis le tems que je la cherche nuit & jour. Je lui promets de lui faire encore plaiſir; j'ai la complaiſance même de la quitter, pour lui donner le tems de ſe remettre de ſon trouble. Je fais plus; je me fie à ſa parole, elle qui m'en a toujours manqué; j'accours ce matin pour la voir; j'ai la foibleſſe de me rendre aux ſignes qu'elle me fait par la fenêtre, de ne point monter. Quelques ſoient mes droits, je crains de lui déplaire; je l'attends. Elle ſort, nous allons à la Meſſe enſemble. Quoique j'aye mille choſes à lui dire alors, la décence du lieu me retient. Mon exemple ne la touche point; elle a l'imprudence de cauſer devant moi avec un Jeune-homme, qui, quoique fort aimable, eſt mon inferieur en tout: il ſem-

ble qu'elle le faſſe pour me braver; moi qui lui ai ſervi de Pere, & qui ai fait pour elle ce que je pourrois faire pour un fils. Je dévore ma colere, & je lui propoſe en ſortant de paſſer dans un lieu où je puiſſe lui parler. Quelle eſt ſa réponſe? Elle n'en a pas le tems. Le fiacre du Jeune-homme dont je viens de parler, eſt à la porte de l'Egliſe; elle y monte avec lui. Quel bonheur pour eux, que le Marquis de P.... ſoit venu m'embraſſer! Lui ſeul eſt cauſe de ce que mon reſſentiment n'a pas éclaté; le Jeune-homme ſe ſeroit repenti toute ſa vie de s'être rencontré dans mon chemin. Je diſſimule, & je la ſurprends à l'heure de ſon dîné; je la trouve avec l'homme dont je me ſerois le moins défié. Vous avez vû le reſte. Elle recourt aux artifices, & aux fauſſes careſſes: elle me voit ferme, elle veut m'échapper. Que fait-elle pour y parvenir? Elle jette ſes habits par la fenêtre. Elle croit attirer du monde par cet éclat; cela lui eſt inutile: de rage elle me bat, je la laiſſe faire; je vous prie même de ne point l'en empêcher; je ſuis aſſez fou

pour aimer encore juſqu'aux coups de cette ſcelerate. Perfide, continua cet homme dont la colere me faiſoit rire, tu crois donc encore me tromper ? Non, non ; je veux te faire connoître que ſi tu m'as toujours vû bon & complaiſant, je ſçai, quand il le faut, me venger.... Mais que dis-je ? les pleurs que je lui vois répandre.... Comme le Chevalier diſoit ces mots, quelqu'un ferma la porte. Je fis de vains efforts pour entendre le reſte. Je reſolus, à quelque prix que ce fût, de ſçavoir le détail de cette avanture ; je donnai ordre à un Laquais de ſuivre ceux qui ſortiroient de cette chambre. Il m'apprit bientôt qui ils étoient. Le Heros de cette Comedie étoit le Chevalier de.... Il n'avoit rien de caché pour M. de G... J'étois ami de celui-ci, & il m'apprit ce que je vais vous dire.

Le Chevalier de.... en revenant de Bruxelles, où il étoit allé pour les affaires de la Comteſſe de Pinſec, rencontra dans la Voiture publique Mademoiſelle de Touſnoms : elle lui plut. Elle étoit malheureuſe ; ce fut

aſſez pour l'intereſſer à ſon ſort. Il eut d'elle en chemin tous les ſoins imaginables ; il paya les frais de la Voiture en arrivant, & il retira ſes effets qui étoient engagés. La ſeule pitié lui fit faire ces choſes ; il étoit prévenu d'une triſteſſe trop légitime, pour avoir des vûës contraires. Il la mit dans un appartement, il lui donna une Femme-de-chambre, & il la traita comme une perſonne de ſa condition. Il ne put long-tems voir ſes beaux yeux ſans en reſſentir le pouvoir ; ils prirent un tel empire ſur ſon cœur & ſur ſa raiſon, qu'il fut à la veille de ſuccomber à ſa foibleſſe. Il étoit prêt enfin à l'épouſer : les conſentemens de la mere de la Dame lui avoient été remis ; il n'attendoit plus qu'une ſomme conſiderable pour terminer cet hymen, lorſque tous ſes projets furent renverſés par Mademoiſelle de Touſnoms elle-même, qui diſparut. Il fut aſſez fou pour imaginer qu'on la lui avoit enlevée ; il employa tous les moyens imaginables pour la déterrer. Tous ceux qui le connoiſſoient, avoient pitié de l'état où il étoit. On n'oſoit

lui faire entrevoir ce qu'on ſoupçonnoit de cette fuite ; l'opinion qu'il avoit de ſa vertu & de ſa conduite, qu'il n'avoit jamais eu lieu de ſoupçonner pendant le tems qu'il l'a vû, lui faiſoit prendre avec chaleur ſon parti. Pour finir enfin cette hiſtoire, il la trouva, comme il a été dit. Dans la ſuite, le pauvre Chevalier s'eſt ſervi de ſa raiſon ; il eſt abſolument guéri de ſa Provençale. Pour elle, elle vit ſous la protection d'un fort aimable Marchand de la ruë ſaint Antoine, qui ne lui fait pas regretter ſans doute le ſacrifice qu'elle lui a fait.

D'Orneville à ſon tour conta l'hiſtoire & la rencontre du Chevalier d'Elby ; on ſe ſépara un moment après. Ces deux Cavaliers s'en revinrent à pied. Que dites-vous de notre ſoupé ? dit d'Orneville au Chevalier ; cela ne s'appelle-t'il pas s'inſtruire dans les endroits où les autres ſe gâtent ? Voilà les repas que j'aime ; je ne puis m'accoutumer à ceux où la contrainte ou le trop de liberté regnent. Les premiers ſont incommodes, & les autres ne ſe paſſent qu'en indécence,

ou en inutilité. J'ai toujours crû, & mon principe a toujours été, que nous ne devons rien faire d'inutile dans la vie ; & encore moins les choſes qui peuvent déranger nos mœurs. Un carroſſe qui paſſa très-près d'eux interrompit ce diſcours : il les obligea de ſe jetter dans une allée entr'ouverte. Le Chevalier qui s'y étoit le plus enfoncé, marcha ſur quelque choſe, il y porta la main ; & la retirant avec précipitation : Mondieu ! s'écria-t-il, que viens-je de toucher ? il ſemble que ce ſoit un viſage. Quoi que ce ſoit, reprit d'Orneville, retirons-nous. Ils ſortoient lorſque pluſieurs perſonnes arriverent, qui environnerent la porte. Alte là, Meſſieurs, s'écria un Commiſſaire, on vient de m'avertir qu'on vient d'expoſer un enfant dans cette allée : je vous y trouve ; il faut, s'il vous plaît, que vous ſoyez preſens au procès-verbal que j'en vais dreſſer, & que vous m'appreniez ſi quelqu'un de vous en eſt le pere, ou ſi vous le connoiſſez. Le Chevalier trembla que ce ne fût une ſuite de l'avanture de la Couſine. Lorſqu'un malheur

eſt

eſt récent, on eſt toujours dans l'apprehenſion d'un nouveau. Il fut raſſuré par le diſcours que d'Orneville tint au Commiſſaire; il ſe nomma, & il repreſenta la raiſon qui les y faiſoit trouver. Cela les tira de l'embarras qu'ils craignoient; mais il fallut eſſuyer la formalité du procès-verbal. Lorſque cela fut fait, on prit leur demeure, & ils eurent la liberté de ſe retirer.

Que cet exemple vous ſerve, dit d'Orneville au Chevalier en marchant, pour ne jamais vous arrêter à rien qui vous étonne, lorſque vous êtes dans les ruës la nuit. Si au lieu de cet enfant, c'eût été un homme aſſaſſiné, comme cela n'arrive que trop ſouvent, malgré notre innocence on nous auroit fait coucher en priſon. Je pourrois vous citer pluſieurs exemples de gens d'honneur, qui ont été embarraſſés pour de pareilles affaires. Mais cela n'eſt pas juſte, répondit le Jeune-homme, lorſqu'on eſt connu. C'eſt l'uſage, reprit d'Orneville: il eſt bien vrai que l'innocence ſe manifeſte toujours, mais il eſt bien deſagréable de ſe trouver compromis

dans de pareils évenemens ; le mieux eſt de ne s'y pas expoſer, & de ne point ſortir la nuit, lorſqu'on ne connoît pas Paris à fond. Je voudrois bien ſçavoir, s'écria le Chevalier, à propos de ce qui vient de ſe paſſer, à quoi a ſervi à ce Commiſſaire de nous intereſſer dans ſon procès verbal; quel bien en reviendra-t'il à ce pauvre enfant? Cela eſt eſſentiel, répliqua d'Orneville; il peut arriver quelque difficulté dans la connoiſſance du ſort de ce petit malheureux, notre témoignage lui peut ſervir alors pour marquer le jour & l'heure où il a été expoſé; on prétend d'ailleurs quelquefois ſur le fait ceux qui viennent ainſi les perdre, on les oblige à réveler le ſecret de leur naiſſance; & ſi le Pere ou la Mere ſont aiſés, ils ſont contraints à les reprendre, ce qui ſoulage l'Hôpital des Enfans-Trouvés. Ils ſe trouverent, en diſcourant ainſi, à la porte du logis; le ſommeil accabloit le Jeune-homme : il donna le bon-ſoir à ſon Mentor, & ils ſe retirerent chacun dans leur appartement.

CHAPITRE VIII.

D'Orneville mene le Chevalier d'Elby ſur les Tours Notre-Dame. Hiſtoire d'un Priſonnier de la Baſtille.

LE lendemain, le Chevalier entra à ſept heures dans la chambre de d'Orneville. Celui-ci étoit habillé & paroiſſoit être déja ſorti. Comment! lui dit le Jeune-homme après l'avoir ſalué, vous faites des viſites de bonne heure! J'en viens de faire une qui m'eſt ordinaire, reprit-il, j'ai été à la Meſſe; c'eſt une coutume que j'obſerve régulierement: n'eſt-elle pas un des premiers devoirs? & ne faut-il pas qu'un homme ait de la religion? Elle n'eſt point incompatible avec le grand monde. La plûpart des jeunes gens ne ſont pas de ce ſentiment; ceux qui ſont aſſez ſages pour en être prévenus, oſent à peine l'avoüer. Ils ſe trompent cependant groſſierement; les plus grands libertins reſpectent ceux qui ont des mœurs. Mais c'eſt

assez parler de morale, employons notre matinée à quelque chose de gracieux & d'utile. Vous n'avez pas encore vû Paris, je veux vous donner une idée de sa grandeur. Il fait beau, nous irons à Notre-Dame, & vous le verrez de dessus les Tours entierement. De-là nous irons dîner chez une Marquise, que je veux vous faire connoître. C'est une fort aimable Veuve, qui a du talent, de l'esprit, & beaucoup d'usage du monde : elle est aussi très-propre à polir l'éducation d'un Jeune-homme ; son caractere est aisé, & se prête à toutes les façons de penser. Prenons du caffé, ajouta-t-il en le voyant arriver ; quoique notre grand Medecin M. de.... prétende que le secret de ne point prendre de mauvais air, est celui de sortir à jeun, & qu'il prouve sçavament cette maxime, je ne suis pas de son sentiment, je m'en tiens aux regles ordinaires. Je suis trop peu experimenté, reprit le Chevalier, pour donner mon avis : ce qui est vrai, est que je dîne très-peu lorsque j'ai déjeuné. C'est que vous le faites peut-être selon

votre appétit, répondit-il; ce repas eſt fait pour en attendre une autre, & non pas pour le prévenir. Il ne faut pas reſſembler à ceux qui font tout ce qui leur fait plaiſir, juſqu'à ce qu'ils s'en laſſent; c'eſt le vrai moyen d'attirer le dégoût.

Le caffé pris, ils ſortirent. Ils ne purent traverſer la ruë à cauſe d'un embarras de carroſſes, occaſionné par un Officier qui maltraitoit un Fiacre. Voilà une de ces choſes qui ne m'arrive jamais, dit d'Orneville; je ne puis concevoir comme pour quatre ou cinq ſols de plus, on ſe mette dans le cas de ſe compromettre & d'en venir à ces extrémités; il n'y a que façon de s'y prendre avec ces ſortes de gens : Il faut leur faire remarquer l'heure lorſqu'on les arrête, & ne pas regarder à un quart-d'heure de plus, le leur donner même toujours, & ſe retirer ſans entrer en aucune converſation.

La diſpute s'échauffa cependant; pluſieurs perſonnes s'en mêlerent, & ne purent empêcher que le Cocher ne fût bientôt en ſang. D'Orneville, qui fuyoit toujours toutes ces

ſortes de choſes, avoit apperçu un endroit propre à ſortir de la preſſe ; il en profita, & ils continuerent leur chemin. En paſſant par la Gréve, il lui apprit que c'étoit le lieu où l'on faiſoit juſtice, & où ſe donnoient les ſpectacles publics ; il lui fit remarquer l'Hôtel de Ville ; C'eſt, continua-t-il, François Premier qui l'a commencé, il n'a été achevé qu'en 1605 ; le dedans eſt très-curieux, il faudra venir l'examiner l'un de ces jours : les inſcriptions qui y ſont vous enſeigneront l'hiſtoire du feu Roi, depuis ſon mariage en 1660, juſqu'en 1689. De-là ils paſſerent ſur le Pont Notre-Dame. Le Chevalier ſe recria ſur le nombre des maiſons dont il eſt chargé. Nous verrons une autre fois, continua d'Orneville, la machine qui fournit & remonte les eaux à la plûpart des fontaines de Paris.

Lorſqu'ils furent à Notre-Dame, ils monterent ſur les Tours. Le Chevalier fut enchanté du ſpectacle qui s'offroit à ſes yeux : l'on voyoit l'étonnement peint ſur ſa phiſionomie ; il promenoit avec avidité ſes regards

ſur le nombre des objets qui frappoient ſa vûë. Hé-bien, Chevalier, lui dit d'Orneville, que vous en ſemble ? les idées que l'on vous a données de Paris ſe rapportent-elles à ce que vous y voyez ? Voilà du beau, voilà du grand. Ciel ! répliqua-t-il, il faudra toute ma vie, pour connoître ce Dédale. Il faut du tems, interrompit d'Orneville, mais il en faut moins que vous ne dites ; je vous enſeignerai les moyens d'y parvenir : en attendant, je veux vous faire remarquer les Edifices les plus élevés & les plus conſiderables ; je vous en dirai les noms, & je vous nommerai les quartiers où ils ſont ſitués. Commençons par celui où nous ſommes ; il mérite le premier rang, par ſon antiquité & par ſa grandeur.

Cette Egliſe n'étoit dans ſon commencement que très-peu de choſe. Elle a été rebâtie environ l'an 552. Elle fut dédiée à la ſainte Vierge. Son étenduë & ſa ſolidité en ſont le plus grand ornement : l'architecture, comme vous le voyez, n'eſt pas égale ; elle a été conſtruite en pluſieurs repriſes.

La hauteur de ſes Tours eſt de trente-quatre toiſes. Les cloches dont elles ſont remplies ſon très-bonnes : la plus groſſe s'appelle *Emmanüel* ; elle eſt la plus conſiderable du Royaume.

Lorſque nous ſerons deſcendus, nous examinerons l'interieur de ce Vaiſſeau : en attendant, montrez-moi les Edifices qui vous frappent le plus ; je tâcherai de ſatisfaire à votre curioſité. Quel eſt ce grand Bâtiment, reprit le Chevalier, dont l'apparence eſt ſi noble, & qui ſemble terminé par un grand jardin ? C'eſt, reprit d'Orneville, le Louvre de ce côté-ci, & le Palais des Tuileries du côté que vous dites. Le Louvre a été commencé par François Premier, & le feu Roi l'a mis dans l'état où vous le voyez, en 1665. Il n'eſt pas encore achevé.

Le Palais des Tuileries que vous y voyez attaché, a été commencé par la Reine Catherine de Medecis, en 1564. Ce grand Bâtiment qui unit ces deux Maiſons Royales, ſe nomme *la grande Galerie*. Au delà du jardin que vous voyez, eſt le

Cours de la Reine, bâti par Marie de Medecis en 1616; & c'eſt où l'on ſe promene en carroſſe.

A votre main gauche, de ce côté-ci, c'eſt la Porte de la Conference. Le Pont qui eſt vis-à-vis les Tuileries, ſe nomme *le Pont-Royal.* Nous nous en tiendrons à notre premier projet, & nous n'entrerons point dorénavant en un ſi grand détail; il vous ſeroit impoſſible de retenir toutes ces choſes, & d'ailleurs elles ſont trop éloignées pour être diſtinguées.

Quel eſt ce Clocher ſi bien doré, reprit le Chevalier, que je vois ſur la même ligne, à gauche. Ah, ah! continua d'Orneville, c'eſt le Dôme des Invalides; tous ceux que vous verrez de cette maniere, s'appellent *Dômes.* C'eſt un monument de l'humanité du feu Roi pour le Militaire. L'Edifice que vous voyez en dépendre, a été commencé en 1671, & n'a été que huit ans à bâtir, au plus fort de la Guerre.

Celui que vous voyez vis-à-vis la galerie du Louvre, ſe nomme le College des *Quatre-*

Nations. Il a été fondé par le Cardinal Mazarin, pour l'éducation de trente Gentilshommes de quatre Langues differentes.

En revenant de ce côté-ci, eſt le Pont-Neuf, que vous ne pouvez qu'entrevoir. Portez vos yeux ſur la gauche; ce Dôme, dont la coupe eſt dorée, eſt celui de la Sorbonne. Il a été bâti par le Cardinal de Richelieu.

Ce Bâtiment élevé que vous voyez à la droite, eſt l'Egliſe S. Sulpice; elle n'eſt pas encore achevée. Ces Toits éloignés un peu plus haut, avec les arbres qui ſont derriere, ſont le Luxembourg, nommé maintenant *le Palais d'Orleans.* Il a été commencé en 1615, & n'a été que ſix ans à bâtir. La Reine d'Eſpagne l'occupe aujourd'hui.

Ce Dôme détaché ſur la gauche, ſe nomme *le Val-de-Grace.* C'eſt un monument de la piété & de la reconnoiſſance d'Anne d'Autriche envers Dieu, pour la naiſſance de Loüis XIV. après vingt-deux ans de ſterilité. Il a été bâti en 1638.

Vous ne me dites rien, reprit le Chevalier,

de ce gros Bâtiment éloigné, qui eſt derriere celui dont vous venez de parler. C'eſt, reprit d'Orneville, l'Obſervatoire. Le feu Roi l'a fait bâtir pour perfectionner l'Aſtronomie, en 1667.

Cet Edifice éloigné, en tournant toujours ſur votre gauche, ſe nomme *la Salpêtriere*. C'eſt le lieu où l'on renferme les Filles abandonnées au libertinage. Quelque grand qu'il ſoit, il ne le ſeroit pas aſſez pour contenir toutes celles qui méritent d'y être.

En tirant du même côté, arrêtez vos yeux ſur ce Bâtiment maſſif. C'eſt le Château de la Baſtille, où l'on met ordinairement les Priſonniers d'Etat. Dieu vous preſerve, Chevalier, continua d'Orneville en riant, d'être jamais dans le cas de m'en faire la deſcription.

Je ne paſſerai pas outre, que je ne vous aye conté une petite hiſtoire qui y eſt arrivée il n'y a pas long-tems, & qui prouve combien l'amour eſt induſtrieux lorſqu'il eſt ſincere. Aſſeyons-nous ſur cette tourelle; mais mon récit ne vous empêchera pas de promener agréablement vos regards ſur ce qui me reſte encore à vous faire obſerver.

M. de S. Fargin vivoit depuis huit mois avec la jeune Meliane, fille d'un Marchand de la ruë S. B... Il étoit à Paris pour y faire ſon Droit; ſon intrigue étoit menagée ſi ſecretement, qu'elle n'étoit pas encore venuë à la connoiſſance d'un Oncle qu'il avoit en ce Païs: l'amour qu'il avoit pour cette jeune perſonne n'étoit connu que d'un ſeul ami; il ſçavoit tous leurs ſecrets, & il étoit le Médiateur lorſque quelque querelle ſurvenoit. Une experience de pluſieurs années garantiſſoit la confiance que S. Fargin avoit en lui: ſa Maîtreſſe en avoit une égale, mais il n'avoit pas éprouvé que l'amour & l'interêt eſt l'écueil de l'amitié, & il n'avoit pas aſſez d'uſage du monde pour ſçavoir que le vrai moyen qu'un ſecret ne ſoit jamais découvert, eſt celui de le garder & de n'en faire part à perſonne.

Cet ami nommé B.... ne put voir longtems la jeune Meliane ſans reſſentir de la paſſion pour elle. Il crut d'abord que les ſoins que ſon amour lui rendit étoit une ſuite de la tendreſſe qu'il avoit pour S. Far-

gin : il ne fut pas long-tems ſans s'apperce-voir du contraire. Il s'examina ; & ſe trouvant bientôt dans le cas de trahir les loix de l'amitié, il appella ſa vertu à ſon ſecours, & ſe reſolut, pour triompher de ſon panchant, de n'en plus voir la cauſe. Les jeunes gens s'apperçurent bientôt de ſon abſence ; ils étoient accoutumés à ſa compagnie : ils l'obligerent, malgré ſes raiſons ſimulées, de revenir. La belle Meliane lui en fit de tendres reproches ; ſes deſſeins ne purent tenir contre elle : il s'abandonna au goût qui le dominoit.

Meliane & S. Fargin eurent un jour une violente querelle ; B.... n'y étoit pas pour y faire ſon office ordinaire de médiation. Elle devint ſérieuſe, perſonne ne voulut ceder. L'Amant, comme le plus vif, prit ſon parti ; il fit enlever ſes effets & prit la Poſte pour aller à Orleans dont il étoit. Il vouloit, diſoit-il, s'ôter les occaſions de revoir cette ingrate. B... arriva un moment après ſon départ ; il l'apprit de Meliane. Elle étoit irritée, & ſe plaignit de tous les ſujets qu'elle prétendoit

avoir pour ne le pas regretter. B... fut assez honnête-homme pour ne point vouloir profiter de sa colere; il lui parla dans des termes si touchans de son ami, & il lui fit si bien sentir le regret qu'il avoit de lui avoir déplu, que non-seulement il la calma, mais encore lui fit verser des larmes. Elle lui jetta les bras au cou, & lui fit promettre qu'il rameneroit son Amant. Ce baiser acheva de perdre le malheureux B.... il passa jusqu'au fond de son cœur. Bien-loin de chercher à les réunir, il resolut de les séparer pour jamais: il fit avertir sous mains l'Oncle du commerce de son Neveu, & il lui fit conseiller de profiter de la brouillerie de ces Amans pour les désunir. L'Oncle, alerte à l'avis, écrivit à Orleans qu'on le retînt jusqu'à ce qu'il eût fait mettre sa Maîtresse en lieu de sûreté. B... apprit ce dessein; il résolut de la soustraire au péril qui la menaçoit; il vint chez elle avec un air effrayé, & l'en avertit sans paroître y avoir part; elle prit son parti, ce fut de sortir de Paris, & de n'y revenir que lorsqu'elle seroit en sûreté.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient, S. Fargin ſongeoit à revenir. Avant que d'entrer à Orleans, il ſe repentit de ſa colere, il ſe donna le tort & il repartit tout-de-ſuite pour Paris : il vola chez ſa Maîtreſſe. Quelle fut ſa ſurpriſe de la trouver délogée ! Il s'informa des voiſins de ce qu'elle étoit devenuë : on ne put lui en dire aucune nouvelle. Son inquiétude devint extrême; il courut chez ſon Ami, eſperant qu'il en ſçauroit quelque choſe : il ne le trouva pas. Ne ſçachant plus à quel Saint ſe voüer, il ſe ſouvint qu'on lui avoit dit qu'elle étoit ſortie en fiacre : il courut ſur toutes les Places, & queſtionna tous ceux qu'il y trouva. Pendant qu'il faiſoit cette recherche, ſon Oncle paſſa, qui le reconnut; il fut ſurpris de ſon retour, & s'imagina qu'il n'avoit feint ſon voyage que pour continuer à vivre dans le déſordre. Il reſolut dans le moment de le faire arrêter, il le fit ſuivre par une Mouche, & fut du même pas obtenir une Lettre de cachet; comme il avoit des amis, il en obtint une pour la Baſtille.

Cependant la jeune Meliane s'étoit miſe dans le Coche avec B.... Lorſqu'elle fut aux portes de Paris, elle ne put ſe reſoudre à les paſſer; accoutumée qu'elle étoit à y vivre, elle croyoit tous les autres endroits, des lieux de peines pour elle. Enfin un certain préſentiment lui annonçoit quelque choſe : elle deſcendit tout d'un coup & ſe jetta dans le premier fiacre ; B.... fit tout ce qu'il put pour la ramener, il fut obligé de la ſuivre. Je veux, lui dit-elle, avant mon départ aller encore chez S. Fargin, peut-être qu'il n'eſt pas parti. B.... qui avoit reçu une lettre de ſon ami avant ſon départ, qui l'en avertiſſoit, voulut lui épargner cette peine en la lui montrant; mais ſes diſcours furent inutiles. Elle arriva à l'Hôtel d'Orleans où il logeoit, & elle monta dans ſa chambre, où S. Fargin venoit d'arriver: elle ſe jetta entre les bras de ſon Amant. Celui-ci dont l'inquiétude avoit été extrême de ne la pas retrouver, la reçut avec tranſport. Vous me rendez la vie, lui dit-il, chere Meliane, j'allois devenir fou. Pardon, chere Maîtreſſe, je

me trouve le plus coupable des hommes. Quel bonheur de vous revoir ! Vous êtes mon Ange, mon ame, mon tréſor le plus precieux. Quoi ! je vous aurois perdu ! Ah, grand Dieu ! j'en ſerois mort. As-tu pû croire, ingrat, réprit-elle, que je duſſe t'abandonner ? ou penſois-tu que je fuſſe capable de ſuivre ton exemple ? Non, non, cher Amant, tu es le premier objet de ma flamme, c'eſt pour toi que j'ai quitté mon pere & le chemin de la vertu : rien au monde ne ſera capable de me faire changer. Sois volage, ſois perfide, je ſerai toujours la même ; & je ſçaurai prouver que ſi j'ai manqué à la retenuë de mon ſexe, mon ſeul amour pour toi en fut la cauſe. Ces jeunes Amans alloient ſe donner de nouvelles marques de leurs tendreſſes, lorſqu'on frappa rudement à la porte. S. Fargin fut ſurpris de cette inſolence, il l'ouvrit bruſquement. Mais quelle fut ſa ſurpriſe de la voir environnée d'archers ! Je vous arrête de la part du Roi, s'écria un Exempt, ſuivez moi, Monſieur. Prenez garde à ce que vous faites, lui dit-il, lui voyant mettre

l'epée à la main, vous ne ſeriez pas le plus fort ici quoique vous ſoyez deux. B.... qui ſe repentoit alors d'avoir trahi ſon ami, voulut le réparer en le ſecourant dans cette occaſion; mais leur reſiſtance fut vaine, & il fut arrêté comme S. Fargin, pour avoir été rebelle aux ordres du Roy. Meliane qui s'étoit cachée lorſqu'elle avoit entrevû l'Exempt, ne put reſiſter à la curioſité de ſçavoir où l'on menoit ſon Amant, elle deſcendit; & ayant trouvé un fiacre peu éloigné, elle y monta & ſuivit celui qui conduiſoit les Priſonniers. Le premier carroſſe s'arrêta à la Baſtille. Elle reſolut de faire tous ſes efforts pour l'en retirer; elle revint chez elle prendre les choſes qui lui étoient néceſſaires pour aller à Verſailles, & de-là elle fut prendre une chaiſe qui l'y conduiſit.

Elle y fut ſix mois ſans pouvoir imaginer ni trouver aucun moyen pour être utile à ſon Amant. Elle commençoit à deſeſperer du ſuccès de ſon voyage, lorſqu'en paſſant par la Galerie des Princes, elle fut aſſez heureuſe pour empêcher la chute d'un

homme qui s'étoit trouvé mal sur l'escalier, & qui se seroit infailliblement cassé la tête si elle ne l'avoit retenu. Elle le fit asseoir sur un des dégrés, lui frotta le nez d'une liqueur qui le fit bientôt revenir. Il la remercia dans les termes les plus obligeans. Il s'informa de sa demeure, & il lui apprit qu'il étoit le premier Commis du Ministre. Cette connoissance la réjoüit, & lui donna des idées pour la liberté de S. Fargin.

Le lendemain le Commis dont on vient de parler se fit annoncer, il venoit la remercier des secours qu'elle lui avoit donnés la veille. Elle le reçut avec sa politesse & ses graces ordinaires; il ne fut pas long-tems sans en devenir amoureux, elle ne le rebuta point, elle alloit même le voir très souvent dans son Bureau. Un jour qu'il en étoit absent, elle se mit au coin de son feu jusqu'à ce qu'il fût revenu: il rentra bientôt; & jettant un porte-feüilles qu'il avoit à la main sur la table: Voilà, dit-il en riant, de quoi faire du bien & du mal. Elle lui demanda l'explication de ces mots, il lui apprit que c'étoit

des Lettres de cachet qu'il venoit de faire ſigner dont les noms étoient en blanc. Elle feignit de ne pas faire attention à ce diſcours; mais un moment après elle profita du tems que le Commis étoit ſorti pour paſſer dans une autre Bureau; & mettant au hazard la main dans le porte-feüilles, elle en tira deux Lettres, ne croyant n'en prendre qu'une: elle les mit précipitamment dans ſa poche, & reſta encore quelque tems pour ne donner aucun ſoupçon de ce qu'elle venoit de faire.

Dès que ce tems fût paſſé, elle fut prendre une chaiſe & elle revint à Paris. Elle apprit en arrivant que B.... étoit ſorti; elle fut ſur le champ le trouver pour ſçavoir des nouvelles de ſon Amant. En la voyant entrer il ſe jetta à ſes pieds, & il lui demanda pardon des maux qu'il avoit occaſionnés. Il lui apprit alors que c'étoit lui qui avoit averti l'Oncle de S. Fargin, il en marqua un repentir ſi ſincere que Meliane, dont le cœur étoit excellent, le releva & lui pardonna. Elle lui montra enſuite ſa Lettre de

cachet, en lui disant l'usage qu'elle croyoit en faire. B... avoit travaillé autrefois dans les Bureaux de la Guerre, personne ne pouvoit mieux la servir que lui dans cette occasion. Il ouvrit le papier dans lequel elle l'avoit enfermé. Comment donc ! dit-il en l'ouvrant, en voici deux au lieu d'une ! La premiere qu'il lut étoit pour faire arrêter. La tendre Meliane fremit à cette lecture; si l'autre est de même, s'écria-t-elle, tous mes pas & mes soins sont perdus. Remettez-vous, continua B.... celle qui suit est un ordre de liberté, je vous garantis qu'avant deux heures nous reverons S. Fargin. Ah Dieu ! interrompit-elle, que ne donnerois-je point pour que cela soit ! Mais, continua-t-elle avec dépit, il faut nous venger de ce malheureux Oncle. J'en imagine un moyen infaillible : cette premiere Lettre de cachet qui m'a si fort troublée, ne pourroit-elle pas servir à le mettre à la place de son Neveu ? L'expedient est admirable, reprit B.... quand je devrois y retourner moi-même, je serai charmé de vous donner cette marque de

mon retour ſincere. Il remplit alors les blancs des noms néceſſaires ; il ſortit & il fut les remettre à deux Exempts differens, en ſe ſervant de noms ſuppoſés. Elles eurent l'une & l'autre bientôt leur effet. S. Fargin ſortit à l'inſtant, & ce qu'il y a de plus plaiſant dans cette avanture: c'eſt qu'en paſſant le pont de la Baſtille, il rencontra ſon Oncle qu'on y menoit. Malgré les précautions qu'on prend dans ces ſortes d'occaſions, ils ſe reconnurent avec la ſurpriſe qu'on peut s'imaginer.

B... étoit dans un fiacre avec Meliane, ils attendoient au coin de la ruë des Tournelles la réuſſite de leur projet. Meliane étoit dans des inquiétudes mortelles ; mais quelle fut ſa joïe lorſqu'elle vit arriver de loin ſon Amant ! B.... fut au-devant de lui, lui ſerra la main, il lui fit ſigne de ne rien témoigner, & il le conduiſit dans le fiacre, dont ils tirerent les portieres. Il eſt plus aiſé d'imaginer la joïe qu'eurent ces deux Amans de ſe revoir, que de la décrire. Les paſſions ne ſont ſujettes à aucunes regles, & l'on en

veut beaucoup pour les bien exprimer.

Ils furent deſcendre dans un appartement que B.... leur avoit choiſi. Il étoit d'une conſéquence infinie de ſe cacher aux pourſuites qu'on ne devoit pas manquer de faire. Il apprit à S. Fargin le tour qu'ils avoient joüé à ſon Oncle. Il ne put s'empêcher d'en être ému. Il leur dit qu'il l'avoit reconnu en ſortant, mais qu'il n'y avoit pas fait attention, croyant s'être trompé. Les riſques qu'il prévoyoit qu'il alloit courir pour cette affaire, lui fit prendre le parti de profiter de la détention de ſon Oncle. Il fut chez lui, monta dans ſon cabinet; & nonobſtant la reſiſtance d'un vieux Valet de chambre, il s'en fit donner la clef, il prit des reſcriptions pour plus de cinquante mille francs, il ſaiſit pour plus de vingt mille livres en or, & il ſe chargea des bijoux les plus aiſés à tranſporter. Le Domeſtique voulut crier au Voleur. S. Fargin le menaça de le tuer, & il ſortit après l'avoir enfermé dans le cabinet, dont il emporta la clef. Il fut rejoindre Meliane & B... il leur apprit ſon expedition,

en les assurant qu'il ne croyoit pas voler son Oncle, qui étoit le Tuteur de son bien, & qu'il sçauroit bien retenir par ses mains la valeur de ce qu'il emporteit. Mais en attendant, continua-t-il, comme il est mon maître jusqu'à ma majorité, je ne suis pas d'avis qu'il me remette la main sur le collet; je ne me tirerois pas d'affaire aussi aisément que lui. Ainsi, mes chers enfans, (ajouta-t-il d'un air qui inspiroit la confiance,) voyez si vous voulez suivre ma fortune telle qu'elle est; je suis persuadé que la belle Meliane ne refusera pas de m'accompagner. Elle se jetta à son cou, ce fut sa réponse. B.... ne s'exprima pas si vivement, mais son consentement ne fut pas moins sincere. Ils furent du même pas chercher des voitures pour partir au commencement de la nuit.

Ils sont à present en Hollande. S. Fargin a épousé sa Maîtresse. Il a crû par-là devoir réparer le tort qu'il a fait à sa réputation en l'enlevant de chez son Pere. B.... s'est marié avantageusement en ce païs; & l'Oncle que nous avions laissé à la Bastille, en est sorti

par les bons offices que le Gouverneur du Lieu, qui n'eſt jamais plus charmé que lorſqu'il trouve les occaſions de contribuer à l'élargiſſement de ſes Priſonniers, lorſqu'ils s'en rendent dignes par leur ſageſſe & par leur tranquilité. S. Fargin lui avoit écrit le vrai ſujet de la détention de ſon Oncle; & M. le Gouverneur ne l'eut pas plutôt ſçû, qu'il lui procura ſa liberté.

Jamais je n'oublirai, s'écria le Chevalier en regardant la Baſtille, ce bâtiment; ſi à chacun de ceux que vous me faites remarquer, vous me contiez une hiſtoire auſſi intereſſante, je conſerverois fidelement la mémoire de vos obſervations. L'ouvrage ſeroit d'une longue haleine, reprit d'Orneville en riant; il faudroit avoir la mémoire heureuſe, ou l'imagination bien fertile.

Ces Tours éloignées, que vous voyez à peine, ſont les Tours de Vincennes, auſſi diſtinguées par la priſon de M. le Prince ſous le miniſtere du Cardinal Mazarin, que par leur ancienneté.

Ces Moulins que vous voyez à votre

gauche, ſur cette Montagne appellée *Montmartre*, ſont remarquables par l'hiſtoire que les gens du Païs vous diſent. Ne pourroit-on pas la ſçavoir ? interrompit le Chevalier ; vous m'avez donné un goût infini pour cet amuſement. Ne ſeroit-ce point trop auſſi exiger ? ajouta-t-il en ſe reprenant. Non, non, continua d'Orneville, je ſuis bien-aiſe de vous voir curieux ; c'eſt un heureux préjugé, lorſqu'on ne l'eſt que des bonnes choſes. L'hiſtoire que je vais vous dire, n'eſt pas un article de foi ; je vous en avertis, afin que vous ne la citiez jamais comme une époque de ce qui en fait le ſujet.

CHAPITRE IX.

Origine des Moulins à vent.

IL demeuroit autrefois dans un Village voiſin de cette Montagne, un Meunier fort riche, nommé *Childerand*. Il avoit une Fille qui étoit belle comme le jour : ſa réputation lui avoit attiré un grand nombre d'Amans. Jamais Moulin n'avoit été mieux ſervi que le ſien. Ils faiſoient tous la cour à ſon Pere ; & quelqu'ouvrage qu'il eût, il trouvoit toujours des Ouvriers prêts, ſans qu'ils lui coûtaſſent rien. Comme on étoit ſervi promptement à ſon Moulin, il étoit le plus achalandé du Païs ; jamais l'eau n'y avoit manqué. Cependant, comme toutes les choſes de la vie ne reſtent pas toujours au même point, il ſurvint une ſéchereſſe ſi grande, que tous les ruiſſeaux tarirent & rendirent inutiles tous les Moulins.

Childerand qui n'avoit jamais eſſuyé de chagrin, en reſſentit un extrême à la perte

qu'il prévoyoit qu'il alloit faire cette année. Quoiqu'il fût riche & qu'il n'attendît pas après ſon travail pour vivre, elle l'abattit à un tel point, qu'il en devint méconnoiſſable. Tous ceux qui l'approchoient ſe reſſentoient de ſa mauvaiſe humeur; tous les Amans furent rebutés; & il déclara, pour ſe délivrer du grand nombre, qu'il ne donneroit jamais ſa Fille qu'à un Meunier comme lui.

Il en reſta ſept, qui étoient dans le cas qu'il avoit dit. Ils reprirent tous l'eſperance que la richeſſe de ceux qui venoient d'être éloignés, leur avoit ôtée: ils chercherent à l'envi de plaire au Pere & à la Fille; & leur amour étoit ſi violent, & leur importunité ſi grande, que le Meunier, dont la mauvaiſe humeur alloit en augmentant, ſe reſolut de ſe défaire une bonne fois d'eux par une nouvelle ſubtilité. Il leur annonça que le Dimanche ſuivant il leur propoſeroit les derniers moyens par leſquels l'un d'eux pourroit obtenir ſa Fille.

Lorſque ce jour fut venu, il les fit aſſem-

bler dans ſa Grange ; & montant ſur le tambour de ſes meules, il les harangua de cette maniere :

Je vous ai fait venir ici pour vous dire une bonne fois que je n'ai qu'une Fille, & que je n'en ai pas ſept : il n'y en a pas cependant aucun de vous, qui ne me la demande & qui ne veüille l'avoir. Si je la donne à un, j'en renvoyerai ſix mécontens. Si je ne la donne point du tout, vous direz tous ſept que je vous amuſe & que je me moque de vous. Comment faire ? Je rêve depuis longtems à vous donner ſatisfaction ; & quoique vous ne m'en donniez guéres par vos importunités, je voudrois bien cependant vous faire plaiſir à tous. Je connois vos mérites & vos bonnes qualités : Pluſieurs d'entre vous ſont des yvrognes ; d'autres joüent tout ce qu'ils ont, juſqu'à leur chemiſe. Vous n'avez que faire d'ôter vos chapeaux, Meſſieurs, (continua-t-il) il ne faut rien pour cela. Il y en a parmi vous qui aiment bien le travail ; il y en a d'autres qui ſont des fainéans. Tout le monde ne peut pas aller

droit : je l'ai été pendant cinquante ans, je ſuis cependant courbé aujourd'hui. Tout cela eſt pour vous prouver que chaque choſe a ſon tems. Juliane eſt aujourd'hui fille, demain elle ſera mariée : mais à qui ? Voilà le fait. Il ne s'agit que d'une bagatelle pour l'avoir. La ſéchereſſe de cette année eſt grande, comme vous le ſçavez ; nos Moulins ne vont point, & ne m'ont pas la mine d'aller ſitôt : le même inconvenient qui leur arrive aujourd'hui, peut revenir les autres années ; que ſçait-on ? La choſe eſt incertaine. Si celles qui vont ſuivre reſſemblent à celles qui ſont paſſées, adieu les Meuniers, ils iront tous à l'Hôpital. Il faut donc prévenir ces choſes : l'affaire n'eſt pas ſi difficile qu'on pourroit ſe l'imaginer. Quoi qu'il en ſoit, je vous annonce que je ne donnerai ma Fille qu'à celui qui moudra mon bled ſans eau, & qui bâtira un Moulin ſur cette Montagne.

Il ſe tut en achevant ces mots ; les Amans de Juliane ſe regarderent tous & ſe retirerent les uns après les autres, en ſe diſant mutuel-

lement : Childerand ſe moque de nous ; ſi ſa Fille n'eſt jamais mariée qu'à cette condition, il a bien la mine de la garder auſſi longtems que ſon bled dans ſon grenier.

Juliane ne fut pas trop contente des difficultés que ſon Pere apportoit à ſon mariage. Entre les ſept Amans qui lui faiſoient la cour, Jacob, ſurnommé *le Jeune*, lui avoit plû. Si elle avoit oſé ſe déclarer en ſa faveur, elle l'auroit accepté de la meilleure foi du monde : elle avoit oſé à peine le lui marquer ; ſon Pere la retenoit avec une ſéverité extrême, & jamais elle n'avoit eu les occaſions de pouvoir l'écouter, ni de l'entretenir.

Il n'y eut que le ſeul Jacob, de tous ſes Amans, qui perſiſta dans ſes pourſuites. Il reſolut d'en venir à bout, à quelque prix que ce fût. Pour y parvenir, il fit proviſion d'une grande quantité de vivres ; il bâtit ſur cette Montagne que vous voyez, une petite Cabane de planche, & s'y enferma pour méditer une idée groſſiere qui avoit éclairé ſon entendement.

Sa Cabane étoit poſée ſur quatre ſoliveaux

en croix; il l'avoit miſe ſur une groſſe pierre qui s'étoit trouvée là par hazard, la trouvant mieux ſituée que ſur la terre. Un jour qu'il faiſoit un grand vent & que ſa porte étoit ouverte, il ſentit ſa Cabane tourner; il en ſortit avec précipitation, & il fut ſurpris de voir la porte placée à l'oppoſite de ce qu'elle étoit. Il fit réflexion ſur le champ à la force qu'avoit euë le vent; & rempli de ſon deſſein, il imagina groſſierement que s'il pouvoit parvenir à former une rouë dont les aîles reſſemblaſſent à ſa porte, il pourroit faire mouvoir des meules. Il avoit de l'eſprit, il étoit adroit: il fit un modele en petit; il vint au point de faire tourner des aîles, comme on les voit aujourd'hui. Deux mois après il ſe ſervit de ſa propre Cabane pour en former un Moulin informe; il y mit des meules, le vent donnoit, & ce Moulin donna de la farine.

Charmé de cette découverte & de voir ſon projet réuſſir, il fut trouver Childerand; il l'invita, lui & ſa Fille, à venir le lendemain être témoins qu'il avoit rempli les conditions

tions marquées. Il en fut surpris, & lui promit cependant qu'il lui tiendroit sa parole, si son ouvrage étoit d'accord avec ce qu'il lui disoit. Le bruit s'en répandit dans tous les environs. La Montagne fut couverte le lendemain d'un nombre prodigieux de peuple; tout le monde admiroit la machine. Jacob n'attendoit que Childerand pour laisser mouvoir les aîles qu'il avoit arrêtée.

Bientôt il parut. Jacob croyoit être au comble de ses vœux : il défit les liens qui les retenoient. Vous allez bientôt voir, leur disoit-il : Il faisoit grand vent. Mais quelle fut sa surprise ! Rien ne branla. Le peuple impatient, qui passe ordinairement d'une extrémité à l'autre, le tourna en ridicule & fit des huées épouvantables. Ce pauvre garçon fut si honteux de son desastre, & si piqué contre la fatale Machine, qu'il prit un levier & lui en donna plusieurs coups pour la briser. Effet ordinaire du hazard, au troisiéme coup elle tourna sur la pierre dont on avoit parlé ; les aîles se trouverent opposées au vent, & le Moulin travailla.

Toute l'assemblée, frappée de cet évenement, environna la Cabane; les plus curieux monterent, ils en virent l'operation; ils en rapportèrent de la farine, & la montrerent au peuple. Il battit des mains; & à la place des moqueries qu'il venoit de faire un peu auparavant, il éleva l'Inventeur jusqu'aux nuës. Childerand lui promit sa Fille à la face de tout le monde; on la reconduisit en pompe chez elle, & on félicita le Pere d'avoir un gendre aussi habile que Jacob. La Cour qui residoit dans ce tems à Paris, fut bientôt informé de cette nouvelle invention. Le Roi l'envoya examiner; & sur le rapport qu'on lui en fit, ordonna une gratification de dix mille francs à celui qui l'avoit inventée; & outre cela, le privilege que tous les enfans mâles qu'il auroit dans son mariage, auroient le droit de bâtir chacun un Moulin. Il en eut six de Juliane; & c'est la raison pour laquelle on en voit tant sur cette Montagne.

CHAPITRE X.

D'Orneville mene le Chevalier dîner. Portrait de la Marquiſe. Ils vont à l'Opera, ſoupent chez Madame de Fraſay. Critique du Païſan Parvenu, & de la Païſanne Parvenuë.

JE ſuis fâché, dit le Chevalier à d'Orneville, que vous m'ayez prévenu ſur la fauſſeté de cette hiſtoire, elle eſt aſſez vraiſemblable pour qu'elle ait pû arriver. N'y en auroit-il point quelqu'une auſſi ſur cette haute Tour qui ſemble commander à tout ce quartier ? C'eſt le clocher de S. Jacques de la Boucherie, reprit d'Orneville ; & le Bâtiment qui eſt ſur la gauche qui eſt plus éloigné, eſt la Paroiſſe S. Euſtache.

Si nous voulons avoir le tems, continua d'Orneville, de viſiter l'Egliſe ſur laquelle nous ſommes, il eſt tems de deſcendre. Ils le firent, & furent examiner en paſſant la groſſe cloche. Lorſqu'ils furent en bas, ils s'acheminerent droit au Chœur : le Chevâ-

lier fut surpris de la majesté du grand Autel, d'Orneville lui apprit qu'il étoit dédié à la sainte Vierge, & que les figures qu'il y voyoit à genoux, étoit l'une Loüis XIII. & l'autre Loüis XIV. Il n'oublia pas à lui faire observer la riche menuiserie des stalles où se mettent les Chanoines, qui representent en bas-relief les Mysteres de la Religion. Il lui fit parcourir les superbes Tableaux dont cette Eglise est remplie; ils visiterent ensuite toutes les Chapelles. Le Chevalier s'arrêta & fut surpris de la grandeur colossale de S. Christophe. Il a été construit, reprit d'Orneville, par les soins d'Antoine des Essards, Chambellan de Charles VI. en 1413. Quoique cette piece ne soit remarquable que par sa monstrueuse grosseur, elle est regardée avec beaucoup plus d'attention que les morceaux excellens dont ce lieu est rempli.

Ils examinerent ensuite les Tombeaux. Voici, dit-il, celui du premier Maréchal de France qui ait été tué à la guerre par le canon; c'est le Maréchal de Guebriand, il le

fut en 1642 au siége de Rotteville. Loüis XIII. pour récompenser sa mémoire l'a fait inhumer ici. Sa femme est aussi dans le même Tombeau, autant illustre dans les négociations, que son mari étoit brave à la guerre.

Une heure sonnoit qu'ils n'avoient pas encore achevé. Le Chevalier le fit remarquer à d'Orneville ; & qu'il étoit tems d'aller chez la Marquise, dont il avoit parlé. Vous avez raison, reprit-il ; il seroit trop tard pour aller ailleurs : mais je connois cette Dame, elle ne se formalisera point. Ils prirent un carrosse ; & lui ayant ordonné de marcher rondement, ils y furent bientôt.

Elle les reçut parfaitement bien. La figure du Chevalier fit son effet ordinaire. Cette Dame a le goût qu'ont toutes les femmes de plaire ; mais elle y ajoûte celui de vouloir indifféremment charmer tout le monde ; elle se donnera autant de soin pour captiver l'aprobation d'un homme de soixante ans, d'une femme de quatre-vingt ; que celle d'un homme de quinze.

En attendant le dîner la converſation roula ſur la cinquiéme partie du Païſan, Parvenu qui venoit de paroître ; l'on en dit beaucoup de bien ; l'on admira cette ſingularité de ſtile, qui vivifie pour ainſi dire tous les êtres, qui anime & qui vous fait parler tout ce qui a rapport à l'action. La Marquiſe convint que la converſation de Madame de Ferval & du Païſan, étoit inimitable ; elle trouva cependant peu à ſon goût *le Trouble-fête*. L'Abbé Gcolio, qui entra dans ce moment, releva la converſation que cette apologie unanime faiſſoit languir. Comment donc, Madame ! s'écria-t-il. Comment ! Meſſieurs, vous vous extaſiez ainſi de ce Païſan ! aſſurément cela prouve bien que la mode & la nouveauté entraînent aiſément les ſuffrages. Quoi ! qu'eſt ce que tout cela ? Un Païſan doit-il ſçavoir parler ? On affecte de lui donner un air campagnard, & il s'exprime comme un Auteur de morale ! Un Païſan qui trouve à redire à tout, & qui n'approuve que lui même : en un mot un Païſan qui doit le

commencement de ſa fortune à une bonne fille qui lui donne tout ſon bien ; à peine eſt-il marié, qu'il déſire toutes les femmes qu'il voit. Ah ! Madame, continua-t-il, je ne vous paſſe pas ces loüanges. Eſt-il poſſible qu'avec la reputation d'eſprit que vous avez, vous puiſſiez vous laiſſer prévenir ainſi ſur les faux brillans ? Et moi, Monſieur, reprit-elle, je ne vous paſſe point de ne point aimer cet ouvrage. Vous avez ſaiſi, je ne ſçai par quelle raiſon, des endroits que je ne remarque point ; le bon ſens n'eſt-il pas de toutes les conditions ? Il n'y a que la façon de l'exprimer. Croyez-vous qu'il ſoit nouveau que ce Païſan nous épluche ? Nos valets ne contrôlent-ils pas tous les jours nos actions, depuis le matin juſqu'au ſoir ? Vous condamnez ſa vanité : n'eſt-elle pas generale dans tous ſes états ? Il ſe plaît avec les femmes, c'eſt ſon temperamment ; pourquoi le reformer & vouloir empêcher qu'il ne paroiſſe tel qu'il eſt ? Voilà ce qui s'appelle, dit d'Orneville en riant, faire l'apologie de ce livre

en quatre mots. Je ne vous conseille pas, Monsieur l'Abbé, de luter contre Madame ; je vois bien, reprit-il avec un air de dépit, que vous ressemblez à Monsieur de la Vallée. Vous vous rangez aisement du côté des Dames. Croyez-vous que ce soit le plus mauvais parti, continua d'Orneville, & que Madame ne pense pas assez bien pour qu'on ne soit pas toujours de son sentiment ? Si vous avez des traits critiques à porter, que ne vous en servez-vous contre la Païsanne Parvenuë qui vient de paroître ? vous trouverez alors beaucoup de gens qui vous suivront. Comment donc ! reprit l'Abbé, est-ce que cet ouvrage ne seroit point de votre goût ? Je ne sçai ce que Monsieur en pense, reprit la Marquise ; pour moi je le trouve pitoyable. Ah, ah ! continua-t-il d'un ton ironique, vous verrez que la rencontre du Roi à la chasse ne vaudra pas celle du Pont-neuf. Ce n'est pas cela que Madame veut dire, interrompit d'Orneville, le fondement de la fortune de l'un & de l'autre est assez vrai-semblable ; mais vous

m'avoüerez que le ſtile du Païſan eſt bien different de celui de la Païſanne. J'en conviens, reprit l'Abbé ; l'un eſt ampoullé, l'autre eſt naturel ; celui-ci écrit en Rhéteur, l'autre écrit en Cavalier. Mais que pourrez-vous répondre, dit la Marquiſe, à l'imagination de cette lettre écrite de la part de ſon Amant ? L'Auteur me donne par là bien mauvaiſe opinion de l'eſprit du Marquis. Etoit-il naturel de croire que cette Païſanne ſçût lire ? C'eſt cependant ſur cette lettre qu'eſt fondée toute l'intrigue. Je ne vois rien en cela, interrompit l'Abbé, qui péche contre la vrai-ſemblance : ce ne ſeroit pas la premiere qui le ſçauroit ; & ſi quelque choſe eſt ſurprenant en cela, c'eſt qu'elle l'ignore, ſa Mere étant donnée pour une femme qui avoit de l'éducation. Mais ce n'eſt pas cela qui décide ; le Marquis n'étoit pas obligé de le ſçavoir : il a ſuivi ſes premieres idées en écrivant, ſans examiner ce qui étoit poſſible, ou ce qui ne l'étoit pas ; & en verité cela ne méritoit pas la peine qu'on chicannât la Païſanne, pour la pre-

miere fois qu'elle paroît dans le monde.

L'on alloit répondre à l'Abbé vivement; l'on auroit bientôt confondu son ridicule entêtement, lorsqu'on vint avertir qu'on avoit servi. On dîna fort bien; la Dame fit, on ne peut pas mieux, les honneurs : ils furent assaisonnés d'un Concert après le repas; elle en executoit seule toutes les parties. Elle fit venir ensuite la Fille de son Hôte. On fut charmé de ce prodige; elle n'a que sept ans, & chante à livre ouvert. L'on donna aussi au Pere & à la Mere, qui y avoient dîné, les loüanges qu'ils méritoient pour une telle éducation.

Le Chevalier s'étoit épris des graces de la Marquise; il en avoit oublié la Conseillere & l'Opera. Le mérite de ces deux femmes étoit aussi bien different : la premiere étoit plus aimable aux yeux, la seconde l'étoit plus à l'esprit. Quelque discernement que d'Orneville eût, il ne fut point content de cette préference; l'une étoit fort riche, l'autre vivoit avec économie : il alloit toujours au solide. L'usage lui avoit appris que

comme les amis d'aujourd'hui ſont preſque tous montés ſur le même ton, & qu'il eſt plus naturel de partager l'aiſance des riches, que de continuer à languir avec ceux qui ne le ſont pas. Il aimoit Madame de Fraſay ; il mangeoit la moitié de l'année chez elle, & dans l'occaſion ſon amitié lui avoit été utile. Il ſe ſouvint qu'il étoit tems d'y aller, & il prit congé de la Marquiſe. Le Chevalier s'en ſépara à regret ; il le témoigna ſi naturellement, qu'elle s'en apperçut. Elle lui en ſçut bon gré, elle lui fit beaucoup d'amitié, & elle lui permit de la revenir voir ſouvent.

D'Orneville en marchant, qui ſe prévenoit de plus en plus pour le Chevalier, fut bien-aiſe de l'embarraſſer, & de connoître dans l'occaſion s'il étoit capable de revenir, en cas que ſa jeuneſſe le fiſt écarter. Que vous a ſemblé, lui dit-il, de cette Dame où nous venons de dîner ? comment la trouvez-vous ? Quelque bien que je vous en aye dit, je ne puis m'empêcher d'avoüer que je la trouve très-changée depuis que je ne l'ai vuë ; je ne puis concevoir que ſi peu de tems

ſoit capable de rendre le caractere different. C'eſt une femme, c'eſt tout dire. Elle eſt devenuë d'une étourderie extrême : ne le trouvez-vous pas comme moi ? Le Jeune-homme ne ſçavoit que répondre, ſon embarras étoit extrême ; il auroit bien voulu dire que non, mais il avoit trop d'eſprit pour ne point concevoir que d'Orneville ne parloit pas ainſi ſans ſujet. Il falloit cependant répliquer. Vous êtes plus éclairé que moi, Monſieur, (reprit-il,) je ne ſuis pas ſurpris ſi vous voyez les choſes differemment ; trouvez bon que je m'en rapporte à vos lumieres. Vous échappez à merveille, continua d'Orneville en riant, cela s'appelle répondre en homme de ma Nation ; vous ne l'euſſiez pas fait ainſi, ſi ce que je viens de vous dire eût été d'accord avec ce que vous penſez. Que ne convenez-vous naturellement qu'elle vous plaît infiniment davantage que celle chez laquelle nous allons ? Le Jeune-homme fut honteux de ſe voir ſi bien pénetrer. Je vous nierois en vain, reprit-il, ce que vous devinez ſi bien. N'en rougiſ-

ſez point, interrompit d'Orneville; ce que je vous demande ſeulement, eſt que vous ne vous laiſſiez point prévenir par ce goût contre Madame de Fraſay : elle peut ſervir à votre avancement. L'autre ne fera qu'amuſer votre cœur : tâchez de le conſerver. L'amour eſt l'écueil de la fortune; lorſqu'on eſt prévenu de cette paſſion, l'on n'eſt plus propre à faire les démarches néceſſaires pour y parvenir. En achevant ces mots, ils entrerent chez Madame de Fraſay. Elle leur fit des reproches d'être venu ſi tard. Elle étoit brillante; ſon ajuſtement relevoit infiniment ſa beauté. Le Chevalier en fut ſurpris; & malgré le préjugé que la Marquiſe avoit fait naître dans ſon cœur pour elle, il ne put s'empêcher d'admirer celle-ci. Elle s'apperçut aiſément de l'effet de ſes charmes : elle ne vouloit pas laiſſer échapper le cœur du Chevalier; il avoit autant de part à ſa parure, que la vanité de triompher au Spectacle. Ils monterent en carroſſe, & ils arriverent à cinq heures à l'Opera. On alloit commencer : tout étoit plein; l'on repre-

ſentoit ce jour *Omphale*. La belle Conſeillere examinoit attentivement le Chevalier. Il promenoit curieuſement ſes regards ſur toutes les loges remplies d'un monde brillant. Elle attendoit avec impatience le premier coup d'archet, & qu'on levât la toile, pour joüir de ſa premiere ſurpriſe. Il s'apperçut de ſon deſſein, & il ſe tint ſur ſes gardes; mais il eut beau faire, il fallut payer le tribut : ſon étonnement fut extrême, & le plaiſir de cette Dame entier. Mademoiſelle Lemaure chanta à ſon ordinaire, c'eſt-à-dire parfaitement. Le Chevalier ne profera pas un mot pendant le tems que le Spectacle dura, & ils en ſortirent tous extrêmement ſatisfaits.

M. de Fraſay étoit à la campagne; elle profita de ſon abſence pour leur donner un ſoupé magnifique. D'Orneville l'embarraſſoit dans le deſſein qu'elle avoit d'achever ſa conquête; elle le chargea d'aller prier de ſa part cette Femme d'Intendant des Finances dont on a parlé plus haut, & dont les ſourcils prodigieux avoient effrayé le Che-

lier. Elle se nommoit Madame Dupuis, & sa conversation étoit très-propre à animer les plaisirs de la table.

En attendant qu'elle arrivât, la Conseillere voulut pénetrer les sentimens du Jeune-homme. Hé-bien, Monsieur, croyez-vous (lui dit-elle) que vous pourrez vous accoutumer dans ce païs ? Il faudroit en verité, Madame, (reprit-il,) que je fusse bien difficile; tout y est charmant, les compagnies y sont aimables, & il semble que les plaisirs y naissent sous les pas. Ces plaisirs sont quelquefois dangereux, interrompit-elle, l'Amour souvent les accompagne. Vous ne le connoissez peut-être pas encore ? il se presente toujours sous la figure la plus prévenante. Soyez complaisant à ses douceurs, il s'insinuë, il vous blesse, & il vous paroît alors tout different. Oseriez-vous, continua-t-elle en le regardant tendrement, vous hazarder à en faire l'épreuve. Si elle m'étoit proposée par une personne aussi aimable que vous, je ne craindrois pas, Madame, (reprit-il,) de m'exposer à ses rigueurs; mais

je ne ſçai point me flatter d'un pareil avantage, & j'en regarderois la propoſition comme un amuſement qu'on ſe feroit de mon peu d'expérience. Je ne voudrois pas trop me fier, continua-t-elle en ſouriant, au peu d'uſage dont vous vous parez ſi naturellement: il eſt difficile de pénétrer dans le fond des cœurs, mais vos regards tiennent un langage bien different de vos expreſſions. S'ils vous parlent en ma faveur, reprit le Jeune-homme, je les avoüerai volontiers. Que voudriez-vous qu'ils me diſent, reprit la Conſeillere en lui jettant la main ſur la ſienne, & en baiſſant malignement les yeux? Que vous êtes faite pour charmer, répondit le Chevalier; qu'on ne peut vous voir ſans... Ah! Madame, continua-t-il en ſe couvrant modeſtement le front, pardonnez, je vais peut-être vous déplaire? Achevez, interrompit-elle précipitamment; que voulez-vous me dire? vous êtes trop ſage pour qu'il puiſſe m'offenſer. Il alloit répondre; les graces de cette femme l'avoient ému, la Marquiſe s'étoit oubliée, le trouble s'étoit

emparé

emparé de ſon ame, lorſque d'Orneville rentra avec Madame Dupuis.

L'on fit dans cette occaſion les complimens ordinaires; les Dames s'embraſſerent, les Cavaliers avancerent des fauteüils, & la converſation commença ſur des comptes mutuels de ce qu'on avoit fait le jour. L'Abbé Bichon, qu'on n'attendoit pas, ſurvint ſur ces entrefaites. Il étoit rare & de mode, & l'on ſe faiſoit un cadeau lorſqu'on le poſſedoit. Il étoit faufilé dans toutes les ruelles; c'étoit lui qui préſidoit à toutes les toilettes: il avoit un catalogue de toutes les jolies femmes de Paris, il en ſçavoit toutes les avantures, & il étoit inimitable à les rapporter. On doit juger avec tous ces talens de la joïe qu'on eut de le voir. On regardoit ſes déciſions comme des oracles. Il étoit partiſan de l'Opera, il en ſçavoit l'hiſtoire, & en connoiſſoit les démêlés. Il leur apprit que Mademoiſelle Peliſſier alloit reparoître ſur le Théâtre, & qu'on croyoit que ſa Rivale ſe retireroit. Elles avoient chacune leur protecteur, l'on en parla diverſement.

D'Orneville protegeoit la premiere, Madame de Frasay aimoit la seconde ; l'Abbé fut du sentiment de les conserver toutes les deux.

On vint avertir dans ce moment que le soupé étoit servi. La Conseillere conduisit sa Compagnie dans une sale à manger, il fut servi avec toute la délicatesse possible ; les Dames eurent soin de leurs Cavaliers, l'Abbé leur dit de jolies choses, & l'on mangea de très-bon appétit.

Lorsque l'on fut au dessert, l'on chanta. Madame Dupuis s'en acquitta parfaitement : sa cadence étoit d'une beauté sans égale ; elle auroit été charmante, sans ses malheureux sourcils qui en recevoient toutes les impressions. Chacun dit la sienne ; le tour de l'Abbé vint, on l'en dispensa ; il n'avoit jamais pû mettre un air sur des paroles. Il fut condamné à leur dire une histoire interessante ; & pour le mortifier, on lui défendit d'y interesser l'amour. Cela est bien difficile, reprit-il, mais que ne fait-on point pour les Dames ? Il rêva un moment, & commença ainsi.

CHAPITRE DERNIER.

Qu'il ne faut jamais ſe défier de ſon ſort. Hiſtoire à ce ſujet.

UN Bourgeois de la ruë S. Sauveur, nommé *Valzan*, ſe vit ruiné dans un jour de fond en comble. Il avoit une partie de ſon bien ſur des Vaiſſeaux, ils perirent; une charge qui lui coûtoit cinquante mille francs, fut ſupprimée, & le reſte de ſon bien lui fut emporté par une banqueroute. Le déſeſpoir que lui cauſa tous ces malheurs, penſa lui être fatal. Il ne lui reſtoit plus qu'une très-petite maiſon qu'il avoit à la campagne, & qu'il mépriſoit pendant le tems de ſa proſperité; elle venoit de ſes peres, & il ne ſe ſouvenoit pas qu'elle eût été jamais habitée. Il reſolut d'en faire ſon aſile, & d'y aller paſſer le reſte de ſes malheureux jours. Il ne l'avoit jamais vuë: il fallut en jetter les ferrures à bas, les clefs en ayant été perduës depuis long-tems. Il la

trouva remplie de meubles anciens, mais commodes. Elle avoit un petit jardin, qu'on doit imaginer fort en desordre, puisqu'il y avoit plus de quarante ans qu'on n'y avoit touché ; les murailles qui l'environnoient étoient presqu'aussi haute que la maison.

On y entroit par un corridor voûté, qui conduisoit à une salette à manger, dont les vûës donnoient sur le jardin. Dans le fond étoient deux portes, l'une à droite, l'autre à gauche : la premiere conduisoit dans une chambre, à côté de laquelle étoit un cabinet autrefois vitré ; la seconde porte à gauche de la salette conduisoit à une petite cuisine, dans laquelle étoit un garde-manger & d'autres commodités.

Telle que je viens de la dépeindre, elle lui plut ; il crut devoir rendre graces à Dieu de la lui avoir conservé. Il en avoit une à la Ville qui lui étoit encore restée ; il prit le dessein de la louer pour s'en faire un revenu qui pût le faire subsister, & payer la pension d'une Fille de quatorze ans qu'il avoit dans un Convent. Elle avoit dû être mariée à un

Procureur au Parlement ; mais celui-ci ayant appris la déroute de ſes affaires, avoit retiré ſa parole. Cette baſſeſſe de ſentiment lui avoit fait ſentir doublement ſon malheur ; c'étoit le ſeul endroit qui auroit pû l'en conſoler, par la tendreſſe extrême qu'il avoit pour elle.

Le peu de moyens qui lui reſtoit ne lui permit pas de prendre quelqu'un pour l'aider à mettre en ordre cette maiſon ; il y mit la main lui-même, & il commença par la chambre : il détendit les meubles, les nétoya & les remit à leur place. Il eut beſoin d'un jour entier pour faire cette opération.

Le lendemain fut pour le cabinet. Il y trouva une bibliotheque, cela le conſola ; il aimoit beaucoup la lecture. Il déplaça les livres pour en ôter la pouſſiere. Il fut obligé de monter ſur une chaiſe pour atteindre un volume In-folio, qui étoit ſeul de ſon rang : il fit de vains efforts pour l'en arracher ; il ſembloit qu'il tînt de tous les côtés. Ne ſe trouvant pas aſſez de force pour venir à bout de ſon deſſein, il fut prendre une échelle ;

& lorſqu'il fut à ſa portée, il jetta les yeux ſur le titre. Il l'intereſſa, il y lut: *Le ſecours imprévu par Valzan.* Sa curioſité augmenta à cette lecture; il prit le livre à deux mains, il le tourna de tous les ſens pour l'ôter de ſa place : ſes efforts ébranlerent le lambris, il s'apperçut que le volume y étoit attaché par derriere. Las de ſes peines inutiles, il les ceſſa. Mais quelle fut ſa ſurpriſe & ſa frayeur ? A peine eut-il retiré les mains dont il tenoit le volume, qu'une partie de la bibliotheque diſparut, & laiſſa à la place du lambris qui couvroit la muraille, une porte par laquelle on auroit pû paſſer en ſe courbant.

Il reſta immobile à cet évenement; il oſoit à peine lever les yeux, & croyoit que le reſte de la maiſon devoit s'éfondre à tout moment. Il reprit cependant ſes ſens; il deſcendit & examina les choſes : il trouva que cette portion de bibliotheque s'étoit enfoncée dans un logement pratiqué dans la terre à cet effet. Il n'eut pas de peine à connoître qu'elle ſervoit à cacher cette porte miſterieuſe; il remarqua même en la

considérant de plus près, que le ressort qui l'avoit retenuë jusqu'alors étoit attaché par le lambris au volume, & que c'étoit la façon dont il l'avoit remué pour l'ôter de sa place, qui en avoit occasionné l'échapement; il tira des consequences de cette découverte. Il fut chercher de la lumiere, pour entrer par cette porte; elle étoit couverte en dedans d'une portiere, il la leva & descendit deux degrés. C'étoit un grand cabinet vouté, meublé d'une tapisserie à l'antique, avec six chaises, & un lit de repos.

Il y avoit quatre Tableaux qui couvroient les quatre pans de la muraille. Le premier à gauche avoit cette inscription: *Valzan porte la balle, & se marie à la fille d'un Procureur*: il representoit ce qui étoit inscrit assez grossierement. Dans le second on voyoit le même Valzan; il étoit aisé à reconnoître à un chapeau à l'Hollandoise qui le couvroit dans tous ses portraits. Il étoit au pied d'un lit qui y paroissoit; il avoit un doigt sur la bouche dont il sembloit faire signe à une femme qui entrou-

vroit le rideau, & qui d'une main lui montroit deux perſonnes qui y étoient couchées.

Dans le troiſiéme on decouvroit une grande place ; un nombre de boutiques & de Marchands faiſoient connoître que c'étoit une Foire ; Valzan y paroiſſoit aſſis dans un comptoir éminent, il étoit chargé de beaucoup de ſacs, dont les borderaux de l'argent qui les rempliſſoient étoient en dehors. L'on voyoit dans les coins du même Tableau une grande riviere chargée de pluſieurs bâtimens dont les banderolles étoient ornées de pluſieurs W doubles.

Le quatriéme enfin faiſoit voir dans l'éloignement la maiſon de celui-ci ; elle étoit aiſée à reconnoître. L'on voyoit ſur le devant du Tableau deux hommes qui s'embraſſoient, dont l'un, qui paroiſſoit être le même Valzan, lui remettoit d'une main une bourſe, & de l'autre lui montroit la maiſon dont nous venons de parler, & portoit deſſous ſon bras un gros livre, tel que celui dont il a été queſtion.

Valzan examina tous ces Tableaux ; il ne

pouvoit s'empêcher d'y prendre le plus tendre interêt ; il les remua tous les uns après les autres. Il lui sembloit qu'à chaque pas qu'il faisoit, il y devoit trouver des choses extraordinaires ; il retourna le dernier, il y vit quelque chose d'écrit, il approcha sa lumiere & y lut ces paroles :

Insensé que tu es, peux-tu t'imaginer que l'on cache des Tresors dans l'épaisseur d'une muraille ! ne peut-elle pas s'écrouler d'un moment à l'autre ? Ne doivent-ils pas retourner dans le sein dont on les a arrachés ?

Il trouva cette sentence judicieuse ; il jugea qu'elle lui indiquoit de foüiller dans les caves, il fut chercher celles de la maison, & n'en trouva aucune. Il revint dans le lieu dont il étoit sorti, il l'examina avec la plus curieuse attention. Il s'apperçut alors que le sol étoit couvert d'une nate, il la leva avec peine & trouva un anneau ; il étoit attaché à une trape, il l'ouvrit & y vit un soûterrain où il y avoit des degrés.

Lorsqu'il fut descendu, il fut effrayé du spectacle qui s'offrit à sa vûë. Le cadavre

d'un Vieillard y étoit exposé dans un cercueil élevé sur des trétaux ; sa phisionomie étoit douce & avoit l'air animé. Valzan ressentit une horreur secrette à cette vûë, ses sens se glacerent, il resta immobile ; sa fermeté prit cependant le dessus, & lui donna le courage de parcourir les objets differens qui le frapperent. A côté de la biére étoit une grande table ; elle étoit chargée de vivres, que le tems avoit gâtés. A sa gauche on voyoit sur une autre plus petite, une lampe, des livres, plusieurs bouteilles, & autres choses nécessaires à la conservation de la vie. Sur le fond de la muraille, au côté opposé du cercueil, étoient écrit en grosses lettres ces paroles : *Ce lieu a été bâti par Valzan, pour cacher son tresor & la fin de sa vie. Il étoit Calviniste ; & se trouvant trop âgé pour sortir du Royaume, il a mieux aimé s'enterrer tout vif que de changer de Religion. Mortel, qui que tu sois, je te fais present des trésors que tu trouveras ici : souviens-toi d'en faire un bon usage ; tous ceux de la terre ne pourront t'empêcher de finir comme moi.*

L'idée des richeſſes que Valzan alloit poſſeder, firent évanoüir ſes frayeurs. Il fit une recherche exacte dans ce ſouterrain; il apperçut bientôt une petite trape de fer au-deſſus des trétaux qui ſoutenoient la biére. Il l'ouvre, il y met la main, il ſent quelque choſe de froid & de glacé; un ſiflement terrible qui fit retentir le caveau, la lui fait retirer précipitamment; il demeure incertain de ce qu'il doit faire. D'un côté la frayeur le retient, l'eſpoir des richeſſes l'encourage de l'autre. Il avance la main, il la retire; il veut lever la trape fatale que la crainte lui avoit fait refermer. L'interêt l'emporte enfin, il l'ouvre: Mais, ô Ciel! qu'y voit-il? Deux yeux flamboyans arrêtent leurs regards ſur es ſiens, un ſerpent affreux y fait ſa demeure, il ſifle, il s'élance; Valzan ſaiſi d'effroi ſe laiſſe tomber à la renverſe, & ſa lumier s'éteint.

Fin de la premiere Partie.

TABLE

DES CHAPITRES
de la premiere Partie.

CHAPITRE I. *UN Jeune-homme eſt volé par des Filoux. Un Gentilhomme Normand ſe charge de lui.* Page 1

CHAP. II. *D'Orneville ſe déclare le Mentor du Chevalier d'Elby. Il lui achete des habits, & lui fait voir qu'à un prix médiocre on peut être bien mis, & vivre aiſément, à Paris.* 19

CHAP. III. *D'Orneville mene le Chevalier chez une Conſeillere au Parlement. Son portrait. Elle en devient amoureuſe. Remarques ſur les femmes. Qui étoient ceux avec qui on devoit ſouper.* 27

CHAP. IV. *Avanture qui arrive à Madame de C.... Beaux ſentimens du Marquis de.... & d'un Fermier General.* 40

CHAP. V. *Un Pauvre fait évanoüir une Dame à S. Euſtache, en ſe preſentant à ſes yeux. Qui eſt ce Pauvre.* 52

TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. VI. *Hiſtoire de Laura & de Clario.* Page 66

CHAP. VII. *Robe jettée par la fenêtre, & pourquoi. Ingratitude d'une Provençale envers le Chevalier de M...* 88

CHAP. VIII. *D'Orneville mene le Chevalier d'Elby ſur les Tours Notre-Dame. Hiſtoire d'un Priſonnier de la Baſtille.* 99

CHAP. IX. *Origine des Moulins à vent.* 123

CHAP. X. *D'Orneville mene le Chevalier dîner. Portrait de la Marquiſe. Ils vont à l'Opera, ſoupent chez Madame de Fraſay. Critique du Païſan Parvenu, & de la Païſanne Parvenuë.* 131

CHAP. DERNIER. *Qu'il ne faut jamais ſe défier de ſon ſort. Hiſtoire à ce ſujet.* 147

Fin de la Table des Chapitres.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit qui a pour titre : *Paris, ou le Mentor à la mode ;* & j'ai crû qu'on pouvoit en permettre l'impreſſion. A Paris, le 14 Juin 1735. MAUNOIR.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs & Senéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, Salut. Notre bien-amé PIERRE-JACQUES RISOU, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il ſouhaiteroit faire imprimer & donner au Public, *Paris, ou le Mentor à la mode, par M. le Chevalier de M...* & de réimprimer les Oeuvres de Dancourt, de Quinaut & de Renard, avec les Oeuvres poſthumes, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege, tant pour l'impreſſion que pour la réimpreſſion deſdits Ouvrages ci-deſſus ſpecifiés ; offrant pour cet effet de les faire imprimer & réimprimer en bon papier & beaux caracteres, ſuivant la feüille imprimée & attachée pour modele ſous le contreſcel des preſentes. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Expoſant, nous lui avons permis & permettons par ces preſentes de faire imprimer un Manuſcrit intitulé : *Paris, ou le Mentor à la mode,*

par M. le Chevalier de M... & de réimprimer les Oeuvres de Dancourt, de Quinaut & de Renard, avec les Oeuvres posthumes, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite feüille imprimée & attachée sous notredit contrescel, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de l'expiration des précedens Privileges. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus exposés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auroient droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous depens, dommages & interêts. A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impetrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant que de les exposer en vente, les manuscrits ou imprimés qui auront servi de copie à l'im-

preſſion deſdits Livres ſeront remis dans le même état où les Approbations y auront été données ès mains de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France, le ſieur Chauvelin, & qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le ſieur Chauvelin; le tout à peine de nullité des Preſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Expoſant ou ſes ayans-cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deſd. Preſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſd. Livres, ſoit tenuë pour dûëment ſignifiées, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers Secretaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huiſſier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Charte Normande, & autres Lettres à ce contraires. CAR tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Verſailles le vingt-neuviéme jour du mois de Juin, l'an de grace 1735, & de notre Regne le vingt. Par le Roi en ſon Conſeil, SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre IX. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris N. 126. folio 124. conformement aux anciens Reglemens confirmés par celui du 28 Fevrier 1723. A Paris le 18 Juillet 1735.

Signé, *G. MARTIN*, Syndic.

De l'Imprimerie de G. VALLEYRE, Fils.

PARIS,

OU

LE MENTOR A LA MODE.

*Par M. LE CHEVALIER DE M****

SECONDE PARTIE.

Dedié à Monſieur HERAULT, Conſeiller d'Etat, Lieutenant General de Police.

Le prix eſt de trente ſols, broché.

A PARSS;
Chez PIERRE RIBOU, ruë des Foſſés S. Germain des Prés, vis-à-vis la Comedie Françoiſe, à l'image S. Louis.

M DCC XXXVI.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

TABLE

Des Chapitres contenus en cette ſeconde Partie.

CAAP. I. *CONtinuation de l'hiſtoire de Valzan.* 1.

CHAP. II. *Valzan emporte chez lui ſon treſor. Comment il marie ſa fille.* 24.

CHAP. III. *Sentimens ſur l'hiſtoire de Valzan. Rendez-vous donné au Chevalier d'Elby. Embarras de caroſſes. Ce qui l'occaſionne.* 36.

CHAP. IV. *Suite de l'hiſtoire de Laura & de Clario.* 42.

CHAP. V. *Embarras du Chevalier d'Elby, pour ſon rendez-vous avec la Marquiſe. Expedient de l'Abbé Dulcedo. Portrait de Cadillac. Sentiment ſur la Journée des Parques, & ſur le quatriéme Tome de Gil Blas.* 57.

CHAP. VI. *Le Chevalier va au Bois de Boulogne avec la Marquiſe d .... Converſation critique au ſujet de ceux qui s'y*

promenent. Declaration adroite de la Marquiſe. 68.

CHAP. VII. *Le Chevalier reconnoit l'Abbé Carpin. Reſolution priſe à ce ſujet.* 80.

CHAP. VIII. *Batterie au ſortir de la Galliote. Sujet qui l'occaſionne. Leçon aux Jeunes-gens.* 87.

CHAP. IX. *Tablettes du Chevalier égarées. Son embarras. Il ſe perd, prend une ruë pour l'autre. Connoiſſance intereſſante que cet événement lui produit.* 93.

CHAP. X. *Qui étoit l'Inconnuë, & ſes ſentimens pour le Chevalier d'Elby.* 113.

CHAP. XI. *Le Chevalier reconnu par Fanchon. L'Abbé Carpin deguiſé en Cavalier. Effronterie de ce Filou. Arrivée du Commiſſaire.* 131.

CHAP. XII. *Hiſtoire que conte Fanchon. Fille d'une mere Grenadier dans le Regiment de Bourbonnois. Vol de conſequence marqué, & pourquoi.* 138.

CHAP. XIII. *Hiſtoire d'un vol de Ducrochet. Princeſſe ſuppoſée.* 150.

CHAP. DERNIER. *Hiſtoire que conte d'Orneville. Danger du Jeu & des mauvaiſes compagnies.* 167.

Fin de la Table des Chapitres.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, *la ſeconde Partie du Mentor à la Mode*; & j'ai crû qu'on pouvoit en permettre l'impreſſion. A Paris, le 20 Novembre 1735.

MAUNOIR.

OXFORD-TAYLOR INST.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs & Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, Salut. Notre bien-amé PIERRE-JACQUES RIBOU, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il ſouhaiteroit faire imprimer & donner au Public, *Paris, ou le Mentor à la mode, par M. le Chevalier de M...*, & de réimprimer les Oeuvres de Dancourt, Quinaut & de Renard, avec les Oeuvres poſthumes, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege, tant pour l'impreſſion que pour la réimpreſſion deſdits Ouvrages ci-deſſus ſpecifiés ; offrant pour cet effet de les faire imprimer & réimprimer en bon papier & beaux caracteres, ſuivant la feüille imprimée & attachée pour modele ſous le contreſcel des Preſentes. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Expoſant, nous lui avons permis & permettons par ces Preſentes de faire imprimer un Manuſcrit intitulé: *Paris, ou le Mentor à la mode, par M. le Chevalier de M...* & de réimprimer les Oeuvres de Dancourt, de Quinaut & de Renard, avec les Oeuvres poſthumes, en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, ſur papier & caracteres conformes à lad. feüille imprimée & attachée ſous notredit contreſcel, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de ſix années conſécutives, à compter du jour de l'expiration des précedens Privileges. Fai-

ſous défenſes à toutes ſortes de perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance, comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire leſdits Livres ci-deſſus expoſés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant ou de ceux qui auroient droit de lui, à peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, de ſix mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & de tous depens, dommages & interêts. A la charge que ces Preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impreſſion de ces Livres ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impetrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant que de les expoſer en vente, les manuſcrits ou imprimés qui auront ſervi de copie à l'impreſſion deſd. Livres, ſerorit remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le ſieur CHAUVELIN, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & Féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le ſieur CHAUVELIN; le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſ-

quelles Vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Expoſant ou ſes ayant cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il lui ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie deſdites Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Livres, foi ſoit ajoûtée comme à l'original. COMMANDONS au premier nôtre Huiſſier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelle tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Verſailles le vingt-neuviéme jour du mois de Juin, l'an de grace 1735, & de notre Regne le vingt. Par le Roi en ſon Conſeil, SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre IX. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 126. folio 124 conformement aux anciens Reglemens confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris le 18. Juillet 1735.

Signé G. MARTIN, *Syndic.*

PARIS,

OU

LE MENTOR

A LA MODE.

CHAPITRE PREMIER.

Continuation de l'Hiſtoire de Valzan.

LA frayeur s'étoit emparée abſolument du cœur de Valzan ; il n'oſoit ſe remuer, & à chaque inſtant il ſe croyoit la proye du redoutable Animal. Tant qu'il l'entendit, il fut dans ces allarmes cruelles : mais un long tems s'étant

passé sans qu'il en fût atteint, & sans que ses oreilles fussent frappées du moindre bruit, il reprit peu à peu ses sens & l'espérance d'échaper à ce danger perilleux. Il ouvrit les yeux, une obscurité affreuse regnoit: il écouta de nouveau. Rien n'augmentant sa frayeur, il revint entierement de son trouble, & il se leva pour tâcher de regagner l'escalier: cela lui fut assez difficile; il n'avoit aucune notion des endroits par lesquels il avoit passé. Il s'aida de ses mains, & il chercha à tâton la porte; il se coigna souvent, & retourna plusieurs fois dans les mêmes endroits; rencontra la bierre contre laquelle il se heurta, & qui tomba par terre avec un bruit effroyable. Le tremblement lui reprit, il crut que le Serpent s'alloit jetter sur lui; il s'arrêta, mais rien ne paroissant, il continua sa recherche, & après quelques momens il retrouva l'escalier. Il le monta quatre-à-quatre avec une ferme résolution de ne pas retourner dans un lieu qui lui avoit été si funeste. Il repassa dans la Salle aux Tableaux. Dès qu'il fut dans la Bi-

blioteque & qu'il vit le jour, il commença à respirer, & il bénit Dieu du danger qu'il venoit d'échapper : mais il n'étoit pas encore à la fin de ses peines, & le bonheur qu'il attendoit méritoit bien d'être acheté par quelques travaux. En jettant les yeux par la fenêtre dans la petite Cour dont nous avons parlé, il vit quelque chose marcher; il fixa ses regards. Qu'on juge de sa surprise ! il reconnu le terrible Serpent qui lui avoit causé tant d'effroi. Son premier mouvement fut d'aller fermer la porte de la Biblioteque; au bruit qu'elle fit, l'animal se retourna & vint droit à la fenêtre où il fit ses efforts pour monter. Pour le coup Valzan reprit la vigueur d'un homme; il saisit un barreau de fer que le hazard lui fit trouver sous sa main, & sentant l'avantage de la fenêtre, il attendit courageusement son ennemi qui le long de la muraille étoit monté sur la croisée. Valzan s'étoit rangé à côté, & la tête de l'Animal étant passée à travers la place d'un carreau, il lui déchargea de son levier un si furieux coup, qu'elle fut séparée de son corps.

Il profita en homme habile de cet avantage, & il acheva de tuer le Serpent. Cette victoire lui ſembla d'un bon augure ; & ſes craintes étant diſſipées, le deſir des richeſſes qu'il avoit lieu d'eſperer, lui reprit. Il raluma un flambeau, & retourna dans le Souterain armé de ſon barreau, & prêt à tous les évenemens.

Lorſqu'il fut à la Trappe où ſon effroi avoit été ſi grand, il baiſſa le flambeau, & il vit à ſa clairté un coffre de fer d'environ trois pieds en quarré ; il eut de la peine à le tirer de ſa place tant il étoit peſant ; la clef pendoit après ; il l'ouvrit avec précipitation. Quelle fut ſa joye ! lorſqu'après avoir ôté un parchemin, il trouva le Coffre plein d'or monnoyé. Son extaze dura long-tems. Que ceux qui ont été dans la miſere ſe mettent à ſa place. Cent réflexions plus douces les unes que les autres l'agiterent. En promenant les yeux ſur cet agreable métail, il apperçut à l'un des coins du Coffre un ſecret ; ſon impatience ne lui permit pas d'imaginer l'endroit par où on l'ouvroit ; il le briſa. Il étoit

rempli de diamans d'un prix conſiderable. Il ne lui fut pas difficile de ſe flatter que ce jour étoit le plus fortuné de ſa vie, & que quelques peines qu'il ſe fût donné pour amaſſer le bien qu'il avoit perdu, le quart-d'heure preſent lui étoit plus profitable que tous ſes travaux. Il prit dans ſa poche les Diamans & une poignée de Loüis, & remit le Coffret, après l'avoir fermé, dans la place où il l'avoit trouvé, réſolu d'aſſurer ſon bonheur en le vérifiant à ſon retour à Paris. Il eut lieu d'être entierement ſatisfait, les Pierreries étant de la derniere beauté, & ſes Loüis, quoiqu'anciens, de très-bon alloi.

Il paſſa la nuit à Paris avec une impatience extrême de retourner le lendemain chercher ſon Tréſor. Heureuſe inquiétude! lorſqu'elle ne roule que ſur l'emploi qu'on doit faire d'un bien auquel on ne s'attend pas, mais qui ne prouve que trop que la vie, de quelque felicité qu'elle ſoit remplie, eſt toujours peu tranquille. Valzan en fit l'experience. Son trop de bonheur l'agitta avec tant de force qu'il n'avoit pû fermer l'œil à

plusieurs soins l'occupoient, celui de faire l'emploi de son argent, de le placer, d'éviter qu'on ne le chicannât sur les vieilles Especes, & d'essuyer là dessus des interrogatoires qui pourroient le mettre dans le cas de tout perdre; tout cela lui donnoit des craintes si terribles, qu'elles égaloient presque les peines que lui avoit causé sa misere précedente. Cependant comme il y a une grande difference de pâtir pour le bien ou pour le mal, il sortit de ce combat avec la satisfaction peinte sur le visage. Le jour le surprit ainsi; dés qu'il parut, il fut à son heureuse maison pour y enlever son Tresor; & s'étant souvenu en se mettant en chemin, qu'il avoit mis dans sa poche la veille le parchemin qu'il avoit trouvé dans le Coffre-fort, qu'il n'avoit pas encore lû, il l'en tira; & l'ayant ouvert, il y trouva ce qui suit.

HISTOIRE
DU PERE
DE VALZAN.

O Vous ! qui que vous ſoyez, que l'heureuſe fortune amene à mon Tombeau, je vous fais preſent des richeſſes immenſes dont ce Coffre eſt rempli ; il y a un million en Eſpeces d'or, & deux en Diamans au plus bas prix.

La fortune que je te fais eſt aſſez conſiderable pour que tu ſçaches à qui tu la dois, & pour que tu ſois exact à remplir les conditions ſous leſquelles je te fais un preſent auſſi doux. Le crayon que je te donne de ma vie, n'eſt pas moins précieux ; il t'apprendra à te gouverner & à faire un bon uſage de tes richeſſes, pour ne pas tomber dans les cas malheureux où je me ſuis trouvé, & qui devoit me rendre le plus infortuné de tous les hommes, ſans une Providence

éternelle qui dans un moment, a reparé tous les caprices du fort malheureux que ma mauvaise conduite m'avoit juſtement procuré.

Je ſuis le fils d'un pauvre Pêcheur d'Amſterdam nommé Valzan. Mon Pere, dès que je fus en âge de travailler, me mena dans ſa barque & m'enſeigna ſa profeſſion. Quelques peines qu'il ſe donnât pour gagner ſa vie, il étoit toujours dans une miſere affreuſe. Rien ne lui réuſſiſſoit; & pendant que ſes Camarades rempliſſoient leurs filets, il ne tiroit des ſiens que de la fange ou des arrêtes de poiſſons morts. Le guignon, au lieu de le quitter, ſe montra ſi conſtant & augmenta deſorte, que devant les loyers de pluſieurs années de ſa barque, celui qui la lui avoit prêtée, lui dit qu'il eût à la lui rendre dans trois jours à moins qu'il ne trouvât les moyens de s'acquitter. Le terme étoit court. Mon Pere tomba dans le déſeſpoir; & convaincu qu'il n'avoit aucune reſſource, le chagrin s'empara ſi fort de ſon cœur, qu'il tomba malade le même jour de cette ſignification.

J'avois treize ans alors ; & entendant mon Pere ſoupirer & ſe plaindre de ſon ſort, j'en fus attendri. Ma Mere, au lieu de le conſoler, lui diſoit des injures. Le fénéant, diſoit-elle. au lieu d'aller pêcher ſa pareſſe le fait recourir aux plaintes, dans le tems qu'un coup de filet heureux ſeroit capable de rétablir toutes ſes affaires. Hé mon Dieu! s'écria mon Pere, je ne puis me ſoûtenir; je tremble de tous mes membres. Comment ôſez-vous exiger ces choſes de moi? En achevant ces mots il ſe mit à pleurer amerement.

J'en fus touché juſqu'au vif, & mes larmes ſuivirent les ſiennes : mais me rappellant ce que ma Mere venoit de dire, qu'un coup de filet heureux pouvoit nous tirer d'affaire: Peut-être, me diſois-je, que ſi j'allois à la pêche, je ſerois plus fortuné que mon Pere: cette reflexion me fit tenter ce moyen. Je partis au clair de la Lune, mes filets ſur mon col. J'entrai dans la Barque. Je m'avançai aſſez avant en mer : & lorſque j'eus choiſis l'endroit qui me parut

le plus favorable, je jettai mes filets.

Pendant que je faiſois la manœuvre propre dans cette occaſion, je m'apperçus que mon Batteau vogoit & ſuivoit mes filets. Je crus d'abord que c'étoit un courant; mais ayant conſideré les choſes, je trouvai que c'étoit ces filets qui entrainoient la Barque. Je reſſentois une ſecrette joye: Sans doute, me dis-je, qu'ils ſont pleins, ou que quelque gros Poiſſon pris, ſe débat & veut s'échapper. Je tirai les cordons, & j'eus une ſi grande frayeur de laiſſer perdre ma proye, que je me jettai dans la mer pour aſſurer ma priſe. Je ne fus pas peu ſurpris de la réſiſtance que je trouvai lorſque je voulus les retirer, & ce fut avec une peine infinie que j'en vins à bout. La crainte que j'eus que le Poiſſon que j'avois pris ne retomba dans la mer, retint ma curioſité: je ne pouvois douter qu'il ne fût d'une grandeur énorme. J'aſſurai ſi bien cette priſe que je regagnai le bord du rivage ſans peine. La Cabane où nous demeurions en étoit peu éloignée. Dès que j'entrevis la lumiere, je me mis à m'écrier: Venez,

venez, je vous rapporte de la joye & de la satisfaction. La nuit étoit calme, ma Mere m'entendit, & elle vint au devant de moi en sautant de joye. O mon Fils! s'écria-t-elle, voyant qu'elle pouvoit à peine lever les filets, que Dieu soit béni! vous nous rendez la vie. Nous chargeames l'un & l'autre, le Poisson entortillé comme il étoit, & quoiqu'il n'y eût pas loin des bords de la mer, nous eumes une peine infinie à le transporter. Outre qu'il étoit pesant, il se débattoit avec violence, & il nous jetta par terre deux ou trois fois.

Mais de quelle surprise ne dûmes-nous pas être tous atteints, lorsque nous fumes dans la Cabane & que les filets furent débarrassés. Ma Mere recula trois pas à la vûë du Monstre, car c'en étoit un. Il avoit la tête, le corps & les bras d'un homme, & le reste du corps depuis la ceinture, étoit d'une femme; la partie mâle étoit verte comme une grenoüille avec des écailles dorées, & l'autre étoit bleuâtre & sans écailles; une longue chevelure de la même couleur, paroit

les deux têtes ; & deux nageoires à chacune de leurs épaules, placées comme les aîles que nous ſuppoſons aux Anges, ſervoient à ce Monſtre à nager. L'étonnement de mon Pere fut ſi grand que la fiévre le quitta. O Ciel ! s'écria-t-il, c'eſt à vous que je dois ce preſent. Notre fortune eſt faite : nous montrerons ce Poiſſon pour de l'argent ; & ſi nous pouvons conſerver ſa vie, nous ſerons riches à jamais. La prédiction de mon Pere fut juſte. Le Poiſſon fut mis dans une cuve ; il vécut ; & les Etats Generaux nous ayant donné la permiſſion de le promener en Hollande, nous amaſſâmes bientôt des richeſſes conſiderables. Mon Pere qui avoit connu à ſes dépens la miſere, s'arma contre l'avenir. Il plaça ſon argent à meſure qu'il en gagnoit ; & n'étant pas encore ſatisfait de ſon ſort, il paſſa en Eſpagne, en Portugal, en Angleterre, & vint mourir en France ayant entaſſé dans ſes voyages millions ſur millions. Ils ne purent pas cependant le préſerver de la fatale mort ; le chagrin qu'il prit de celle du Monſtre qui lui avoit procuré

tant de bien, lui fut ſi ſenſible qu'il en mourut. Ma Mere ne lui ſurvécut gueres; & à l'âge de vingt ans je me trouvai le particulier le plus riche de l'Univers.

Mes tréſors m'aveuglerent. Je donnai dans tous les plaiſirs qu'on peut goûter à cet âge; & les croyant inépuiſables, je fis une dépenſe ſi terrible, qu'elle donna de la jalouſie. Une femme que j'avois aimé, & pour la quelle je fus infidele, après avoir fait tout ce qu'elle avoit pû pour me rappeller, prit une haine ſi violente contre moi, qu'elle n'eut pas de repos juſqu'à ce qu'elle m'eût perdu. Elle me fit ſuppoſer des crimes. Comme dans le tems que j'étois avec elle je n'avois rien eu de caché, & que je lui avois fait des biens conſiderables, elle profita de mes ſecrets & de mon argent pour me perdre. Je fus arrêté; & des témoins gagnés ayant dépoſés contre moi, je fus condamné à une priſon perpetuelle, & tous mes biens furent confiſqués.

J'appris avec déſeſpoir ce malheur. Je voulus me tuer & finir tout d'un coup mes

peines : mais le ſoin qu'on avoit eu de m'ôter tout ce qui pouvoit contribuer à mon deſſein, me ſauva la vie. Le tems affoiblit cette idée, & fit naître à la place celle de me procurer la liberté. A force d'y rêver, j'imaginai au bout de trois ans, de couper les barreaux de la cheminée de ma chambre, dont le tuyau dominoit ſur une haute Tour. Je me fis des aiſles avec les draps de mon lit, que je m'étois accoutumé à mouvoir avec mes bras ; & profitant une nuit d'un vent furieux, je m'abandonnai à ſon impétuoſité ; il m'emporta avec une telle violence que j'en fus ſuffoqué. Je ne puis dire ce que je devins ; mais au ſortir de ma foibleſſe, je me trouvai en pleine campagne au bord d'un grand chemin, la jambe caſſée ; la douleur qu'elle me fit me tira ſans doute de ma létargie.

Je fus effrayé de l'état où je me trouvai ; il étoit pitoyable. J'étois tombé le viſage contre terre, & ma jambe rompuë ſe trouvoit ſous mon ventre, & accablée du poids de mon corps. Le froid & le vent qu'il fai-

ſoit augmentoient mes ſouffrances. J'apellai douloureuſement à mon ſecours. Un carroſſe à ſix chevaux qui paſſa, dans lequel étoit une Dame, un homme de Robe & un Abbé, furent implorés vainement; ils tournerent la tête & paſſerent outre. Deux Officiers parurent, j'eus recours à eux. L'un s'aprocha, & voyant mes aiſſes à mon dos il appella ſon camarade, & ils ſe mirent à rire; cependant ils me donnerent un écu fort généreuſement, en s'excuſant de ce qu'ils ne pouvoient s'arrêter : mais l'un d'eux plus charitable laiſſa paſſer ſon camarade, & me dit : Jeune-homme, patientez un peu, au premier Village j'engagerai quelqu'un à venir vous chercher. Cette eſperance me donna quelque conſolation; mais il l'oublia ou il ne trouva perſonne aſſez pitoyable pour me rendre ce ſervice. Pluſieurs voitures ou carroſſes virent encore ma ſituation, ſans que perſonne eut pitié de ma miſere. Je commençois à entrer dans le déſeſpoir; j'étois preſſé de mille beſoins, lorſqu'un Porteur de balle, qu'à la mine je jugeai

pauvre, l'attiré par mes cris, doubla le pas tout chargé qu'il étoit. Il mit à bas son fardeau, & s'approchant de moi, me dit les choſes du monde les plus compatiſſantes. Frere, s'écria-t-il, offrez vos maux au Seigneur, il ne permettra pas que vous périſſiez ainſi. Laiſſez-moi le tems d'aller cacher mes marchandiſes dans ce buiſſon, & je vous tranſporterai au premier Village. Je bénis le Seigneur, & je remerciai ce véritable humain de ſa charité : il fit ce qu'il m'avoit promis, mais Dieu ne permit pas qu'il fût plus long-tems accablé de mon poids. Une femme avec un âne & ſes paniers, qui revenoit à vuide du marché à la Ville prochaine, me chargea ſur ſon baudet, & le Marchand fut rechercher ſon fardeau. Non ſeulement il ne voulut pas me quitter, mais même il me fit panſer & en paya les frais. Dès que je fus guéri je voulus le ſuivre ; & ne pouvant lui donner des preuves ſolides de ma vive reconnoiſſance, je le preſſois de me laiſſer le tems de le ſoulager de ſon fardeau : à peine me le permettoit

mettoit-il, tant il craignoit que je ne me reſſentiſſe de mon accident.

J'étois trop heureux d'avoir un ami ſi généreux & ſi compatiſſant, plus grand mille fois dans ſa médiocreté, que les Princes dans leur magnificence. Une pleureſie emporta mon cher *Donal* (c'étoit ſon nom) j'en fus inconſolable. Il me donna en mourant ſes marchandiſes, & en peu de mots me mit au fait de ſon négoce. Comme je ne pouvois rien faire de mieux, je portai la Balle; mes malheurs paſſés m'avoient rendu économe. Au bout de quatre ans je me trouvai un petit fond; je levai une Boutique; & étant devenu amoureux de la fille d'un Procureur, je l'épouſai.

Les premieres années de mon mariage furent heureuſes. Ma femme & moi à l'envi l'un de l'autre travaillâmes avec tant d'aſſiduité à faire réuſſir notre commerce, que ſi je ne me vis pas auſſi à mon aiſe que je l'avois été, je me trouvai du moins bien plus content. Mais peut-on l'être véritablement dans le mariage? Aurois-je prévu un

malheur de la nature de celui qui m'arriva? J'avois toujours été aimé tendrement de ma femme; ſa ſageſſe n'avoit jamais été ſoupçonnée; quand par un caprice affreux, elle prit du goût pour un Officier qui venoit quelquefois à la maiſon. Que la confiance des maris eſt pernicieuſe! La facilité que j'eus de ſouffrir ces viſites me fut fatale: ma femme s'accoutuma ſi bien à cet homme, & ſon amour augmenta au point, que lorſque je m'en apperçus & que je voulus y mettre ordre, il n'étoit plus tems. Je vis avec douleur cette perfidie dans une femme que j'adorois, & dont j'avois eu des enfans. Je devins jaloux, & ſa conduite me donna tant de ſoupçons que je ne pus m'empêcher de les croire & de les vérifier. Helas! que dirai-je de plus? je la ſurpris me trompant cruellement. Eſt-on maître dans ces funeſtes occaſions de ſes premiers mouvemens? Je ſacrifiai ces coupables Amans à ma juſte colere; ils perdirent la vie, & pour conſerver la mienne il fallut me ſauver. J'emportai tout l'argent qui ſe

trouva chez-moi dans ce moment infortuné, & j'abandonnai le reſte de mon bien. Je me refugiai aux Iſles où je fis des Habitations. Je m'y gouvernai ſi heureuſement, qu'en dix ans je devins le plus riche du païs. Le déſir de revoir ma Patrie me fit abandonner des lieux qui m'avoient été ſi favorables : je partis. La guerre malheureuſement étoit entre la Hollande & la France. Le Vaiſſeau que je montois arboroit le Pavillon des Hautes Puiſſances. Un Armateur François nous rencontra, & nous prit. Je paſſai ſur ſon bord. La précaution que j'avois eu de convertir mon bien en Lettres de change, me fut profitable. Elles étoient couſuës entre la doublure de mon habit, que j'avois fait faire exprès ſi médiocre, qu'avec l'air niais & ſimple que j'affectois, l'on me crut un imbécille peu dangereux, & une bouche inutile. Cette conſideration me fit relâcher au premier Port, & j'eus la permiſſion de me retirer où bon me ſembleroit. Je pris le parti de venir à Paris, où par la facilité des correſpondances

j'achetai cette maiſon dans laquelle je bâtis moi-même les Soûterrains qui y ſont, pour y mettre en ſûreté mes richeſſes. Rien ne rend ſi prévoyant, que lorſque les malheurs nous ont accablés pluſieurs fois. Après avoir prévû ainſi tout ce qui pouvoit arriver, j'achetai une maiſon à la Ville, & je fis le commerce de Joüaillier, plus pour joüir tranquillement de mon bien, que dans la vûë d'amaſſer richeſſes ſur richeſſes. Tout me réuſſit à ſouhait, & j'eus même graces à rendre au Ciel qui me rendit un Fils que je croyois perdu depuis longtems. Je l'établis avantageuſement; & je lui fis part de mes biens ſans lui faire celle de mes ſecrets, dans la crainte que le trop d'abondance ne le perdît & ne le fiſt tomber dans les infortunes que j'avois eſſuyé.

Cependant le Roi ayant déclaré qu'il ne vouloit dans ſon Royaume qu'une Religion, des Ordres ſéveres furent donnés pour obliger ceux qui n'étoient pas de la ſienne de l'embraſſer, ou de ſortir de ſes Etats. Comme je n'avois point caché ma

croyance, & qu'il falloit prendre un parti, je diſparus un jour, ſans faire part de mon deſſein à perſonne. Me ſentant près de ma fin, je pris cette habitation pour mon azile, j'y vécus cinq ans dans une quiétude parfaite; mais le hazard m'ayant fait reconnoître un jour, & craignant de m'y voir arrêter, je pris le parti de ſi bien me cacher, que jamais perſonne ne pourroit me découvrir.

C'eſt donc dans ce Caveau que j'ai choiſis ma derniere demeure, & d'où je trace cette ébauche de ma vie. Je fis proviſion des choſes qui ſe pouvoient garder pour beaucoup plus d'années que je n'en avois à vivre. Là recueilli en moi-même, & ſans compagnie que mes livres, je paſſe une vie filée par la tranquilité.

Je me ſuis toujours perſuadé que cette petite maiſon que je laiſſe à mon Fils, doit être regardée pour ſi peu de choſe, que quoiqu'il arrive il ne la vendra jamais. En cas qu'il ſoit auſſi malheureux que je l'ai été, il eſt à préſumer qu'il ſe refugiera dans cet azile, & qu'il aura l'eſprit aſſez éclairé

pour découvrir les tréſors que j'y ai enterrés, indiqués par tant d'endroits. Si cela arrive à un de mes Enfans, Dieu ſoit loüé. Si mon tréſor tombe entre les mains d'un autre, j'exige devant Dieu, de lui trois choſes.

La premiere, de s'informer s'il ne me reſte point d'héritier. En cas qu'il s'en trouve un qui ſoit malheureux, je ſomme qu'il lui ſoit fait part de mon bien.

La ſeconde, que cette hiſtoire lui ſoit remiſe.

La troiſiéme enfin, de lui ſervir de Pere, s'il ſe trouve en âge d'en avoir beſoin, ou d'Ami s'il eſt dans le cas du conſeil; ajoûtant que ſi cet héritier eſt malhonnête-homme, ou s'il vit dans un déſordre incorrigible, de l'abandonner à ſon mauvais ſort.

L'hiſtoire de Valzan finiſſoit en cet endroit. Au bas du manuſcrit ces mots étoient ajoûtés.

Depuis cinq autres années que j'ai écrit cette hiſtoire, j'ai joüi d'une ſanté parfaite & d'un

bonheur inalterable. La caducité de ma vieilleſſe me fait attendre de jour en jour la mort. O toi qui recueille aujourd'hui le fruit de mes travaux, ſouviens-toi que le véritable bonheur eſt la paix de l'ame, & qu'elle eſt la ſource de tous les biens éternels.

CHAPITRE II.

Valzan emporte chez lui ſon tréſor. Comment il marie ſa Fille.

VAlzan le fils ſe trouva à la porte comme il achevoit cette lecture. Il retrouva les choſes dans le-même état où il les avoit laiſſées. Il réſolut d'emporter lui-même peu à peu ſes richeſſes, & de s'en défaire de façon que ſon ſecret ne fût point évanté. Il ſe conduiſit avec tant de circonſpection & de prudence, & donna des biais ſi naturels au rétabliſſement de ſes affaires, que perſonne ne fut ſurpris du changement de ſa fortune. Il reparut avec ſplendeur; & pour ſe mettre dans le cas naturel de ſe défaire avantageuſement de ſes Pierreries, il ſe fit Joüaillier. Son fond étoit ſi conſiderable, qu'il devint bientôt un des plus accrédités de Paris.

Cependant il avoit retiré du Couvent ſa Fille, dès le moment que ſes affaires chan-

gerent. Auſſitôt qu'elle parut un grand nombre d'adorateurs ſe déclarerent. Le bien attaché à ſa beauté lui en attira des plus recommandables ; ſa douceur, ſa modeſtie & ſon bon caractere, faiſoient non-ſeulement les delices de celui qui lui avoit donné le jour, mais encore de tous ceux qui avoient accès auprès d'elle. Un jour ſon Pere la tira en particulier, & lui demanda avec une affection extrême, ſi ſon cœur n'étoit prévenu pour perſonne. Ma Fille, lui dit-il, je vous aime. Vous m'êtes chere ; je ne veux point contraindre vos inclinations. Il n'eſt pas poſſible qu'à votre âge vous n'ayez pris du goût pour quelqu'un ; & cela ſuppoſé, je vous crois trop bien née, pour vous être épriſe d'un ſujet qui ne vous convienne pas. Jamais je ne regarderai la fortune ni la condition, lorſqu'il s'agira de votre établiſſement ; ce n'eſt pas elles qui font la félicité dans ce monde, & plus ou moins de bien ne doit pas vous mettre dans le cas de paſſer vos jours malheureuſement. Dès le commencement de mon diſcours vous vous êtes troublée. Vous

me craignez, & j'entrevois que vous me ſoupçonnez de vous arracher un aveu, pour être en droit de condamner vos inclinations. Non, ma Fille, ouvrez-moi votre cœur. Je vous le répete; je ne veux m'attacher qu'à vous rendre heureuſe. Je ſuis encore plus riche que le public ne penſe, & je puis hardiment vous répondre que vous ne vous repentirez pas de m'avoir choiſi pour votre confident. *Leonce*, (c'étoit le nom de cette belle fille,) preſſée par un Pere ſi tendre, ſoûpira, en avoüant que pendant l'abſence de Valzan le feu ayant pris dans l'eſcalier, au milieu de la nuit, & ne s'en étant apperçuë que dans le tems qu'elle ne pouvoit ſe ſauver, un jeune- homme, Garçon Horlogeur, dont la boutique dépend de la même maiſon, avoit ôſé ſeul s'expoſer à périr pour la retirer des flammes; qu'il avoit paſſé au milieu du feu dont l'eſcalier étoit embraſé, & que ſes cris ayant fait connoître qu'elle alloit périr, il étoit accouru, & l'avoit envelopé dans une couverture pour la préſerver du feu par lequel il étoit

repaſſé ; que le ſervice que cet homme généreux lui avoit rendu en cette occaſion, l'avoit rendu quinze jours malade, & mis en danger de la vie ; que touchée d'en être la cauſe, elle avoit crû devoir l'en aller remercier, & lui tenir quelquefois compagnie avec une Servante qui l'accompagnoit ; que cet homme lui ayant déclaré qu'il brûloit pour elle d'un amour légitime, la reconnoiſſance avoit agit ſi fortement dans ſon cœur, qu'elle n'avoit pû s'empêcher de lui avoüer ſon penchant. Leonce rougit en prononçant cet aveu, & demeura interdite. Son Pere la raſſura, & voulut ſçavoir le nom d'un homme à qui, diſoit-il, il avoit tant d'obligation. Il ſe nomme Donal, reprit-elle. A ce nom Valzan recula deux pas. Ah ! ma Fille, s'écria-t-il, courez, qu'on le faſſe appeller. Ce nom me frappe. Que je ſçache qui étoit ſon Pere ? Il me ſera facile, reprit Leonce, de vous conter ſon hiſtoire ; il eſt ſi franc & il a ſi peu de vanité, qu'il ne la cache pas : Il eſt le fils d'un petit Mercier,

donr la boutique ou cabanne eſt encore à Toulon. Son Pere portoit la Balle, & couroit de Ville en Ville. Sa Mere vit encore ; mais il n'a jamais pû ſçavoir ce qu'eſt devenu celui qui lui a donné le jour, quelque perquiſition qu'on ait faite pour en être inſtruit. Je le ſçais moi, reprit Valzan, je le lui apprendrai, qu'il vienne. O Ciel! continua Valzan, ta Providence eſt éternelle! Que vous avez lieu, ma Fille, d'avoir de la joye! Leonce ſortit étonnée des paroles de ſon Pere. L'on doit juger ſi elle fut s'acquitter de ſa commiſſion avec plaiſir.

Valzan alloit entrer dans ſon cabinet pour chercher le Manuſcrit dont il a été parlé, lorſqu'un Laquais vint le trouver, qui lui dit qu'un homme deſcendant d'un carroſſe magnifique, demandoit à lui parler. Ce Joüaillier accoutumé tous les jours à de pareilles viſites, crût que c'étoit quelqu'un qui venoit acheter des Diamans. Il alloit deſcendre pour le recevoir, lorſque cet homme entra, & lui évita cette peine. Après les complimens, l'inconnu parla à

Valzan en ces termes : Il y a plus de trois mois, Monſieur, que mon deſſein étoit de vous rendre mes devoirs, & de renoüer une ancienne connoiſſance ; mais je me ſuis privé de cet honneur pour le faire plus convenablement. Votre fortune eſt changée, & j'ai crû que je devois paroître à vos yeux ſous un état plus brillant que celui ſous lequel vous m'avez vû. J'ai acheté une Charge de Conſeiller au Parlement. Vous m'avez accepté pour Gendre autrefois ; je viens aſſurer ces premiers engagemens, & vous demander Mademoiſelle votre..... C'eſt-à-dire, interrompit Valzan bruſquement, que vous êtes Monſieur de l'Attache, celui qui a fait l'honneur à ma Fille, non ſeulement de la rechercher, mais qui m'a empêché ſur la parole qu'il m'avoit donnée, de la pourvoir ailleurs? Juſtement, reprit vivement le Conſeiller, c'eſt moi, & je ſuis charmé que vous me reconnoiſſiez. Il eſt trop raiſonnable, répondit Valzan avec plus de tranquilité, de vous donner une réponſe poſitive. J'attends ma Fille, ce ſera

devant elle que je l'expliquerai.

Monſieur de l'Attache perſuadé qu'il alloit avoir tous les lieux du monde d'être content, & que ce mariage qui lui étoit d'une conſéquence extrême, réuſſiroit, ſe trouvant très-mal dans ſes affaires par la Charge que ſa vanité lui avoit mis ſur le corps, qu'il devoit, & dont il avoit hipotequée le rembourſement ſur la dotte de ſa femme; ces conſiderations, dis-je, le firent répandre en remercimens. Valzan le laiſſa dire, & d'un grand ſang-froid lui répondoit à chaque fraſe: Il n'y a pas lieu, Monſieur, vous vous mocquiez de moi.

Quelques momens après, Mademoiſelle Leonce rentra, ſuivie d'un homme mis ſimplement, comme un ouvrier, mais qui avoit fort bonne grace. Le Conſeiller s'approcha de la Demoiſelle, & lui fit à peu près le même compliment dont il avoit entretenu ſon Pere. Cet Amant interreſſé fut reçu avec froideur. Il ne lui fut pas difficile de le remarquer; mais l'opinion qu'il eut que Valzan feroit bientôt changer la ſcene,

le tranquiliſa. Il ne ſe trompa point; mais il n'eut pas lieu d'être auſſi ſatisfait qu'il s'en flattoit. Après que tout le monde fut aſſis, Valzan porta la parole à Leonce, & lui parla en ces termes :

Il ſe préſente, ma Fille, deux partis pour vous. L'un eſt Conſeiller au Parlement de Paris. Dans le tems de ma premiere opulence celui dont je vous parle avoit les vûës qu'il renouvelle aujourd'hui ; mais comme vous étiez fort jeune, je ne me preſſai point de ſatisfaire ſes déſirs, je le priai de m'accorder le tems de vous élever, de vous rendre digne de l'état auquel je vous deſtinois. Pendant ce tems mes affaires changerent de face. Des banqueroutes ſurvinrent, & ma fortune déperit entierement. Dans la douleur où ce revers me jetta, je cherchai de la conſolation en vous aſſûrant un état certain ; je comptai ſur l'amour qu'avoit pour vous le Conſeiller qui ſe preſente aujourd'hui, qui n'étoit pas dans ce tems là dans un état ſi brillant, mais qui pouvoit vous faire un ſort heureux, en com-

paraiſon de la miſere dans laquelle j'étois tombé. Un Ami commun fut lui dire de ma part, qu'il étoit le maître de conclure lorſqu'il jugeroit à propos. Ne devois-je pas m'attendre à la réponſe la plus gracieuſe? mais je n'avois pas éprouvé que les Amis ne ſont attachés qu'autant que notre fortune flatte leurs interêts. Je ne pouvois plus rien pour celle de cet Amant mercenaire. L'on me raporta qu'il n'étoit plus dans la diſpoſition de ſe marier, & qu'il falloit le prendre dans le tems qu'il avoit bien voulu s'offrir. Ce coup me fut ſenſible, & me fit ſentir de plus en plus mon état malheureux.

Cependant la fortune qui m'avoit toujours été favorable, ne s'étoit qu'éclipſée; elle eſt reparuë, & m'a dédommagé de ſon abſence. Son rétour m'a ramené les Amis qui m'avoient abandonnés dans le cours de ma miſere. Votre Amant a ſuivi leur exemple; il revient, & il a repris le goût de ſe marier. C'eſt Monſieur, continua Valzan en montrant le Conſeiller. Il eſt prêt à conclure votre hymen; il s'eſt pourvû d'une Charge, qu'il

qu'il dit s'être mis ſur le corps pour vous donner un rang dans le monde : voilà le premier Concurrent.

Le ſecond eſt un pauvre Garçon Horlogeur, fils d'un Porteur de baſſe, dont le pere a rendu les ſervices les plus eſſentiels au mien. Ce ſeroit cependant peu, pour vous porter à lui être favorable ; & quoique bien née, vous pourriez être diſpenſée de payer de votre perſonne les obligations que nous lui avons. Mais vous ne pouvez méconnoître celles que vous lui devez en votre particulier. Il vous a ſauvé généreuſement des flammes : vous périſſiez, il n'a pas craint de riſquer ſa vie pour conſerver la vôtre. En ſauvant la Fille, il a ſauvé le Pere ; je ſerois ſuccombé à votre perte. Que ne lui dois-je pas ? & quels doivent-être vos ſentimens ? Le voilà, c'eſt ce Jeune-homme, ajoûta Valzan en portant la parole au Conſeiller, & en lui montrant celui que ſa Fille avoit introduit : Je ſuis bien aiſe de décider devant vous qui doit être mon Gendre. Vous êtes aujourd'hui dans le rang des Ma-

giſtrats, & comme tel, fait pour être juſte ; je ſerois très-charmé de mériter votre approbation.

Ce fondement poſé, dit Valzan en continuant à parler à Leonce, je vous ordonne, ma Fille, de recevoir Monſieur Donal pour votre mari : charmé de trouver cette occaſion pour témoigner au fils la reconnoiſſance que j'ai de l'amitié tendre & ſolide que ſon pere a marqué pour le mien. J'ajoûte au don de votre perſonne cent mille Ecus qui ſont tout prêts, que je trouve fort audeſſous des ſervices qui nous ont été rendus.

Si le Conſeiller fut ſurpris de cette déciſion, le pauvre Donal ne le fut pas moins du bonheur ineſperé qui lui arrivoit. Il ſe jetta aux genoux de Valzan, qu'il embraſſa avec tendreſſe. Le Conſeiller ſe retira fort honteux, dont on ne s'embarraſſa gueres. Le Contrat de mariage fut dreſſé le même jour ; & l'on attendit pour conclure l'hymen, que la mere de Donal, à qui on envoya une chaiſe & de l'argent, fût arrivée pour participer au bonheur de ſon fils. Le mariage ſe

fit ſans éclat; la félicité ſeule en fit la ſplendeur. Cette famille vit aujourd'hui dans une paix préferables toutes à les autres douceurs de la vie. Je partage quelquefois leur bonheur; je ſuis ami de Valzan, & je vis fort ſouvent avec ſes aimables enfans.

CHAPITRE II.

Sentimens ſur l'hiſtoire de Valzan. Rendez-vous donné au Chevalier d'Elby. Embarras de carroſſes. Ce qu'il occaſionne.

L'Abbé.... fut très applaudi. Cette hiſtoire donna occaſion à parler ſentiment. Comme on en eſt plus riche aujourd'hui que jamais, Valzan fut très loüé de ſon déſintereſſement & de ſa reconnoiſſance. La Marquiſe qui aime tout ce qui eſt extraordinaire, l'éleva juſqu'aux nuës. Pour Madame Dupuis, elle trouva quelque choſe à redire à la précipitation avec laquelle le Pere avoit conclut le mariage, ſans s'être informé avec plus de ſoin ſi ce Donal étoit le veritable fils de celui à qui le pere de Valzan avoit tant d'obligations; arrivant tous les jours des exemples de gens qui ſe ſubrogent à la place de ceux qui ont des droits, lorſque l'impoſture peut leur être favorable.

Madame de Fraizay & d'Orneville opinerent pour le ſolide. Le Chevalier d'Elby loüa autant Leonce de ſa beauté que de ſa gratitude, & convint que le Conſeiller méritoit la confuſion de voir donner ſa Maîtreſſe à un autre, aprés la lâcheté qu'il avoit eu de l'avoir quitté dans le tems de ſa miſere. La converſation roula quelque tems ſur ce ſujet. Il fallut cependant ſe ſéparer, il étoit deux heures ſonnées : mais la Marquiſe trouva le ſecret avant que cela arriva, de dire à l'oreille du Chevalier, qu'elle vouloit le voir le lendemain après le diné, & que s'il y manquoit, elle ne lui pardonneroit de ſa vie.

D'Orneville étoit trop fin pour que de pareils ſecrets lui échappaſſent. Il avoit remarqué l'empreſſement de la Dame pour entretenir le jeune d'Elby ; & plus habile qu'elle, il s'y prit ſi adroitement, qu'il entendit de quoi il étoit queſtion. Il feignit de ne s'en être point apperçu, étant bien-aiſe de connoître ſi le Chevalier auroit aſſez de confiance en lui, pour lui faire part de ce miſtere, & en cas que cela n'arriva pas, de

l'éclairer de ſi près le jour ſuivant, qu'il le pût ſurprendre & lui reprocher ſon peu de ſincérité.

Les Cavaliers reconduiſirent les Dames : Madame de Fraizai fut la derniere qu'on conduiſit chez elle, parce que l'équipage lui appartenoit. En ſortant du carroſſe le Chevalier lui donna la main: elle lui fut ſerrée, le Jeune-homme en uſa de même. Le Cocher eut ordre de remettre d'Orneville à ſa maiſon, & de jetter en paſſant l'Abbé à ſa porte, qui demeuroit auſſi dans le Marais.

Le carroſſe enfilloit la ruë Sainte Croix de la Bertonnerie, lorſque l'embarras d'un grand nombre de voitures l'obligea de s'arrêter. D'Orneville en fut ſurpris; ces ſortes d'inconveniens étant fréquens à Paris pendant le jour, mais n'arrivant preſque jamais la nuit, à moins que ce ne ſoit à la ſortie du Bal de l'Opera. Cette inquiétude lui fit baiſſer une glace; & il demanda à un Cocher, qui comme lui ne pouvoit paſſer outre, ce qui occaſionnoit l'embarras. Une voix ſortant du carroſſe que conduiſoit cet homme

s'écria; Me tromperois-je, il me ſemble que c'eſt Monſieur d'Orneville? Celui ci s'entendant nommer, mit la tête à la portiere, & reconnut au flambeau l'Abbé.... La rencontre eſt charmante, dit d'Orneville Hé, mon Dieu! vous êtes bien tard dans nos quartiers. Je ſorts de table, reprit l'Abbé. Un Bal vient de commencer dans cet Hôtel où j'ai ſoupé, & comme la danſe n'eſt ni de mon goût ni de mon miniſtere, je m'en retournois chez-moi. Pourroit-on ſçavoir, continua d'Orneville, qui peut donner lieu à cette Fête, & en quelle faveur elle ſe donne, car nous ne ſommes pas encore dans le Carnaval? Volontiers, continua l'Abbé, l'hiſtoire eſt ſinguliere. Mais à propos, vous en ſçavez déja une partie: vous n'avez pas oublié ſans doute celle que je vous fis à notre dernier ſoupé, d'une Venitienne nommée Laura, qui ſe trouva mal à ſaint Euſtache à la vûë d'un Pauvre qui vint lui demander l'aumône? Ah! j'y ſuis, Monſieur, interrompit le jeune d'Elby; ſon Tuteur prétendoit qu'elle étoit ſa femme. Juſtement, re-

prit l'Abbé, & c'eſt ſon mariage qui occaſionne la Fête preſente. Mon Dieu! Monſieur, s'écria le Chevalier avec empreſſement, que nous ſçachions la fin de cette avanture? vous obligerez Monſieur d'Orneville. Sans doute, reprit ce Gentilhomme en ſoûriant, cela vous fait trop de plaiſir pour que je ne le partage pas; tout ce qui a rapport à l'amour vous flatte, & il n'eſt pas poſſible que la fin de ce joli roman ne vous amuſe. Comment donc roman, interrompit l'Abbé en ſortant de ſon carroſſe, & en invitant d'Orneville & ſa compagnie à en faire autant, ne traitez pas s'il vous plaît l'hiſtoire dont il eſt queſtion de ce nom; elle eſt hiſtoire & très hiſtoire, & il ne tient qu'à moi dès ce moment de vous en montrer le Héros. Nous vous prenons au mot, reprit d'Orneville, cette occaſion pourroit ne pas ſe trouver aiſément. D'ailleurs je ſuis bien aiſe de procurer au Chevalier, de voir un de nos Bals de Paris, afin qu'il convienne qu'ils ſont un peu differens de ceux de la Princeſſe.

L'Abbé fit paſſer ces Meſſieurs par une grande Cour, où le mouvement qu'il s'y faiſoit donnoit aſſez à penſer que la maiſon étoit dans la joye. Avant que je vous introduiſe dans la Salle du Bal, dit l'Abbé à la compagnie, il faut vous achever l'avanture que je vous ai commencé; & pour que nous ne ſoyons point troublé, nous entrerons s'il vous plaît, dans cet appartement. Il en fit ouvrir un par un Vallet, avec un ton qui dénottoit qu'il avoit du crédit dans la maiſon. On leur fit grand feu. Les dorures, les glaces & la magnificence faiſoient connoître l'opulence de ceux qui en étoient les maîtres. Les yeux ſe promenerent pendant quelque tems ſur les objets : mais après que l'on eût pris place, l'on ſe tourna vers l'Abbé qui parla en ces termes.

CHAPITRE IV.

Suite de l'hiſtoire de Laura & de Clario.

L'Hiſtoire de Laura, ſi je ne me trompe, étoit reſtée à l'entrée de cette Demoiſelle dans un Couvent : parti pris à cauſe des bienſéances, juſqu'à ce que le procès que lui intentoit ſon Tuteur, fût terminé. Cet homme qui ſembloit avoir changé ſon amour en haine, ne vouloit entendre à aucun accommodement. Comme il eſt fort riche, & que l'on ſçait que cette qualité eſt d'un poid infini, l'on ne doit pas être ſurpris des appréhenſions cruelles dont étoit tourmentée la tendre Laura. Elle m'en faiſoit part tous les jours, & ſa confiance auſſi bien que celle de Clario, m'avoit extrêmement attaché à leurs interêts. Ce Jeune-homme étoit toujours à la veille du déſeſpoir. Peu riche, Etranger à Paris, ſans appui, il avoit effectivement lieu de ſe méfier de ſa bonne fortune. Je lui procurai des amis ; chacun de

nous fit deſon mieux pour porter les Juges à comprendre qu'il n'y a point de loix pour épouſer une Demoiſelle de force, lorſqu'elle n'eſt point en puiſſance de parens. A force de me tourmenter l'eſprit pour rendre ſervice à ces aimables gens, je crus que le meilleur parti & le plus ſûr, pour éviter les frais & les longueurs, étoit d'aller trouver l'ennemi de leur repos, & d'employer les raiſons les plus efficaces & les plus touchantes pour le porter à rendre la vie à ces jeunes Amans. Le procès devoit ſe juger la ſemaine ſuivante, & j'avois lieu de me défier de ſa réuſſite.

Je me rendis un matin au levé du Tuteur, je le trouvai ſeul. Il ſe promenoit à grands pas, & il avoit l'air extrêmement agité. Il me reconnu d'abord, & il me demanda avec une vivacité bruſque ce qui m'amenoit. Votre repos votre honneur, repris-je, & la tranquilité d'une perſonne qui vous a été chere. Ah! Monſieur, que me dites-vous, répliqua-t-il, & ſur quel chapitre venez-vous me mettre? O Ciel! conti-

nua-t-il en élevant les yeux, il ſemble que tout conſpire à me parler de cette ingrate. Que n'ai-je pas fait pour l'oublier ? Soins inutiles ; elle eſt toujours preſente à mes yeux & à mon cœur ; & ſi je ne joüis pas de ſa vûë, ou que je perde mon procès, la fin de ma vie terminera mes malheurs.

Hé bien, Monſieur, continuai-je, ceſſez-les, & rendez-vous une fois heureux. Que me dites-vous ? interrompit-il, comment y parvenir ? n'ai-je pas tout fait pour rappeller Laura ? De quelle façon en ai-je uſé avec elle ? Soins, complaiſances, attentions, égards, ai-je oublié quelque choſe pour lui plaire ? & n'étoit-elle pas plus la maîtreſſe chez moi que moi-même ? Je le ſçais, Monſieur, continuai-je avec feu, cette Demoiſelle s'en loüe, en convient & en garde un précieux ſouvenir. Mais, Monſieur, à quoi ſert tout ce que vous rappellez ? cela ne décide rien, & ne fait que vous agiter. Si vous vouliez vous en rapporter à moi, je ſuis partie déſintereſſée, vous avez tous les lieux du monde de me croire, parce que mon ſeul

but eſt de vous voir ſes uns & les autres tranquilles ; je me ſiatte que ſi je parvenois à vous prouver ma ſincerité, que vous me ſçauriez un jour un gré infini de mes bonnes intentions. Voyons, Monſieur, voyons interrompit le Tuteur avec un air impatient en me donnant un ſiége, me voilà prêt à vous écouter avec toute la docilité poſſible.

Dieu ſçait, Monſieur, continuai-je en le regardant fixement, ſi nul interêt particulier me gouverne, & ſi je ſuis prévenu ni pour Mademoiſelle Laura, ni pour les parties qui vous ſont ſuſpectes. La ſeule vûë de la paix m'inſpire & m'a fait prendre le parti de venir vous trouver ; perſuadé de vos ſentimens de probité & d'honneur. Je connois les paſſions, & juſqu'à quel point elles peuvent s'étendre, & combien lorſqu'elles nous tyrannizent, elles nous font faire de pas, que toute la réflexion & le bon ſens poſſible ne peuvent empêcher. J'en ai fait moi-même la fatale experience ; & comme tel, je partage avec commiſeration le malheur de ceux qui y ſont en proye. Vous ne

disconviendrez pas vous-même que l'agitation dans laquelle vous êtes depuis que Laura s'est soustraire à vos yeux, ne vous laisse pas un moment de repos. Le dirai-je même? Je m'apperçois à votre visage diminué depuis que je ne vous ai vû, que les peines de l'esprit ont influé sur le corps. Ne vous y trompez pas, rien ne mine tant les hommes que le chagrin; & du caractere dont je vous crois, vous n'êtes point fait pour passer des jours malheureux; votre phisionomie prévient trop pour que vous le méritiez. Permettez que j'offre un rémede à vos maux presens. Pourquoi ne vous pas préparer un avenir heureux? Un peu de solidité & de sentiment vous menneront à cette fin précieuse; mais pour mieux me faire entendre examinons les choses de sang froid.

Vous aimez Laura, il y paroît. Vous voulez l'obliger à vous épouser à quelque prix que ce soit. Supposons que vous en soyez le maître, & que l'autorité présidât à votre hymen; examinons ce qu'il en arriveroit. Votre Pupille en aime un autre avant vous:

c'eſt un fait, il eſt expliqué, & vous ne devez pas même vous en chagriner. Son cœur étoit prevenu avant que vous euſſiez brûlé pour elle : ainſi votre amour propre n'a point à ſouffrir de cette préference, & vous ne devez en aucune façon vous prévaloir ni de vos ſoins ni de votre complaiſance. Elle ne vous a point été infidelle, puiſqu'elle ne vous a jamais aimé. Que reſte-t'il donc ? la qualité de Pupille. Je vous demande ſi elle donne des droits ſur le cœur.

Mais ſuppoſons encore que le procès intenté réuſſiſſe au gré de vos ſouhaits, & qu'elle ſoit obligé à vous donner la main, ce qui ne ſera jamais, (car vous ſçavez mieux que moi, que les Loix ne peuvent l'y contraindre.) en ſeriez-vous plus heureux ? Ne vous y trompez pas : en faiſant votre enfer, vous feriez celui de cette charmante perſonne : Car eſt-il rien de plus cruel que de rendre malheureux ce qu'on aime, & de lire à chaque inſtant dans ſes yeux la douleur & les regrets ? Eſt-ce aimer que d'être l'auteur des ſouffrances d'une Maîtreſſe ou d'une Fem-

me ? Fonderiez-vous votre felicité ſur une ſi funeſte baſe ? Je dis plus ; vous n'aimez point. L'Amour n'a jamais reconnu ſon bourreau pour ſon vainqueur. Ce n'eſt pas être Roi que d'uſer de ſon Empire, pour tyranniſer ſes Peuples. Ce n'eſt pas aimer, que de faire le malheur de ce qu'on aime.

Si la Juſtice oblige Laura, pour terminer vos differens & vous ſatisfaire en quelque façon, d'entrer dans un Cloître qui l'arrache à ce qu'elle aime, en ſerez vous mieux? vous ne la verrez plus. Vous vous en conſolez, me direz-vous, en l'empêchant de paſſer dans les bras de votre Rival. Votre rigueur fera trois malheureux, & dans ce nombre je vous compte le premier, parce que vous aurez les remords de plus. Laura mourra de chagrin ; Clario de déſeſpoir. Dans quelle claſſe dois-je vous mettre? Je veux que vous ſurviviez à ces triſtes victimes de votre tyrannie ; ils ne ſubiront qu'un ſeul trépas, & vous mourrez cent fois par jour. Ah ! Monſieur, penſez-y bien ; & par pitié pour vous-même, changez de conduite à leur égard.

Pendant

Pendant ce discours, je m'apperçus que mes dernieres paroles faisoient impression sur le Tuteur; je m'en felicitai, & je ne doutai pas de le réduire au point que je m'étois proposé. J'avois frappé les grands coups, le cœur étoit ému; je voulus achever, & je continuai en ce termes:

Qu'un effort généreux conviendroit bien mieux à la grandeur de vos sentimens! Rien de plus penible que de triompher de ses passions, mais qu'il est doux de pouvoir s'applaudir de sa propre victoire! Plus le combat a été violent, & plus le triomphe est doux. Surmontez un amour tyrannique pour l'amour de vous-même, puisqu'il ne peut être suivi que de rigueurs. Que l'amitié solide prenne une place qu'il occupe si mal. Obligez, Monsieur, Laura par une conduite nouvelle de rougir de n'avoir que de l'estime à vous donner. Si vous connoissiez les douceurs de l'amitié, vous la préféreriez aux impetueuses secousses de l'amour; si

les plaiſirs qu'elle procure ne ſont pas ſi vifs, ils ſont du moins plus durables. Vous verrez toute votre vie Laura, en lui faiſant ce ſacrifice de votre propre interêt, & vous la verrez ſans ceſſe occupée du principe de ſa reconnoiſſance. Eſt-il rien de plus grand que de s'immoler ſoi-même, & de ſe mettre audeſſus des deſirs les plus flatteurs? Si par là l'on captive le Ciel, que ne doit on pas eſperer de la Créature? Allez trouver Laura; votre Procès ſe juge la ſemaine prochaine, ni elle ni vous ne pouvez décider de ſon gain où de ſa perte. Ouvrez votre cœur à votre Pupille; qu'il paroiſſe, ſi vous le voulez, brûlant du plus tendre amour, mais en même tems montrez-vous prêt à ſacrifier ſes interêts à ceux de votre Amante. Dites-lui que ſçachant que ſon bonheur dépend de celui d'épouſer Clario, que vous y conſentez: que vous venez en lever les obſtacles, & que bien loin de vous y oppoſer, vous venez la preſſer de ſe rendre heureuſe.

Mettez-vous à preſent, mon cher Mon-

ſieur, à ſa place : que penſera-t'elle d'un pareil procédé ? Ne croira-t'elle pas vous tout devoir ? Comment vous en remerciera-t'elle ? Se voir heureuſe, & tenir de vous ſa felicité ! Ah ! que cette action genereuſe eſt capable de faire d'impreſſion, & que vous vous ſçaurez de gré, de la tendre eſtime qu'elle fera maître pour vous.

Je me préparois encore à dire pluſieurs choſes ſur ce ſujet, lorſque le Tuteur m'interrompit en ſe levant & en jettant les bras à mon col, Ah ! Monſieur, s'écria-t'il, je me rends, je ne puis réſiſter à la force de vos raiſons, j'y céde, & je vous prie de venir avec moi de ce pas chez Laura ; je veux que vous ſoyez témoin du cas que je fais de vos conſeils. En diſant ces mots, il ordonna qu'on mît les chevaux à ſon carroſſe ; il étoit perſuadé, & nous fumes au Couvent de Laura. Qu'on juge de la ſurpriſe de cette charmante Fille : à peine en put-elle croire ſon propre Tuteur. Non ſeulement il la laiſſa la maîtreſſe

d'épouſer Clario, mais même il la prit de travailler ſur le champ à faire ſon bonheur. Je veux réparer s'il ſe peut, lui dit-il, toutes les peines que mon injuſte amour vous a cauſé. Laura étonnée de ce changement imprévû, pouvoit à peine ſe le perſuader; elle m'a même avoüé depuis, que ſi je n'avois pas été preſent, elle eut crû que c'étoit un ſtratagéme pour la tirer de ce Couvent, & lui faire quelque violence. Mais l'aveu de ſon Tuteur qui lui dit naturellement que j'étois l'Auteur de ſa converſion, la fit revenir de ſes défiances. Ses remercimens furent ſinceres; je l'aſſurai que j'étois trop payé d'avoir réüſſi, ſans qu'elle s'efforçât de m'en témoigner ſa réconnoiſſance. Nous montâmes enſuite en carroſſe, & nous fumes trouver Clario. Il s'attendoit peu à une pareille viſite; ſa joïe fut ſi parfaite, & le troubla au point, qu'il en changea de couleur; il ſe jetta entre les bras du Rival qui lui avoit été ſi rédoutable, & ſes remercimens furent exprimés par les

larmes dont il lui couvrit le visage. Cette scene fut extrêmement touchante; & sa fin aboutit à prendre des moyens pour annéantir toutes les procédures, & pour faire dresser un Contrat de mariage dès le même jour.

Non seulement le Tuteur rendit des comptes fideles, mais il fit connoître combien il avoit augmenté les biens de sa Pupille: il couronna son action genereuse par cent mille francs qu'il donna à Clario, pour la dédommager, disoit il, de toutes les peines dont il l'avoit accablé.

Le jour du mariage, il les invita à venir passer la journée dans un grand Hôtel, qu'il assura avoir acheté pour célébrer leurs Nôces. Il nous a donné ce soir un grand soupé; & au dessert il a fait mettre devant Clario un Plat, dans lequel il dit qu'étoit le present qui lui étoit destiné. Nous avons tous ouvert les yeux à l'ouverture du Plat, persuadé que quelques Bijoux devoient prouver la generosité du bienfaisant Tuteur; mais quel a été no-

tre étonnement, de n'en voir ſortir qu'un Parchemin moins brillant en effet que des Pierreries, mais plus lucratif: le don de ce grand Hôtel, & de tous les meubles qu'il contient, couronnoit les actions genereuſes de ce jour. Vous devez vous imaginer de quelle façon ce preſent a été reçû; ce qu'il y a de certain, c'eſt que le Tuteur m'a avoüé que le plaiſir qu'il reſſentoit de ſa conduite nouvelle, étoit au deſſus de tout ce qui pouvoit être exprimé.

Au ſorti du repas le Bal a commencé, & la Mariée, reconnoiſſante envers ſon Tuteur, contre toutes les regles a danſé le premier Menuet avec lui.

Voilà, Monſieur, continua l'Abbé, la fin de cette Hiſtoire; il ne tiendra qu'à vous à preſent, que je vous en faſſe voir les Heros; & même je vous propoſe, en cas que vous ne vouliez point paſſer dans la Salle du Bal avant de les connoître, de les faire avertir, me flattant qu'ils ne trouveront pas mauvais cette liberté. D'Orneville prit la parole, & le remercia au nom

de la Compagnie, en lui disant qu'il croyoit plus honnête d'attendre à faire cette visite à une heure moins induë, mais qu'il acceptoit de voir les Epoux *incognitos*; l'Abbé y consentit, & cette Compagnie passa dans l'appartement où l'on dansoit.

L'on fut extrêmement content de Laura & de Clario, ils avoient l'un & l'autre toutes les qualités possibles; d'Elby sur tout, que cette histoire avoit beaucoup interessé, & qui avoit naturellement le cœur tendre, se plut à les considerer. La magnificence du Bal le surprit; il n'étoit pas accoûtumé à en voir de si considérables, mais il n'eut pas le tems de pousser plus loin ses réflexions. L'Abbé avoit prévenu adroitement Laura & Clario, du desir qu'avoit sa Compagnie de les connoître par l'interêt qu'elle avoit pris à leur fortune. Les Epoux, penetrés de ce qu'ils devoient à cet Abbé, furent ravis de trouver cette occasion pour lui marquer le cas qu'il faisoit de ses amis; ils vinrent les prévenir, les placerent avec distinction &

le comblerent de politeſſe. D'Orneville & ſa compagnie convinrent en ſortant, que l'on ne pouvoit trouver rien de plus poli & de plus gracieux que ces aimables Epoux.

CHAPITRE V.

Embarras du Chevalier d'Elby, pour ſon rendez-vous avec la Marquiſe. Expedient de l'Abbé Dulcedo. Portrait de Cadillac. Sentiment ſur la Journée des Parques, & ſur le quatriéme Tome de Gil-Blas.

IL étoit ſi tard, que d'Orneville & le Chevalier, après avoir reconduit l'Abbé juſques chez lui, furent ſe coucher ſans faire de réflexions à ce qui s'étoit paſſé pendant le jour.

Le lendemain nos Cavaliers ſe leverent tard; le Chevalier ſelon ſa coutume paſſa dans la chambre de d'Orneville, à qui il demanda comment il avoit paſſé la nuit. Moins bien qu'à l'ordinaire, réprit ce Gentil-homme, les veilles commencent à être préjudiciables à ma ſanté, je tâcherai dorénavant à les rendre moins frequentes.

Rien n'uſe tant le tempérament, que le défaut du ſommeil. Bien des gens s'imaginent que l'habitude les rend ſuportables ; je veux bien leur accorder qu'elle y fait quelque choſe, & que ſe coucher plus ou moins tard, ne fait rien à la durée de nos jours ; mais je ſoutiens qu'une vie reglée prévient les incommodités de la vieilleſſe, & qu'elle eſt abſolument neceſſaire pour entretenir une ſanté égale. J'ai été jeune, je veux dire amateur des plaiſirs, & tous les tems que je m'y ſuis livré j'ai été ſujet à des maladies frequentes. Depuis que la raiſon & l'âge m'ont mis au deſſus de leur turbulence ; je me trouve beaucoup mieux : non que j'aye renoncé aux diſſipations, chaque âge a ſes emplois auſſi-bien que les états. Je ſuis du ſentiment qu'un Homme du monde doit vivre differemment qu'un Homme qui en eſt retiré ; & je ſerois le premier à lui déconſeiller, s'il avoit des vuës de fortune, ou qu'il ne fût pas dans un certain bien-être, de vivre à l'écart & retiré.

L'on a beau avoir du merite, nous ne ſommes plus dans le tems où on le va chercher ; au contraire, un Jeune-Homme doit ſe répandre dans le monde, & faire tout ce qui eſt convenable pour s'y procurer des amis, parce que la faveur prévaut dans le ſiécle où nous ſommes ſur les talens.

Vous voyez donc, Chevalier, continua d'Orneville, que ſi je m'érige en Mentor, je ſuis fort à la Mode, puiſque je ne condamne que les plaiſirs qui dérangent & non ceux qui amuſent. Tout eſt bagatelle & diſſipation dans la vie, & vous voyez juſques aux gens les plus ſerieux s'en occuper : on parvient tous les jours par les endroits les plus ſimples ; un rien une connoiſſance, un répas galant, une Maîtreſſe applaniſſent quelquefois bien des difficultés, contre leſquelles la décence & les ſoins ont échoué ; je pourrois vous en donner bien des exemples. D'Orneville ſe trouvant habillé à la fin de ce diſcours, il ſortit avec le Chevalier ; ils

furent à la Meſſe aux Minimes du Marais. Le Jeune-homme fut ſurpris de la quantité de carroſſes qui étoient à la porte. Que cela ne vous étonne point, lui dit d'Orneville, il y a beaucoup de gens de qualité dans ce quartier qui ont de la piété : ſi Paris eſt le centre du mal, il l'eſt auſſi du bien, il s'y en fait beaucoup ; il ſemble que les mauvaiſes actions ſoient plus communes, erreur.

La raiſon de cette prévention, eſt que nous ſommes plus portés à médire qu'à loüer ; que la jeuneſſe eſt moins prudente à cacher ſa conduite ; enfin que les gens qui font bien, ſatisfaits que Dieu le ſçache, ne font point ſonner la trompette lorſqu'ils font de bonnes actions, la modeſtie ayant cela de propre de rendre humble, & de ne pas reſſembler à l'hypocriſie qui s'éclaire du grand jour, pour faire éclater des traits ſuperficiels : comme ſi lorſqu'on a rempli ſes devoirs un tribut exigible devroit y être attaché.

Après que d'Orneville & d'Elby eu-

ſent entendu la Meſſe, ils furent dîner dans le Faubourg S. Germain. A l'Auberge ils y trouverent bonne compagnie, & ſe mirent à table d'Hôte.

D'Orneville n'eut pas de peine à s'appercevoir que le Chevalier étoit inquiet, il jettoit de tems en tems les yeux ſur une Pendule, & il y révoit. Le Mentor ne fit ſemblant d'y faire attention, il continua d'entretenir un Abbé dont les ouvrages font connoître le brillant de ſon eſprit: la converſation roulloit ſur le jugement que le Public faiſoit d'une Brochure qui venoit de paroître, intitulée, *Journée des Parques*, d'un Auteur connu: pluſieurs de ceux qui étoient preſens la frondoient, & ſoutenoient qu'elle étoit dépourvuë de ce feu qui a toûjours animé tout ce qui eſt ſorti de la main de ſon Auteur. D'Orneville partiſan de cet Ecrivain, analiſa cet ouvrage, & en fit connoître les beautés. C'eſt une foible objection, dit-il, que celle de ceux qui ſe recrient ſur le Cizeau fatal, & qui diſent que la lecture de ce

morceau, met toûjours dans l'apprehenſion de voir à tous momens trancher le fil de ſes jours ; cette façon ingenieuſe de moraliſer dit bien des choſes, & s'accorde parfaitement avec le principe du Chriſtianiſme ; d'ailleurs ces portraits ſont peints avec force ; il n'y a perſonne qui n'en convienne lors qu'on voudra les examiner ſans prévention. Un de ceux qui dinoit, écouta d'Orneville juſqu'au bout ſans rien objecter. Je ſuis de votre ſentiment, lui dit-il, lorſqu'il eut fini ſur cet ouvrage ; mais vous ne diſconviendrez pas que la quatriéme Partie du Gil-Blas n'eſt pas de la force des autres : l'on peut ajoûter même ſans bleſſer l'Auteur, qu'il s'eſt mis dans le cas, qu'on lui donne le même avis que le Prélat, dont il eſt parlé dans les Tomes précédens, exigent de Gil-Blas lorſque ſes Homelies baiſſeroient. Je ne veux reprit d'Orneville, m'ériger ni en Cenſeur ni en Panegiriſte, mon ſentiment n'eſt point d'un poids aſſez conſiderable ; mais lorſqu'on me le demandera, je dirai que je

trouve beaucoup de beauté dans ce dernier Tome, & des événemens très-bien liés; il ſe peut que la précaution que j'ai pris de relire les autres Parties avant celle-ci, y a beaucoup contribué; & je conſeillerai à ceux qui ſont ſur le ton de décider, de ne point s'y hazarder, qu'ils ne ſe ſoient rafraichis la mémoire des premiers événémens; ſans quoi il eſt impoſſible de porter un jugement ſain. Je trouve même naturelle ce dégoût pour une derniere Partie; ſouvent un tems conſidérable s'eſt paſſé d'une Impreſſion à un autre, l'on compte ſur ſa mémoire, l'on ne ſe donne pas la peine de rélire; plus occupé de la reminiſcence des faits paſſés que de ceux qui ſont preſens, l'eſprit eſt fatigué de cette double attention, l'interêt n'eſt plus ſi vif, & l'on ſort de ſa lecture avec un dégoût qui réjaillit ſur l'ouvrage & qui le décrie.

Preſque tout le monde convint de ce que venoit de dire d'Orneville, & l'on fut du ſentiment que la preuve de la bonté

d'un ouvrage de fiction, ne se trouvoit que lorsque les évenemens actuels avoient été si bien prévûs sans être éclairés, qu'ils frapassent en les lisant, sans cependant paroître étrangers aux faits précédens. Les régles établies dans cette courte dissertation furent excellentes, l'on en sentit la solidité, en convenant qu'elles étoient d'une difficulté extrême dans la pratique : on fit passer en revûë un nombre d'ouvrages qui péchoient par ces endroits, & l'examen fut équitable.

Cependant le Chevalier, moins attentif à ces choses qu'à l'heure de son rendez-vous chez la Marquise, cherchoit un artifice assez vrai-semblable pour y être exact; la chose n'étoit pas aisée, & d'Orneville peu facile à tromper. Que faire dans cet embarras ? S'échapper & donner une excuse à son rétour; l'expedient étoit vif & les obligations trop présentes : Avoüer naturellement la chose, d'Orneville ne s'étoit que trop expliqué sur le compte de la Marquise. Comment manquer à un

homme

homme à qui nous devons tout, auquel nous devons tout, & auquel nous avons promis une entiere confiance ? Le Chevalier étoit ſi abſorbé dans ces réflexions, qu'un Jeune-homme de ſon âge qui étoit à côté de lui, & qui avoit un pere ſous la ferule duquel il n'oſoit broncher, & qui ne lui laiſſoit pas faire un pas ſans l'accompagner; ce Jeune homme, dis-je, nommé *Cadillac*, profita de la converſation générale fort animée, pour dire à l'oreille de d'Elby: Je crois, Monſieur, à votre air penſif & au peu de part que vous prenez dans cet entretien, que vous aimeriez beaucoup mieux vous aller promener que d'être ainſi contraint. D'Elby rougit du diſcours de ce Jeune-homme, & lui répondit aſſez mal. Cadillac ſans y faire attention lui propoſa de s'évader & de profiter de la conjoncture: Je vous menerai, lui dit-il, dans un lieu où nous nous amuſerons mieux qu'ici. Je riſque plus que vous : mon Pere que vous voyez ſi échauffé à ce coin & qui fronde tout, n'eſt pas plus aiſé

que Monſieur d'Orneville qui me paroît veiller à votre conduite. Partons l'un après l'autre ; ne vous embarraſſez pas, nous trouverons quelque excuſe à notre retour. Le Chevalier auroit bien été de cet avis ; mais la reconnoiſſance dans un cœur bien placé, prévaut ſur les choſes qui font le plus de plaiſir. Il commençoit à s'excuſer, lorſqu'un vieil Abbé qui avoit parlé un peu auparavant avec chaleur, & qui ſembloit reprendre haleine ayant ſa main ſur le viſage, & dont nos Jeunes-gens ne ſe défioient pas, n'avoit pas perdu un mot de leur converſation : Meſſieurs, leur dit-il, je ſçais de quoi il eſt queſtion : j'ai été jeune & j'ai ſouvent eſſuyé de pareilles contraintes, elles ſont penibles à votre âge ; je veux vous rendre un petit ſervice. D'Orneville, Cadillac & moi joüons quelquefois ici au Piquet, je vais propoſer une partie, laiſſez-moi faire le reſte, je vous répons de trois bonnes heures pour aller à vos plaiſirs ; au bout du compte, il faut que les Jeu-

nes-gens s'amuſent. Le complaiſant Abbé leur tint parole, la partie fut offerte & acceptée; avant que de commencer, l'Abbé Dulcedo prit la parole; & s'adreſſant au Pere de Cadillac : Voilà dequoi nous amuſer, s'écria-t'il, mais que ferons-nous de ces Jeunes-gens pendant toute notre répriſe? Si vous m'en croyez, nous les enverrons à l'Hôtel de mon frere; l'Ecuyer leur donnera des chevaux, ils s'iront promener, & ils ne nous bailleront pas au nez. La partie fut trouvée faiſable; & d'Orneville qui oublia dans ce quart d'heure le rendez-vous dont il a été parlé (l'on n'a pas toûjours l'eſprit preſent) fut le premier à conſeiller à Cadillac d'aller à Vincennes, en lui recommandant de ne pas quitter le Chevalier, qui neuf à Paris pouvoit aiſement s'égarer. Ce Cavalier fit un ſaut de deux pieds à cette agréable nouvelle; le plaiſir d'être libre & d'être prepoſé à la conduite de quelqu'un, flatte la vanité d'une jeune tête. L'Abbé Dulcedo écrivit, les chevaux arriverent, & les Jeunes-gens partirent.

CHAPITRE VI.

Le Chevalier va au Bois de Boulogne avec la Marquiſe de.... Converſation critique, au ſujet de ceux qui ſe promenent. Déclaration adroite de la Marquiſe.

AVant que de rapporter ce que cette promenade produiſit, il eſt eſſentiel de faire connoître la figure & le caractere de Cadillac ; il a trop de part à l'Hiſtoire du Chevalier d'Elby, & donnera lieu a trop d'événemens, pour qu'on néglige les jours qui peuvent les éclairer. Son Pere étoit Capitaine Réformé ; il auroit dû être riche ; mais les malheurs & les fautes de conduite l'avoient mis à l'étroit ; il ſe rendoit juſtice, & en ſe connoiſſant la cauſe de ſon dérangement il vouloit éviter à ſon fils de tomber dans le même inconvenient ; ſa vigilance ſur les actions de ce Jeune-homme, prouvoit la crainte qu'il avoit qu'il ne

ſuivît un jour ſes traces : Le goût qu'il lui connoiſſoit pour le Sexe le faiſoit trembler; & pour éviter qu'il ne tombât dans le précipice où les charmes d'une femme attirent ſi aiſément, il ne quittoit pas ſon fils. Mais vaine précaution lorſque le tempérament l'emporte ! c'eſt un torrent auquel on a beau s'oppoſer, tôt où tard il nous entraîne. Tel eſt notre foibleſſe.

Cadillac étoit d'une petite figure, mais aiſée; la petite-verole ne lui meſſayoit point, ſon air étoit noble & hardi ; ſon caractere impetueux lui faiſoit ſouffrir impatiemment l'exactitude de ſon pere, la ſeule crainte le rétenoit : il avoit appris à ſes dépens qu'il étoit dangereux de lui deſobéïr; autant paroiſſoit-il doux avec lui, autant & plus manifeſtoit-il ſa vivacité turbulante, lorſque par quelqu'heureux ſtratagême il pouvoit s'échapper. Malgré l'exactitude du Pere, peu de nuits ſe paſſoient ſans que le Fils courût les ruës ; il avoit trouvé le ſecret d'avoir une clef ſecrette de la maiſon, & dès que tout le

monde étoit couché, il se rélevoit, & il se dédommagoit dans ces heures induës de la contrainte du jour.

Tel que je viens de le dépeindre, il plut au Chevalier. A peine furent-ils seuls, qu'ils se prévinrent & se livrerent l'un à l'autre avec autant de confiance que s'ils se fussent connus de longues mains. Cadillac s'ouvrit le premier, & proposa à d'Elby de le mener chez une Maîtresse qu'il avoit dans le quartier du Palais Royal. Le Chevalier le remercia, & le pria de remettre la partie à une autre fois, en lui avoüant naturellement qu'il avoit un rendez-vous auquel il ne vouloit pas manquer; cette raison étoit trop bonne pour qu'elle fût rejettée, & il fut resolu qu'ils iroient mettre pied à terre dans un Cabaret où l'on mettroit les Chevaux, ce qui fut executé dans le même moment: là ils se separerent en promettant de se rejoindre au même endroit à sept heures; ils s'embrasserent, & chacun tourna de son côté

Le Chevalier avoit des Tablettes où

étoient écrites toutes ſes adreſſes, précaution que lui avoit fait prendre d'Orneville, auſſi néceſſaire qu'utile pour un nouveau debarqué : Il ne lui fut pas difficile de trouver la maiſon de la Marquiſe ; on ne doit pas s'étonner s'il y fut bien reçû, il étoit aimable, on l'attendoit. C'eſt un ſûr moyen pour mériter mon eſtime, lui dit la Marquiſe lorſqu'il entra, que d'être exact à ſa parole ; cette qualité, ſelon ma façon de penſer, eſt une des premieres que je ſouhaite dans un homme. En lui diſant ces mots, elle le fit aſſeoir, & le flatta des manieres les plus obligeantes. Le Chevalier moins timide que les premiers jours, répondit avec plus de vivacité que l'on ne devoit en attendre d'un homme de ſon âge. Une partie de promenade au Bois de Boulogne fut propoſée, il faiſoit beau : il ſemble que l'Amour reſpire plus aiſément à la Campagne. Le Chevalier accepta cette partie en rougiſſant ; rien ne rend plus timide que de n'avoir pas le gouſſet garni dans de pa-

reilles occaſions ; il n'étoit pas aſſez neuf pour ignorer qu'on ne fait pas un pas avec les Dames, de quelqu'étage qu'elles ſoient, qu'il n'en coûte quelque choſe : la ſottiſe des Jeunes gens étant de ne jamais avoüer leur peu de faculté, vanité qui doit être appellée de ce nom, & qui les jette ſouvent dans des cas embarraſſans, ſans prévoir comment ils s'en tireront.

Dès que le carroſſe de remiſe que la Marquiſe avoit envoyé chercher fut à la porte, d'Elby & cette belle Dame partirent ; lorſqu'ils furent dans le Bois, ils mirent pied à terre : Nous voici dans un lieu, dit la Marquiſe au Chevalier, où ſe font bien des déclarations équivoques, rarement ſinceres, & preſque toûjours ſuivies d'ingratitude & de perfidie. L'on pourroit appeller avec plus juſte titre ce Bois de Cytere, que de Boulogne ; l'Amour y donne ſouvent audience. Vous voïez tous ces carroſſes, il n'y a perſonne de ceux qui les rempliſſent, qui n'ayent quelque choſe à démêler avec ce Dieu. Celui qui

paſſe actuellement à côté de nous, & dans lequel vous voyez ce Vieillard eſt M. de .. le grand Partiſan du Sexe de nos jours; vous ne devineriez jamais pourquoi il s'eſt fait Médecin, & quels ſont ſes Malades? Les Dames. Il ſe plait à les traiter, & ſon plus doux plaiſir eſt d'être mandé pour les jeunes perſonnes, ſur-tout celles que la rigueur d'un pere & d'une mere tiennent dans le celibat, & qui contractent des langueurs par le déſir de changer d'état. Il en a vû peut-être dix aujourd'hui de cette claſſe; & proportionnant ſes rémedes aux beſoins, il vient ici regulierement pour les prévoir. Il eſt fort en vogue, en ce que preſque toutes ſes Malades ſe marient, & qu'il trouve le ſecret, lorſqu'elles lui donnent ſa confiance, de faire réuſſir les choſes ſelon leur ſouhaits.

Ce Vis-à-vis qui ſuit, dans lequel vous voyez cet homme aux ſoucils froncés & cette jolie perſonne, eſt M. de F... & ſa femme. Il eſt extremément jaloux, je

ne ſçais s'il en a des ſujets ; il eſt aſſez d'uſage à Paris de donner le tort aux maris, celui-ci eſt dans le cas : ce qui me ſurprend, c'eſt que ces Epoux n'ont pas coûtume de ſe promener enſemble, il faut qu'il y ait quelque jalouſie ſur le tapis. les Amans viennent ſe réjoüir à la Campagne, & les Maris lorſqu'ils y ſuivent leurs Femmes le font pour les y gronder, on ne le fait pas impunement à la Ville. A l'air rebarbaratif de M. de F.... je gagerois toute choſe au monde qu'il a quelque choſe ſur le cœur ; mais qu'en arrivera-t'il ? Sa Femme a de l'eſprit, elle ſe juſtifiera à coup ſûr. Tout homme qui en vient aux invectives & aux réproches en matiere de jalouſie, cherche à trouver une femme innocente.

Pour cette Calêche ſi leſte, qui va ſi bon train, elle appartient à Mademoiſelle de M... elle va voir ſans doute ſa Sœur au Couvent de... Ces deux perſonnes s'aiment tendrement, elles ſont toutes deux extrêmement aimables & fort ſages. La

Critique dit cependant qu'elles ont le cœur ſenſible ; mais ce qu'il y a de fou, c'eſt qu'elle ajoûte que ces deux Sœurs vivent dans une ſi parfaite union, qu'elles reçoivent ſans jalouſie l'hommage d'un Cavalier fort aimable : je crois que ce n'eſt que pure médiſance.

A propos d'hommage, continua la Marquiſe en jettant un régard fin ſur le Cavalier, n'en avez-vous pas encore rendu à quelque Beauté depuis que vous êtes à Paris ? Vous rougiſſez, voilà l'aveu, je m'y connois à merveille, vous le dédiriez vainement.

Je ne ſçais, Madame, ſur quel ton vous dites ces choſes, réprit naturellement le Chevalier ; badinez-vous, où parlez-vous ſerieuſement ? & peut-on uſer du privilege que vous attribuez à ce Bois ? C'eſt ſelon, interrompit la Marquiſe en ſouriant ; ce qui eſt de certain, c'eſt qu'on y parle plus cavalierement qu'ailleurs. Sur ce pied, continua d'Elby, je vous avoüerai ſincerement que vous êtes la premiere Dame

avec laquelle je me ſuis trouvé ſeul; que je vous trouve très-aimable, que je ſuis moins tranquile qu'à mon ordinaire.... Le pauvre enfant, s'écria en badinant la Marquiſe, avec quel ton il dit cela: ſi ce n'eſt pas aimer, c'eſt en prendre le grand chemain. Comment donc! vous me donnez la meilleure opinion du monde de mes graces. Du premier coup d'œil s'emparer d'un jeune Cœur qui n'a peut-être jamais aimé! mais en verité j'ai beaucoup d'obligation à mes appas, je badine au moins. Chevalier, cela ne me ſurprend pas, vous n'êtes pas la premiere conquête que j'aye fait en ma vie; d'ailleurs il eſt bien difficile de ſe trouver vis-à-vis d'une jolie femme ſans qu'elle inſpire quelque choſe.

Ce que vous dites, helas! s'écria le Chevalier, n'eſt que trop vrai! Le malheur qui m'eſt arrivé en debarquant à Paris, m'avoit fait prendre une bonne reſolution d'éviter ces regards dangereux; mais peut-on tenir contre d'auſſi beaux que les vôtres?

Je connois par l'experience que les projets que je fais ſont bien peu ſolides. Tant-pis, interrompit la Marquiſe, ſi vous êtes ſi leger d'en faire & à ne pas tenir ; l'on doit ſur ce pied ne pas trop compter ſur votre façon de penſer. Le Chevalier fut étourdi de cette réponſe. La Marquiſe qui s'en aperçût le remit, en l'obligeant à lui compter le malheur dont il avoit parlé. D'Elby fut d'abord faché d'avoir donné matiere à cette demande; mais refléchiſſant à l'inſtant à l'embarras où il ſe trouveroit s'il faloit faire de la dépenſe, il crut que l'hiſtoire de ſon vol excuſeroit ſon peu de faculté ; en cette conſideration, il raporta naturellement tout ce qui lui étoit arrivé. La Marquiſe plaignit ſon malheur, mais ne put s'empêcher de rire de ce qui l'avoit occaſionné. Vous voyez, lui dit-elle, le danger que court un jeune-homme à Paris : ah vous avez beſoin qu'on ait pitié de vous. Je ſuis bonne, je veux bien prendre le ſoin de votre conduite, mais à une condition que

j'exige, que je ne vous dirai pas, & que je veux que vous deviniez. Oh! pour cela reprit le Chevalier, vous me mettez, Madame à une cruelle épreuve. Que pourrai-je faire, bon Dieu! qui pût égaler la moindre de vos bontés? Regardez-moi bien, continua la Marquise, l'énigme est dans mes yeux. Ils sont charmans, repliqua d'Elby; tout novice que je suis, il me semble que leur langage est flatteur, & je n'oserois dire qu'ils ne mépriseroient point ce sacrifice de mon premier hommage. Ah! ah! s'écria la Marquise, vous commencez à m'entendre; ce n'est point cependant encore tout-à-fait ce que je veux vous dire: voyons si cette Chanson s'expliquera plus clairement.

CHANSON.

Petit Amour, prend soin de mettre dans mes yeux
Le secret éloquent de la plus vive flâme:
Enseignes à Tircis qu'il regne dans mon ame,

Ce que ſans lui mes jours me ſeront ennuyeux.
Que ſa Jeuneſſe eſt adorable,
Il eſt fait pour charmer,
Fais qu'il me trouve aimable.
Amour montre lui l'Art d'aimer.

CHAPITRE VII.

Le Chevalier reconnoît l'Abbé Carpin. Réſolution priſe à ce ſujet.

CEs vers, & l'air tendre dont ils furent chantés, étoient trop intelligibles pour qu'ils n'euſſent point de réponſe. Le Chevalier ſe préparoit à la faire, lorſqu'un Fiacre qui paſſa près de lui, lui fit reconnoître la grande Demoiſelle, qui de concert avec l'Abbé Carpin l'avoit volé. D'Elby fut ému juſqu'au fond de l'ame, il pâlit de colere, & ſon premier mouvement fut d'aller au Fiacre, & de marquer à ces filoux ſon reſſentiment. La Marquiſe, qui s'apperçut de ſon trouble, lui demanda avec chaleur ce qui l'occaſionnoit. Ah! Madame, s'écria-t'il, je viens de voir paſſer dans cette voiture les fourbes qui m'ont volés, j'ai reconnu le fripon d'Abbé avec ſa perfide Couſine. Oſerois-je

rois-je vous supplier de remonter un moment dans votre carrosse, & permettre que je vous quitte. Non, reprit la Marquise, il ne vous convient pas de vous commettre avec de telles canailles. D'ailleurs votre ressentiment, tout juste qu'il est, vous attireroit des affaires. Faisons mieux, je vais mettre à leurs trousses un de mes gens. Un laquais fut appellé, elle lui ordonna de prendre garde au numero du Fiacre qui venoit de passer, de ne point le perdre de vûë, & de le suivre jusqu'à l'endroit où il laisseroit son monde: Que là il se tiendroit caché, & auroit l'œil sur la maison jusqu'à ce qu'on eût pris les mesures convenables: Qu'en attendant il enverroit quelqu'un au devant du carrosse de la Marquise, aisé à reconnoître, par la livrée du laquais qui restoit. L'émissaire partit, & fut s'acquitter de sa commission.

La Marquise voulut renoüer la conversation qui venoit d'être interrompuë: mais le Chevalier étoit trop peu frappé du côté du cœur, & trop de la rencontre dont on

vient de parler, pour conſerver la liberté d'eſprit néceſſaire à ce tendre entretien. Cette Dame avoit trop d'eſprit pour ne pas penetrer l'agitation de d'Elby. Elle l'en railla en lui faiſant remarquer qu'il étoit bien peu épris, puiſque ſi peu de choſe l'occupoit. Il ſentit le reproche, il voulut y répondre : mais il ne le fit pas heureuſement. Quand le cœur n'eſt pas véritablement touché, ſon langage eſt toûjours languiſſant. Une paſſion plus vive devoit bientôt lui faire connoître par ſa propre experience que l'on trouve dans ſon propre fond de quoi perſuader, & que lorſqu'elle s'eſt veritablement emparée de notre ame, nous oublions tout ce qui nous interreſſe le plus dans la vie.

Le Chevalier, malgré la violence qu'il ſe faiſoit pour conſerver la bonne opinion qu'il avoit donné de lui à la Marquiſe, devint ſi diſtrait que pendant une heure qu'il ſe promenerent encore, il ne put dire un mot ſatisfaiſant. Le dépit que la Marquiſe en eut lui fit ceſſer de parler, & prendre la

réſolution de retourner à la Ville. Le carroſſe rentroit à la porte de la Conference, lorſque le Chevalier portant les yeux ſur la riviere vit un grand monde aſſemblé ; il en avertit la Marquiſe, qui parroiſſoit plongée dans une profonde réverie. Ce n'eſt rien, reprit-elle, le peuple s'amaſſe ici pour peu de choſe, un niaiſerie, une bagatelle l'étonne & le jette dans l'admiration. Une figure extraordinaire qui le frappera, ſe fera ſuivre avec des huées extraordinaires ; & c'eſt ce qui a fait donner aux Pariſiens le ſurnom de Badauts ; mais s'ils ſe ſont acquis ce ſobriquet par leur admiration perpetuelle, ils ont auſſi merité la reputation des meilleurs cœurs & des plus prevenans, & cette qualité eſt bien au deſſus de cette bagatelle qu'on leur reproche. Le Pariſien eſt doux, charitable & facile ; il eſt tous les jours la dupe des Etrangers, & par bonté il ne veut point ceſſer de l'être : on en voit à chaque momens des exemples. Il eſt tout commun que ſans vous connoître, pour peu que vous vous familiariſiez avec vos Hôttes, ils

entrent dans vos vuës, dans vos peines, & dans vos affaires; cela va même au point que ſi l'argent vous manque, outre votre loyer & ſouvent votre nourriture, ils vous avancent encore de l'argent; il ne s'agit que de bien débuter, d'être exact à les payer dans les commencemens, de leur parler vrai, & de vous ouvrir naturellement ſur votre impuiſſance, lorſque vous ne pouvez plus les ſatisfaire. Je veux vous prouver ce que je viens de vous dire par un trait que m'a rapporté un de mes parens qui loge en chambre garnie.

Une femme qui changeoit de nom à chaque endroit où elle logeoit, s'étoit donnée dans celle où demeure mon parent pour une perſonne accrédité, & qui venoit à bout des affaires les plus difficiles par des ſouterains qui ne lui manquoient jamais. Son Hoteſſe, la meilleure femme du monde, & qui a été vingt fois la dupe de ſon bon cœur, fit valoir le credit de cette femme adroite, à une amie que ſa tendreſſe pour un frere faiſoit extrêmement ſouffrir, de ne

pouvoir réuſſir dans une affaire très-juſte qui regardoit la fortune de ce parent; elle accepta avec plaiſir les offres de l'Importante, & (par le canal de l'Hoteſſe,) promit qu'avant quinzaine elle raporteroit les Patentes ſcellées. L'Italienne, (car c'en étoit une,) n'exigea dans les commencemens que très-peu d'argent, les Exprès marcherent enſuite. L'affaire étoit toûjours à la veille d'être conſommée. Ce n'eſt plus pour ſoi qu'on demandoit, tantôt il falloit un preſent à un Secretaire, bientôt après pluſieurs Louis ſous des prétextes ſimulés; enfin elle trouva le ſecret au bout de ſix ſemaines de devoir à la bonne Hôteſſe près de ſix cens livres : & ſans mon parent qui eſt droit, qui l'avoit avertit, & qui ne put ſouffrir qu'elle fût plus long-tems la dupe de l'avanture, elle auroit peut-être abuſé davantage de ſe crédulité. Il ſe piqua de lui prouver qu'on la trompoit il réuſſit avec peine, par l'entêtement qu'elle avoit pour cette fourbe; & tout ce qu'elle put tirer de l'Italienne fut un Billet, après quoi l'Italienne eſt ſortie dans l'intention

peut-être, de mettre ſes talens en uſage avec des perſonnes auſſi credules, que la Dame B. dont le cœur eſt excellent.

La Cour & Paris ſont remplis de tous ces faiſeurs d'affaires. Ils ſont toûjours à la quête de ceux qui en ont. Et ſous prétexte de leur être utiles, ils trouvent le ſecret de vivre aux dépens de ceux qui ſont faciles, & par ce moyen ſont les leurs. Ces paraſites ſont dangereux, & on en trouve de toutes claſſes & de tous états.

CHAPITRE VIII.

Batterie au ſortir de la Galliote. Sujet qui l'occaſionne. Leçon aux Jeune-gens.

LA Marquiſe achevoit ce diſcours, lorſque des cris ſe firent entendre. La populace s'aſſembloit de plus en plus; cette Dame fit arrêter ſon carroſſe, & elle ordonna à ſon Laquais de ſçavoir de quoi il étoit queſtion. Un inconnu qui ſe trouva à la portiere, lui apprit que deux hommes s'étoient battus au ſortir de la Galliote, qu'il y en avoit un dangereuſement bleſſé, & qu'il parroiſſoit qu'une fille qu'on ſoupçonnoit ne pas valoir grand'choſe, entroit pour beaucoup dans cette affaire; que ce qui faiſoit accourir le peuple, venoit de ce que les Archers s'aprochoient. L'inconu curieux de ſçavoir la ſuitte de cette avanture, quitta la portiere & courut pour envoir la fin. Il revint lui même un moment après, aprendre que celui qui avoit bleſſé s'étoit joint à deux

amis : qu'ils avoient mis l'épée à la main contre le Guet, & par là, facilité l'évaſion de la Demoiſelle, qu'un autre homme avoit fait paſſer cette fille dans un batteau auſſi bien que les ſpadaſſins qui l'avoient ſecouru, en un mot qu'ils s'étoient retirés heureuſement.

Le Chevalier ſe mit à rire à cette nouvelle, & il ſe réjouit beaucoup de ce que la Demoiſelle étoit échappée. Il me ſemble, lui dit la Marquiſe malignement, que vous prenez un tendre interêt à tout ce qui regarde le ſexe. Je ne vous crois pas cependant d'aſſez mauvais goût pour aimer de pareilles créatures; en ce cas vous ne ſeriez pas pardonnable. Vous êtes jeune & facile, il faut éviter la compagnie de celles de cette trempe, comme l'écueil qui briſe le Vaiſeau; vous voyez ce qu'elles occaſionnent. Deux hommes ſe battent qui étoient peut-être amis, l'un eſt bleſſé; n'en mourra-t-il pas? Ceux qui ſont ſauvés, ſont dans le cas d'être repris; ſi cela leur arrive ne ſeront-ils pas obligés de recourir à leurs protections pour ſe tirer d'affaire; au lieu

de ſe réſerver ces patrons pour leur avancement ? Croyez-vous d'ailleurs que de pareilles avantures faſſent honneur dans le monde, & qu'une femme d'une certaine ſorte voulût recevoir un homme à qui il en ſeroit arrivé une ſemblable ? La Marquiſe donnoient ces Leçons avec feu, peut-être avoit-elle des raiſons ſecrettes pour trouver mauvais les mouvemens qui étoient échapés au Chevalier. Je gage, continua-t-elle, que ſi vous deſcendez vous-même chez votre fripon d'Abbé, & que vous y trouviez cette Fanchon, cette grande fille qui vous a attrapé ſi groſſierement, qu'en faveur de ſes beaux yeux & de ce gout que je vous demêle pour les femmes, malgré votre phiſionomie modeſte, je parie dis-je que vous lui pardonnerez. Elle ſe jettera à vos genoux, vous ſerrera la main ; Mon aimable Gentilhomme, vous dira-t-elle, vous êtes ſi bon, ne me perdez pas, je ne ſuis pas ſi coupable que vous le penſez ; ſi vous ſçaviez.... Ne l'ai-je pas dit, s'écria la Marquiſe en éclatant de rire, que la moin-

dre choſe vous fait impreſſion ! Le ton que je viens de ſuppoſer, ces mains carreſſantes, mes yeux d'une douceur feinte pour vous émouvoir, vous touchent dans l'imitation.... Ah ! Madame, interrompit le Chevalier, je ſuis de votre ſentiment, & je convient que ſi cette ſcelerate paroiſſoit à mes yeux avec les graces & le langage de Madame la Marquiſe, qu'elle ſeroit ſûre de ſon pardon. Cela eſt bien flatteur, reprit la Marquiſe avec dépit en ſe jettant dans le fond du carroſſe, je n'ai pas de peine à me l'imaginer.

Le carroſſe dans ce moment alloit paſſer le premier Guichet des Galleries du Louvre, lorſqu'un Savoyard ſe preſenta à la portiere, en demandant ſi ce n'étoit pas celui de Madame la Marquiſe D.. On lui demanda ce qu'il vouloit, & il remit le Billet ſuivant.

BILLET.

LES perſonnes que j'ai eû ordre de ſuivre, ſont entrées dans la ruë de la Mortellerie,

au coin de la ruë par où l'on monte à Saint Gervais, l'allée eſt entre une Fruitiere & un Gordonnier, j'en donne avis à Madame, & je ne quitterai point le poſte où je ſuis que je ne reçoive de nouveaux ordres.

Le Chevalier fut d'une joye infinie à cette nouvelle. Nonobſtant la foibleſſe que vous m'attribuez, Madame, dit-il à la Marquiſe, vous connoîtrez par experience le cas que je fais de ces miſerables ; je vais, ſi vous le trouvez bon, ſuivre ce Savoyard, & prendre une vengeance légitime. Vous êtes trop peu experimenté, reprit cette Dame, trop jeune & trop vif, pour aller ainſi vous commettre. Vous ferez beaucoup mieux d'aller avertir Monſieur d'Orneville qui finira cette affaire convenablement. Gardez le Billet qu'on vient de me remettre, il vous fera retrouver mon Laquais, pour moi je vais faire une viſite à l'Hôtel de Leſdiguieres ; dès que vous aurez fini, vous me ferez plaiſir de venir m'y réjoindre. Vous m'avez dit que vous aviez dîné au Faubourg Saint Ger-

main : le voilà, vous n'avez qu'à prendre le Pont Royal, & vous y ſerez ; n'oubliez pas de me donner des nouvelles de ce que vous aurez fait. Le Chevalier le lui promit ; & lorſqu'il fut deſcendu de carroſſe, il marcha d'un pas précipité rempli de la joye d'être en état de pouvoir retrouver ce qui lui avoit été volé, & de ſe venger du mauvais tour du fripon d'Abbé Carpin.

CHAPITRE IX.

Tablettes du Chevalier égarées. Son embarras. Il ſe perd, prend une ruë pour l'autre. Connoiſſance intereſſante que cet événement lui produit.

LOrſque le Chevalier eût traverſé le Pont Royal, il chercha ſes Tablettes ſur leſquelles étoit l'adreſſe de l'Hôtel où il avoit dîné. Il fut très ſurpris de ne les pas trouver, & très affligé de l'embarras où cette perte alloit le jetter, ne ſe ſouvenant en aucune façon des lieux où il étoit obligé de ſe rendre. Il ſe foüilla deux ou trois fois, toujours inutilement; & perſuadé pour lors qu'elles étoient perduës, ſon premier recours fut de tâcher de ratraper le carroſſe de la Marquiſe; mais il étoit déja bien éloigné, il continua triſtement ſon chemin le long du Quai, en s'efforçant de rappeller à ſa memoire le nom de la ruë où il avoit dînée. En paſſant près du Colege de Ma-

zarin, il entendit crier, *Voici le nom des rues de Paris, Hôtels, &c.*. Il s'approche avec empreſſement du Crieur, & prit un de ces livrets; il le parcourut, & tomba enfin ſur le nom de la ruë Pavée : comme il l'avoit demandé pluſieurs fois, pour aller chez la Marquiſe qui y demeuroit, ainſi que nous avons dit; il s'adreſſa ſur le champ à un Libraire qui la lui indiqua, eſperant que la Femme de Chambre de la Marquiſe ſe ſouviendroit de l'adreſſe où il avoit dîné, l'ayant lû devant elle à ſa Maîtreſſe, qui avoit été curieuſe de la ſçavoir, n'ayant que cette voye préſente pour retrouver M. d'Orneville.

Il ne fut pas long-tems à trouver ce qu'il cherchoit nonobſtant la nuit qui étoit déja tombée. Dès qu'on l'eût aſſuré qu'il étoit dans la ruë Pavée, il leva les yeux, ſurpris de n'avoir aucune idée de la connoître. Il rejetta cette cauſe ſur l'obſcurité, & parcourut toutes les portes cocheres ſans reconnoître celle de la Marquiſe : il prit le parti de frapper de maiſon en maiſon, & de

demander. Mais on lui dit par-tout qu'on ne connoiſſoit pas la Dame dont il étoit queſtion. Après avoir ſuivi la même maxime, d'un bout de la rue à l'autre, il prit l'autre côté, & continua ſa recherche. Il n'avoit plus qu'une maiſon à frapper, il commençoit à ſe deſeſpérer ; & les frayeurs de ſe trouver perdu au milieu de Paris, fondé ſur la crédulité des Provinciaux qui le font trois fois plus dangereux, le ſaiſiſſoient, lorſqu'avançant la main pour lever le marteau, la porte s'ouvrit : & il en ſortit une jeune Dame, precedée d'un Laquais qui portoit un flambeau devant elle. Le Valet lui demanda aſſez bruſquement ce qu'il déſiroit. Le Chevalier, que l'éclat de la jeune Dame avoit frappé, demeura interdit, & repliqua d'un ton timide qu'il voyoit bien qu'il ſe trompoit, fit une profonde reverence, & voulut ſe retirer. L'inconnuë qui ſe trouva près de lui dans ce moment, lui dit fort poliment qu'il y avoit encore d'autres perſonnes qui logeoient dans la maiſon, & que c'étoit peut-être ce qu'il cherchoit. D'Elby ſe

raſſura à ce diſcours, prononcé par toutes les graces, lui nomma le nom de la Marquiſe, & lui fit part de l'embarras où il ſe trouvoit pour avoir perdu ſes Tablettes. La Dame ſourit. Il n'eſt pas juſte, lui dit-elle, qu'un auſſi joli Cavalier que vous ſe perde à Paris; je veux que la Dame dont vous me parlez m'ait l'obligation de vous rendre aux inquiétudes qu'elle aura ſans doute de ne vous pas revoir en rentrant. Le nom de votre Marquiſe ne m'eſt pas inconnu, quoiqu'à coup ſûr elle ne demeure pas dans ma ruë; je connois tous ceux d'une certaine claſſe, il faut que vous ayez été trompé par le nom double de la ruë, & que vous n'ayez pas fait attention à la difference des quartiers; il y a deux ruës Pavée, celle où nous ſommes, dite du Faubourg S. Germain, l'autre près la Comedie Italienne. Voilà, Madame, interrompit le Chevalier, qui ſe rappella alors cette diſtinction, ce qui a fait mon erreur; mais je la trouve bienheureuſe, puiſqu'elle me procure le charmant avantage de connoître

une

une Dame accomplie. Cela eſt très-poli, Monſieur, repartit l'inconnuë, & ne me ſurprend pas ; ces diſcours ne coutent rien à un Cavalier de votre ſorte. Beaucoup, ſi je ne le penſois pas, s'écria vivement d'Elby ; & il eſt ſi vrai, que je me ſuis trouvé une partie de ce jour avec une Dame aimable & très ſpirituelle, ſans avoir pû penſer un moment tout ce que vous venez de m'inſpirer. Cette préference (continua la jeune Dame en ſouriant, & en examinant plus attentivement le Chevalier,) a lieu aſſurément de me flatter, ſur tout s'il s'agiſſoit de l'aimable Marquiſe de... dont on m'a vanté tous les charmes. Mais laiſſons cet article, & venons à celui qui vous regarde ; & puiſque j'ai acquis en ſi peu de tems l'art de vous faire parler, faites-moi part des moyens que nous pouvons trouver pour vous rendre aux perſonnes qui vous interreſſent. D'Elby conta ſon avanture avec une vivacité infinie ; le plaiſir qu'il avoit de ſe trouver près de cette belle Dame, le rendoit de la meilleure humeur du monde,

& lui faiſoit oublier les choſes les plus preſſées. Le cœur avoit été ſurpris ; & lorſqu'il nous guide, il ne porte ſes reflexions qu'à ce qui lui eſt propre. La ſimpathie agiſſoit : la jeune Dame, dont l'heure tant vantée des Romans étoit venuë, qui juſques-là n'avoit rien reſſenti pour perſonne, écoutoit avec une attention ſurprenante l'hiſtoire du Chevalier, & en partageoit vivement les circonſtances. Lorſqu'il eut fini, elle voulut qu'il attendit chez elle juſqu'à ce qu'elle eût envoyé un Laquais chez la Marquiſe de... avec une Lettre que d'Elby écrivit, par laquelle il faiſoit part de ce qui lui étoit arrivé, en la priant de lui donner l'adreſſe de d'Orneville, que la perte de ſes Tablettes lui faiſoit ignorer. Après que le Valet fût parti, la jeune Dame ne put s'empêcher de faire connoître combien elle s'interreſſoit à ce qui regardoit le Chevalier.

L'hiſtoire que vous venez de me faire, Monſieur, lui dit-elle, me donne lieu de conjecturer pluſieurs choſes à votre ſujet.

La premiere eſt que vous aimez la Marquiſe, ou qu'elle vous aime; que vous devez beaucoup à un homme dont le nom ne m'eſt pas inconnu, que votre fortune eſt médiocre, & que votre reconnoiſſance ſouffre un peu de la contrainte où on vous tient. J'imagine encore, parce que vous m'avez dit, que votre Mentor deſapprouve votre goût pour la Marquiſe, ou que vous croyez qu'il ne ſeroit pas du ſien, puiſque vous lui avez dérobé la connoiſſance de la viſite que vous lui avez faite aujourd'hui. Je crois de plus ne pas me tromper, en ſoupçonnant que la rencontre que vous avez fait aujourd'hui, de ceux qui vous ont volé, vous flatte plus par l'eſpoir d'être libre, & de vous donner peut-être tout entier à votre paſſion, (pouvant par vos effets retrouvés, vous paſſer de M. d'Orneville) qu'à celui de vous vanger de ces malheureux. Voilà ce que je penſe. Apprenez-moi ſincerement ſi je me trompe; ſi je vois du vrai, je vous dirai naturellement ce qui vous ſeroit le plus avantageux.

Je connois tout le prix de la liberté, je le regarde comme le ſouverain bien ; & je compâtis extremêment pour le ſort de ceux que la bienſéance ou la ſituation mettent dans le cas de perdre ce tréſor.

C'eſt ainſi que l'amour naiſſant s'expliquoit dans le cœur de l'inconnuë ; cet aſcendant qui nous domine malgré la raiſon même, prenoit peu à peu de l'empire dans ſon ame. Les raiſons énoncées plus bas rendront moins difficile à concevoir, qu'il ſe ſoit fait reconnoître dans une premiere entrevûë.

Le Chevalier, prévenu de la même ſimpathie, trouva des expreſſions pour perſuader à cette Dame la verité de ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur. Vous n'êtes pas faite, lui dit-il, pour qu'on vous en impoſe : Je conviendrai cependant que les bontés de Madame la Marquiſe de.... ſes charmes & ſon eſprit, avoient fait une impreſſion plus marquée qu'aucune que m'ait inſpiré pluſieurs femmes que j'ai eu occaſion de connoître. Mais que ce ſen-

timent ſoit ſuperieur à celui que votre aimable vûë a fait naître dans mon cœur, c'eſt ce qui eſt abſolument contre toute verité; je n'ai beſoin que d'une réflexion pour vous le perſuader. Pendant que j'étois près de la Marquiſe, je joüiſſois de ſa vûë avec crainte & avec inquiétude; ce que je dois à M. d'Orneville me revenoit ſans ceſſe, je ſouhaitois avec ardeur la fin de la promenade pour me rendre à mon devoir; & dès que j'ay reconnu l'Abbé qui m'a volé, je n'ai plus été occupé que du déſir de me venger. Depuis que je ſuis près de vous, Madame, tout eſt oublié. Dequoi tremblai-je actuellement? c'eſt de vous quitter. Ah! Madame, je ne puis que foiblement vous exprimer tout ce que vous avez fait naître dans mon cœur.

L'inconnuë prêtoit l'oreille au diſcours du Chevalier avec un plaiſir ſecret. Je ne ſçais ſi vous dites vrai, dit-elle; mais vous perſuadez avec cet air naturel & de candeur. Seriez-vous capable d'en dire autant

à une autre ? & ſeroit-il poſſible qu'en retrouvant votre Marquiſe, vous lui fiſſiez un ſacrifice de ma crédulité ? Si je vous donnois lieu de la ſoupçonner, s'il ne tenoit qu'à vous aſſurer que je ne la reverrai de ma vie, reprit vivement le Chevalier, pour vous perſuader de la force de mon attachement, vous auriez dans l'inſtant tout lieu de me croire. Non, non, reprit en ſouriant la belle Dame, ce ſeroit trop tôt vous impoſer des ſacrifices, je ſuis de la meilleure foi du monde. Mais j'entens quelqu'un, finiſſons cette converſation badine, on pourroit lui donner un ſens plus ſerieux. Une Femme de chambre qui entra dans ce moment, annonça Madame la Comteſſe de S.... L'inconnuë en marqua du chagrin : Si cette femme, dit-elle à cette fille, me trouve ici avec Monſieur à qui j'ai à parler d'affaires & qui m'eſt recommandé, la Comteſſe ne finira jamais. Vous voilà bien embarraſſée, reprit la Femme de chambre, faut-il tant de miſtere ? il n'y a qu'à lui dire que vous êtes ſortie,

ou que vous ne pouvez-pas la voir. C'eſt ce qui ne convient pas, reprit l'inconnue, l'on ſe doit de certains égards ; mais faites paſſer Monſieur dans mon Boudoir, il y trouvera du feu & des Livres, & dès que la viſite ſera finie on lui donnera ſa liberté. En achevant ces mots, elle fut au devant de la Comteſſe, & le Chevalier ſuivit la Femme de chambre dans un Cabinet orné de glaces, de peintures, & de meubles ſi précieux qu'il ne faloit pas un grand uſage du monde pour imaginer qu'il devoit apartenir à des perſonnes opulentes & aiſées.

Parmi les beautés que d'Elby parcourut, il arrêta les yeux avec complaiſance ſur un Tableau qui étoit en face de la chambre ; il n'eut pas de peine à reconnoître celle qui lui cauſoit déja de ſi douces agitations : elle étoit peinte en Greque ; ſon habit de drap d'argent ratâché ſur l'épaule, laiſſoit entrevoir une riche taille, elle étoit coiffée en cheveux, dont les boucles à longs flots ſembloient

s'efforcer à careſſer une aimable gorge. Le Chevalier fut un long-tems à dévorer toutes ces beautés; ſon jeune cœur ſe touchoit de plus en plus, & dans un inſtant lui faiſoit reſſentir tout ce que l'amour cauſe d'alarmes & de peines. Il eſt déja jaloux & inquiet. Ah! ſans doute, s'écrioit-il, cet objet charmant fait la paſſion de tous ceux qui la voyent. Dois-je me flatter que dans ce nombre elle n'ait pas trouvé de vainqueur? Cette penſée cruelle lui fit baiſſer les yeux, il tomba dans cette inaction qui ne ſignifie rien & qui agite cependant beaucoup; Ses régards ſe porterent ſur un ſecretaire, il y vit une Lettre commencée; l'écriture l'en fit aprocher avec précipitation, elle étoit de femme. Ne ſeroit-ce point un ſecret échappé, (un Meſſager à un Amant.) Il prend Bougie. Que l'Amour a d'heureux hazards? Ne prendroit-on pas celui-ci pour une cheville de Roman? Le Chevalier ne fit pas cette réflexion, il lût avec avidité ce qui ſuit.

LETTRE.

QUe vous ai-je fait, mon aimable Sœur, pour me déſirer tant de mal? Non, je n'irai pas chez vous tant que vous me preſſerez d'aimer Monſieur de Lingand; je rens juſtice à ſon merite, il eſt jeune & fort joli Cavalier, riche, ſi vous le voulez, & du meilleur caractere du monde, mais il ne m'a pas plû dès le premier moment, & il ne me plaira jamais. Je penſe avec trop de délicateſſe pour m'unir à un homme que je ne pourrois pas aimer, ce ſeroit le rendre malheureux. Il eſt bien triſte lorſqu'une femme ne doit borner ſon bonheur qu'à ſon devoir: pour moi je veux tenir cette obligation de mon cœur. Cependant comme cela ne prouveroit pas aſſez, & que ma tendreſſe pour vous eſt audeſſus de toute expreſſion, je veux vous la témoigner par une confidence que je n'aurois jamais été capable de faire à perſonne qu'à vous: vous y verrez la cauſe de mon éloignement pour Monſieur de Lingan, & la raiſon ſans doute, de

ce que j'ai conſervé mon cœur juſqu'à preſent.

Un ſoir que nous revenions ma Mere & moi promener du Luxembourg, je fus abordée par une vieille femme aſſez proprement miſe qui me demanda la charité, je n'avois pas un ſol : je demandai à ma Mere de quoi faire l'aumône, elle n'étoit pas de bonne humeur : vous ſçavez que cela lui arrive ſouvent. Elle me répondit avec aigreur qu'elle n'en avoit point, & qu'il ne me convenoit pas de rien donner où elle étoit ; je me tus & me retournai vers un Laquais, ne comptant pas qu'il dût me refuſer, il s'excuſa ſur ſon impuiſſance. Picquée de ne pouvoir faire cette bonne œuvre, je remis adroitement à cette vieille femme mon éventail, en prévenant ma Mere en arrivant qu'il étoit perdu, me doutant bien à cauſe du prix qu'il coutoit, qu'elle s'en appercevroit aiſement ; elle n'y manqua pas, & je fus querelée d'importance.

Trois jours après en ſortant de la Meſſe, la même femme reparut encore, & me deman-

da l'Aumône, je me trouvai pour lors en état de la lui faire; mais je fus très surprise, qu'en la recevant elle me glissat un Billet, & disparut dans le tems que je voulois le lui rendre. Je le serrai, & dès-que je fus à la maison je m'enfermai, je l'ouvris en tremblant, & j'y lus ces mots :

BILLET.

» *La bonté de votre cœur, Mademoiselle,*
» *mérite qu'on s'intéresse à votre sort; je suis*
» *une de ces femmes sçavantes dans l'avenir,*
» *que le mauvais usage appelle Bohemienne.*
» *Nonobstant le peu de foi qu'on doit faire*
» *sur cette vaine science, l'experience m'a*
» *prouvé que je devois être exceptée du nom-*
» *bre de celles qui en imposent. J'ai tiré votre*
» *Horroscope. Vous aurez un grand nombre*
» *d'Amans, mais vous ne pouvez être heureuse*
» *parfaitement, qu'en vous unissant à celui*
» *qui vous plaira du premier coup d'œil, &*
» *qui ne vous aimera que pour l'amour de*
» *vous-même. Pour parvenir à cette connois-*

» ſance, il doit être mis trois ans à toutes ſortes » d'épreuves, & malgré le goût que vous au- » rez pour lui, ne vous déclarer qu'au bout » de ce tems ; autrement vous êtes menacée de » chagrins longs & épineux.

Le reſte de cette Lettre étoit des avis pour ma condnite future, dictés par la ſageſſe. Voilà, mon aimable Sœur, ce qui m'a fait éviter juſqu'ici les fleurettes. J'ai cependant penſé devenir ſenſible pour Monſieur de Lingand ; l'habitude de le voir tous les jours.

La Lettre que le Chevalier liſoit n'étoit pas achevée, & finiſſoit en cet endroit. Ces derniers mots le mirent d'une inquiétude extrême, il en dévoroit le ſtile & le caractere, & reſſentoit alors ce qui ne lui avoit jamais été ordinaire. Amour, que tes coups ſont imprévûs ! & malgré la raiſon & la ſageſſe, que tu as d'empire ſur le cœur humain ! Le Chevalier en fit l'expérience. Le deſir de poſſeder cette Lettre le ſaiſit, la honte de paroître l'avoir lû,

ou d'y avoir touché le retint. Il prit une plume, & ſe preſſa de la copier; l'amour conduiſit ſa main, il ſembloit qu'il prévit qu'on alloit l'interrompre, il eut fait dans le moment. La Femme de chambre vint l'avertir que ſa Maîtreſſe étoit ſeule, il ſortit en jettant les yeux ſur le portrait de l'inconnuë, & ſans pouvoir retenir le premier ſoupir de ſa vie.

Lorſqu'il entra dans l'appartement de la belle Dame, elle lui remit un paquet que le Laquais qu'on avoit envoyé chez la Marquiſe raportoit. Les nouvelles ſont amples, lui dit l'inconnuë, il faut aſſurément que votre abſence ait bien agitée votre Marquiſe, pour avoir tant de choſes à vous écrire. Le Chevalier pendant ce tems décacheta le paquet. Je ne ſuis pas ſurpris, dit-il, en tirant des Tablettes qui y étoient inſerées, ſi cette Lettre avoit tant d'apparence. Voyons par quel hazard ces Tablettes ſont tombées entre les mains de cette Dame. Le Chevalier lut tout haut ce qui ſuit.

LETTRE.

JE ſuis furieuſe, Monſieur, d'être la cauſe que vous vous êtes perdu, par le vol que je vous ai fait de vos Tablettes, je ne m'imaginois pas y trouver des adreſſes, la curioſité de ſçavoir vos affaires de cœur, eſt le principe de cette action, il n'eſt pas deſobligeant pour vous.

Je vous ai attendu fort tard à l'Hôtel de Leſdiguieres; & ne vous voyant point arriver, l'impatience m'a pris, & je me ſuis rendue dans la ruë de la Mortellerie dans la crainte qu'il ne vous fût arrivé quelque choſe. J'ai été extremêment ſurpriſe & fort inquiette, lorſque mon Laquais m'a dit qu'il n'avoit entendu parler de perſonne; je lui ai ordonné de reſter en embuſcade juſqu'à nouvel ordre, & je ſuis revenuë chez moi où j'eſperois d'apprendre de vos nouvelles, j'y ai trouvé votre Lettre. Je vous envoye mon carroſſe, avec lequel vous irez prendre Monſieur d'Orneville, pour finir enſemble l'affai-

re de vos Fripons ; de là vous viendrez ſouper avec moi, pour me rendre compte de ce que vous aurez fait. Adieu. Meritez-vous les inquiétudes que vous m'avez données aujourd'hui ?

LA MARQUISE DE.....

Vous pouvez vous flatter, dit l'inconnuë au Chevalier, avec un grand ſérieux, que vous avez une amie qui vous eſt extremêment attachée. Vous rêvez ? avoüez que ces procédés vous touchent. Helas ! Madame, s'écria le Chevalier d'un air ſincere, je reve il eſt vrai, mais c'eſt au malheur que je vais avoir de vous quitter, j'en ſuis penetré ; & cette avanture devient pour moi la plus cruelle de ma vie, ſi vous me refuſez la grace de vous rendre quelquefois mes devoirs. Allez, Monſieur, reprit l'inconnuë en ſe levant, l'on vous attend, vous me ferez plaiſir de venir m'apprendre ſans vous déranger de quelle façon vous finirez avec les fourbes qui

vous ont attrapé. En lui disant ces mots, elle le conduisit jusqu'à la porte de sa chambre, & elle le vit sortir avec un chagrin qu'elle n'avoit jamais ressenti pour personne.

CHAPITRE

CHAPITRE X.

Qui étoit l'Inconnuë, & ſes ſentiments pour le Chevalier d'Elby.

PEndant que le Chevalier va retrouver d'Orneville, & lui rendre compte de ſa journée, en lui celant cependant l'impreſſion que lui cauſe ſa derniere avanture, demeurons un moment, & expliquons qui étoit l'Inconnuë dont nous venons de parler. La part qu'elle a à l'hiſtoire du Chevalier d'Elby, eſt ſi grande, que l'on ne doit échaper aucun de ſes traits.

Elle étoit Fille de M. de J... ſi connu par ſon opulence, & les ſervices qu'il a rendus à une Cour. Il laiſſa en mourant deux Filles; celle dont il eſt queſtion eſt l'aînée. Elle devoit être mariée, ſelon l'uſage, la premiere; mais elle avoit refuſé du vivant de ſon pere & de ſa mere tous les partis qui s'étoient offerts, à cauſe de

prédictions de la Bohemienne dont il a été parlé. La cadette, qui n'avoit pas les mêmes préjugés, a profité de la liberté que Mademoiſelle de Sulmine ſa ſœur lui a donné de paſſer avant elle; elle s'eſt mariée par goût à M. de B... Homme de qualité, riche, & connu dans le monde.

Mademoiſelle de Sulmine eſt agée de dix-neuf ans, & a toujours fait voir à cet âge une ſi grande ſageſſe avec une telle conduite, que Madame ſa tante chez laquelle elle vit, l'a laiſſée la maîtreſſe abſoluë de ſes actions. Cette aimable perſonne eſt blonde, ſes yeux ſont touchans, & tout parle chez elle; ſa phiſionomie eſt d'une fineſſe extrême, elle annonce de l'eſprit & de la délicateſſe, ſon caractere eſt ſolide & aiſé. Le ſeul deffaut qu'on lui connoiſſe, eſt d'être trop attachée aux ſuperſtitions; mais elle eſt jeune, & lorſqu'on a le fond auſſi excellent que le ſien, on revient tôt ou tard de pareille foibleſſe.

Cette belle fille telle que je viens de la dépeindre, frappée à la premiere vûë

du Chevalier, ſe ſouvint dans ce moment de la prédiction de la Bohemienne, & elle s'immagina que l'inſtant qu'elle devoit aimer étoit arrivé ; voilà l'effet des préjugés. Ce mouvement, qu'elle reſſentit à ſon abord, & qui fut pris pour de l'amour, ne pouvoit-il pas être occaſionné par la ſimple ſurpriſe de voir devant ſoi un homme qui entre chez elle à heure de nuit, & qu'elle n'attend pas ? Le cœur avide de nouveauté, ſur-tout lorſqu'il eſt paiſible & prévenu, reçoit aiſément les impreſſions qu'on veut lui donner. Quoiqu'il en ſoit, cet inſtant accomplit la prophetie. Les diſcours inſinuans du Chevalier, ſon hiſtoire qui fit naître la pitié, ſa figure, l'amour qui écoutoit ; tout cela joint enſemble fit impreſſion. La Lettre de la Marquiſe acheva le mal. En un mot, le départ précipité du Chevalier réduiſit Mademoiſelle de Sulmine dans un état d'autant plus violent, que la paix, les ris & les jeux avoient juſques là fait leur ſéjour dans ſon jeune

cœur ; la jalouſie s'y étoit logée avec l'amour, ils vont peu l'un ſans l'autre ; Elle fut réveuſe toute la ſoirée, mangea peu, fut diſtraite, & fut ſe coucher avec mille ſoins qui entrerent dans ſon lit avec elle. Ce ſont là les premieres douceurs de l'amour.

Le Chevalier de ſon côté n'étoit pas mieux. Il aborda d'Orneville, qui l'attendoit avec une inquiétude extrême, & un air ſi pâle & ſi changé, que quoiqu'il ſe fût préparé de lui faire une petite mercuriale, il n'en eut pas la force & l'oublia en le voyant. Il lui demanda avec empreſſement ce qu'il avoit, ou s'il étoit malade. Le jeune Cadillac étoit revenu à l'heure marquée, craignant trop ſon pere pour y manquer. Il avoit attendu le Chevalier juſqu'à ſept heures ; mais ne le voyant point arriver, il avoit pris les devants, & à ſon retour, rapporté qu'ils s'étoient perdus dans le Bois, ce qui avoit inquiété d'autant plus d'Orneville. Le Chevalier répondit à ſes queſtions en le tirant

en particulier, & il lui conta naïvement comme les choſes s'étoient paſſées, à la réſerve de l'impreſſion que Mademoiſelle de Sulmine avoit fait dans ſon cœur. Vous devez toûjours vous attendre à de pareilles avantures, lui dit avec bonté d'Orneville lorſqu'il eut achevé, dès que vous vous écarterez de moi, & que vous irez ſeul dans cette Ville. Les évenements y naiſſent ſous ſes pas; vous ne la connoiſſez pas aſſez pour vous y hazarder. Si vous m'êtes attaché, comme vous le devez être, cela n'arrivera plus. Vous m'avez donné du chagrin; je m'en conſole, puiſque cette échappée vous a fait faire la rencontre de ceux qui vous ont volé. Je crains que cela ne produiſe pas grand choſe, les femmes & les fripons n'aiment point à rendre; allons cependant dès ce pas, mettre les fers au feu; il faut faire ſes efforts pour ne pas être leur duppe. En achevant ces mots, d'Orneville & d'Elby prirent congé de la compagnie. Cadillac fit mille amitiés au Chevalier, & lui dit à l'oreille

qu'il s'échapperoit, pour lui venir rendre compte de ſa journée, qui avoit été des plus amuſantes, pour ſçavoir à ſon tour comment il avoit paſſé la ſienne. D'Elby lui ſerra la main en montant dans le carroſſe, il n'avoit pas la force de parler. Les remontrances que venoit de lui faire d'Orneville, lui donnoit lieu de croire qu'il ne ſeroit pas le maître dorénavant de ſuivre les ſentimens de ſon cœur: ces réflexions l'occuperent pendant tout le tems qu'il fut dans le carroſſe. Le Mentor ne s'étonna pas du ſilence que le Chevalier gardoit, prévenu que la Marquiſe en étoit le principe; mais il reſolut de le veiller deſi près, qu'il détruiroit peu à peu les commencemens d'une paſſion qui pouvoit mettre obſtacle à ſa fortune, & l'occuper entierement.

Cependant le carroſſe étant entré dans la ruë de... fut abordé par le Laquais de la Marquiſe, qui étant toûjours reſté en embuſcade, ſe douta qu'il venoit le relever; il s'approcha de la portiere, & s'étant

fait reconnoître, d'Orneville & le Chevalier deſcendirent, & ſuivirent ce Laquais qui les fit monter à un troiſiéme, en les aſſurant qu'ils y trouveroient les perſonnes en queſtion. D'Orneville donna ordre à ce Domeſtique d'aller chercher le Commiſſaire dès qu'ils ſeroient entrés dans cet appartement. Il frappa deux ou trois fois ſans qu'on répondit; mais l'ayant fait plus fort, ils entendirent remuer quelqu'un, & il arriva ce que l'on verra dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE XI.

Le Chevalier reconnu par Fanchon. L'Abbé Carpin déguiſé en Cavalier. Effronterie de ce Filou. Arrivée du Commiſſaire.

NOs Cavaliers qui s'attendoient qu'on alloit leur ouvrir, n'entendant plus rien, refrapperent de nouveau. Une voix frappa alors leurs oreilles, qui demanda à travers la porte ce qu'on vouloit. Aprés avoir répondu amicalement, on ouvrit, une grande fille parut une lumiere à la main. Le Chevalier fit ſigne à d'Orneville que c'étoit celle dont il lui avoit parlé. Ce Gentil-homme avoit les yeux fixement attachés ſur cette fille, & tâchoit de penetrer ce qu'elle penſoit, afin de regler ſa conduite ſur l'impreſſion que lui feroit la vuë du Chevalier qu'il s'imaginoit qu'elle devoit reconnoître. La jeune perſonne fit moins d'attention aux re-

gards de d'Orneville qu'à la figure de d'Elby ; elle le reconnut ſur le champ, changea de couleur, & ſon premier mouvement fut de ſe retirer. Non, s'il vous plaît, Mademoiſelle, s'écria d'Orneville en l'arrêtant par le bras, vous êtes trop aimable pour qu'on vous perde de vûë ſi tôt. Ce diſcours & ce mouvement non ſeulement intimiderent cette jeune fille, mais la glacerent d'effroi. Au nom de Dieu, Meſſieurs, leur dit-elle, en prenant un ton ſuppliant, ne me perdez pas. Je ne vois que trop ce qui vous amene ; mais je vous jure que je ne ſuis que complice très-innocente de ce qui s'eſt paſſé. Si vous ſçaviez mes malheurs, vous me plaindriez & vous connoîtriez que c'eſt malgré moi que j'ai prêté la main au vol que l'on a fait à ce jeune Monſieur. La choſe eſt aiſée à réparer, reprit doucement d'Orneville, on n'a qu'à lui remettre les effets dont on l'a ſi indignement dépoüillé, je vous donne ma parole que cela n'ira pas plus loin. Hélas! que ne le puis-je, repartit la fille,

vous auriez bientôt lieu d'être ſatisfait ; mais je ne ſuis pas la maîtreſſe, il s'en faut bien ; & de plus je ſçais que tout ce qu'avoit Monſieur a été vendu dès le lendemain. N'importe, reprit d'Orneville, il eſt aiſé de s'accommoder, nous eſtimerons à l'amiable à quoi monte ce vol. La grande fille ſe préparoit à répondre, lorſqu'on l'appella de la chambre voiſine avec un ton grondeur, en lui demandant ce qu'elle faiſoit ſi long-tems à la porte. Elle avoit les yeux toujours attachés ſur nos Cavaliers, & elle ne ſçavoit que répondre.

Cependant la perſonne qui l'appelloit, impatiente de ce qu'on ne lui répondoit pas, accourut en grondant, & avoit la main levée pour maltraiter la jeune fille. Le Chevalier la reconnut pour cette grande femme ſéche dont il a été parlé dans la premiere Partie. La vûë de d'Orneville & de d'Elby la calma ; ils étoient mis de façon à donner bonne idée d'eux. Pourquoi ne pas me répondre, dit la vieille

à la jeune fille, que vous étiez avec ces braves Meſſieurs ? vous ne m'auriez pas fachée : je ſuis la premiere à vouloir qu'on faſſe politeſſe aux honnêtes-gens. Pourquoi les laiſſez vous ainſi à la porte ? Lorſqu'ils ſeront entrés, nous ſçaurons ce qui les amene. Allons, Meſſieurs, continua-t'elle, paſſons dans la ſalle. D'Orneville entra le premier. La jeune fille ferma la porte, & s'approcha de l'oreille du Chevalier, qui lui parut plus aiſé à attendrir que le Mentor, & le ſupplia d'avoir pitié d'elle. Le jeune-homme, dont le cœur étoit bon & compatiſſant, le lui promit. Cette converſation fut interrompuë par un Chevalier très-bien mis, qui vint audevant de d'Orneville, & qui aprés pluſieurs reverences, l'engagea auſſi-bien que le Chevalier à s'approcher du feu, ce qu'ils firent. L'appartement étoit meublé ſimplement, mais d'une grande propreté ; & ceux qui l'occupoient habillés proprement. D'Orneville avoit les yeux attachés ſur le Chevalier, il attendoit un ré-

gard qui lui apprît ſi le Cavalier ſi poli étoit de ſa connoiſſance ; auſſi bien que la grande femme. D'Elby, trompé par l'habit galonné de l'Abbé Carpin (car c'étoit lui) l'avoit méconnu ; mais cela ne dura qu'un inſtant, & le coup d'œil fut donné. Le fripon d'Abbé, trop habile pour ne pas comprendre que cette viſite & ce regard renfermoit un myſtere, ſe leva tout d'un coup. Pardonnez, Meſſieurs, s'écria-t'il avec un air aiſé, ſi je vous quitte ; j'allois ſortir lorſque vous êtes entrés : j'ai donné parole à un Seigneur de la premiere diſtinction, & je ne lui manquerois pas pour toutes les choſes du monde : je vous laiſſe avec ces Dames. Un moment, interrompit d'Orneville en lui barrant le paſſage, j'ai à vous parler. A moi ? Monſieur, reprit le Fillou ; Oui, continua le Mentor ; je vous préſente ce Cavalier ; le reconnoiſſez-vous, ajoûta-t'il en lui montrant d'Elby ? Ce diſcours & les traits du Chevalier, frapperent le fripon d'Abbé. Il devint pâle, mais il ne ſe défera pas. Je

ne connois pas Monſieur, reprit-il d'un air tranquille. Vous ne me connoiſſez-pas, interrompit d'Elby que ſa vivacité emporta, vous ne me connoiſſez-pas ? fourbe. Je ne ſuis pas peut-être celui que vous avez volé ſi indignement ? Prenez-garde à ce que vous dites, Meſſieurs, reprit le Filou avec une contenance aſſurée ; croyez-moi, le mieux eſt de vous en retourner : je pardonne au malheur de quelque perte qui occaſionne une mépriſe ſi inſultante. Ce n'eſt pas à un homme de ma qualité à qui l'on tient de pareils diſcours ; & ſans ces Dames, morbleu... La grande femme ſeche à ces diſcours, s'étoit levée en donnant un coup d'œil à la jeune fille, & voulut paſſer dans un cabinet voiſin. Mais d'Orneville ſe défiant de quelques mauvais tours, l'arrêta, & l'obligea de reſter, en faiſant connoître à ces honnêtes-gens, qu'il n'étoit point dupe, & que le meilleur parti qu'ils avoient à prendre étoit de s'executer ; qu'on ne vouloit pas les per-

dre ; mais que s'ils balançoient à rendre les effets volés ou le prix de ce qu'ils valoient, qu'on ne les ménageroit en aucune façon ; que pour ce qui étoit de la fanfaronade de l'Abbé, qu'elle n'intimidoit point, & que s'il continuoit à ruſer, qu'il devoit s'attendre à voir les choſes au pis.

Le ton ferme avec lequel d'Orneville parla, fit changer pluſieurs fois de couleur au Filou. Cependant au lieu de profiter d'un avis qui pouvoit le tirer d'affaires, il continua ſur le premier ton, & voulut gagner la porte ſous prétexte d'appeller les voiſins pour les rendre témoins, diſoit ce Fripon, de l'inſulte qu'on lui faiſoit ; mais d'Orneville lui barra le paſſage en lui répétant ce qu'il venoit de lui dire. Le Filou que la conſcience bourreloit, & qui craignit que le moindre intervalle ne le fit arrêter, mit l'épée à la main pour s'ouvrir la rétraite ; le Mentor tira la ſienne & mit la porte derriere lui. Le Chevalier en fit autant, & tous deux firent leurs

efforts pour desarmer ce désespéré. Les deux femmes effrayées se mirent à jetter des cris affreux ; & soit que la grande femme ne voulût pas abandonner l'Abbé Carpin, ou que la frayeur lui ôtât le jugement, elle négligea de profiter d'une si favorable occasion pour se sauver comme elle l'auroit pû, par un endroit ménagé depuis long-tems pour de pareilles extrêmités, & dont se Filou fit un meilleur usage, comme on le verra dans la suite.

Cependant les clameurs & le bruit qui se faisoient dans le sallon, attirerent bientôt les voisins à la porte ; ils y frappoient de toutes leurs forces, lorsque le Commissaire arriva, il la fit enfoncer sur le champ. Le Filou dont l'effronterie étoit extrême, ne se troubla point à sa vuë ; au contraire, il profita de la situation présente, pour mettre cet homme de son côté. Je suis bien aise que vous soyez témoin, lui dit-il, Monsieur, de l'insulte que l'on vient de me faire chez-moi, on peut même l'appeller surement d'un autre nom ; j'allois

ſans vous être aſſaſſiné. D'Orneville voulut repartir, mais tous ceux qui étoient entrés après le Commiſſaire éleverent leur voix, & prirent le parti du Filou, n'étant que trop prouvé, diſoient-ils, qu'on en vouloit à la vie de leur voiſin par les circonſtances de l'action. Ils proteſterent même que ſi l'on n'envoyoit pas ſur le champ d'Orneville & d'Elby en priſon, ils les y conduiroient eux-mêmes; qu'on ne pouvoit faire une juſtice trop prompte à de pareils attentats, leſquels impunis étoient cauſe qu'on n'étoit pas en ſureté chez ſoi. Le murmure augmentoit à tel point, que le ce Commiſſaire eut bien de la peine à faire valoir ſon autorité; & ſans les Archers qui étoient à la porte, auſquels il ordonna de faire retirer tout le monde, il n'auroit été de long-tems en état d'inſtruire cette affaire. Ces premiers ordres executés, il fit fermer la porte & tenir le Guet dans l'antichambre. Il rentra dans l'appartement avec les Cavaliers & le Filou, pour ſçavoir de quoi il étoit queſtion.

Le

Le fripon d'Abbé, prévenu que ce Juge de Police n'avoit été mandé que par les clameurs qu'on avoit fait, continua sur le même ton avec le Commissaire. D'Orneville eut bien de la peine à s'en faire écouter; mais l'ayant assuré que c'étoit par son ordre qu'un Laquais avoit été le chercher, le Juge fit attention à cette preuve, & lui prêta l'oreille. Le Filou & la grande femme craignant ces explications, voulurent encore répliquer; mais le silence leur ayant été imposé, d'Orneville déclara qui il étoit, & en quelle consideration il prénoit les interêts du Chevalier, rapporta l'avanture du vol qu'on a vû dans la premiere Partie, non sans être niée bien des fois de la part du Filou, & appuya cette histoire par l'aveu que lui avoit fait la grande fille, qui protestoit que la seule force étoit la cause qu'elle se trouvoit compromise avec ces malheureux. Le Commissaire à ce discours, fit approcher la jeune personne; son air seul prouvoit la verité de ce qu'on ve-

noit de dire ; il lui fut ordonné de parler. Elle ſe jetta aux pieds de ce Juge, en l'aſſurant de ſon innocence & en le ſupliant d'avoir pitié d'elle. Le Commiſſaire répondit, qu'elle devoit tout eſperer de la verité & de ſon innocence. Fanchon raſſurée par ces mots, s'étant réleyée, & ayant eſſuyées ſes larmes, commença ainſi ſon hiſtoire.

CHAPITRE XII.

Hiſtoire que conte Fanchon, Fille d'une mere Grenadier dans le Regiment de Bourbonnois. Vol de conſequence manqué, & pourquoi.

MA mere étoit Grenadier dans le Regiment de Bourbonnois.... Grenadier ? interrompit le Commiſſaire en riant. Oui, Monſieur, continua Fanchon. Fille d'un pere qui maltraitoit extrêmement ſes enfans, elle ſe ſauva de la maiſon avec un frere qu'elle aimoit tendrement, & qui au bout de quelque tems ne ſçachant que devenir, ſe fit Soldat. Ma mere ne voulant pas quitter ſon frere, ſe traveſtit en homme, & ſuivit le même ſort; ſon frere fut tué au bout de dix ans dans une bataille. Le deſeſpoir fit faire des choſes ſi prodigieuſes à ma mere pour venger la mort de ſon frere, qu'au ſortir de l'action on la fit paſſer dans la Compagnie de Grena-

diers, comme une distinction dûë à sa valeur & qui la fit surnommer Sans-quartier.

Lorsqu'on fit le Siege de Fribourg à la derniere Guerre, elle fut commandée à l'attaque du Chemin couvert; un fatal coup de feu l'étendit sur le carreau, & en la blessant à mort il me donna la vie. Lorsqu'on emporta les blessés, l'on me trouva près d'elle par terre, l'un & l'autre prêts à rendre les derniers soupirs. Les efforts que ma mere avoit fait sans doute pour se délivrer de moi & me soigner, contribuerent beaucoup à précipiter sa fin. Elle eut cependant la consolation, avant que de fermer les yeux, de me voir enlever par ses camarades; elle expira un moment après avec un air content. Cette histoire fit du bruit. Le Général en faveur de sa singularité donna un petit fond pour qu'on eût soin de moi; & les Officiers du Regiment, genereux comme le sont presque tous ceux de cette classe, se cottiserent à l'envi pour qu'on élevat, disoit-il, la petite

Grenadiere. Je fus remiſe entre les mains de la Vivandiere du Regiment. Cette femme intereſſée me voyant jolie, & joüiſſant d'une penſion honnête pour mon entretien, m'inſpira de bonne heure de la crainte & de la ſoumiſſion à ſes ordres. La Vivandiere, nommée Madame Ducrochet, n'avoit qu'un enfant de quatre ans. Vous le voyez devant vous, Meſſieurs, continua Fanchon en montrant l'Abbé Carpin, dont le nom véritable eſt Ducrochet.

Le Commiſſaire & les Cavaliers tournerent à ce mot les yeux ſur le Filou. Il avoit rougi de l'apoſtrophe de la jeune fille; & de dépit il ſe jetta ſur ſon ſiege, à l'entrée de la porte d'un petit cabinet qui étoit auprès de la cheminée en tournant le dos de ſa chaiſe comme un homme honteux & qui rêve profondément.

La Ducrochet, continua Fanchon, me voyant grandir à vûë d'œil, & ſuppoſant que j'étois jolie, me retira de la Boutique où je ſervois les allans & les venans, & me fit travailler dans une chambre voi-

ſine. Je ne fus pas fâchée de ce changement. Mes inclinations étoient ſages; & quoique née au milieu des armes, j'étois timide & modeſte, & je ſouffrois beaucoup d'être obligée d'entendre les diſcours libres de ceux qui buvoient à la maiſon. La crainte que j'eus qu'on ne me remît à la boutique, me fit travailler de mon mieux; les Officiers du Regiment demandoient de tems en tems de mes nouvelles, ne me voyant plus expoſée à leur vûë. La Ducrochet leur en apprit les raiſons. Ils la louerent de ſes bonnes intentions; & ſçachant par elle que je faiſois des chemiſes, non ſeulement j'eus la pratique du Regiment, mais encore celle de toute la Garniſon.

A meſure que je grandiſſois, qu'on me flattoit de beauté (car il y avoit toujours quelques Officiers privilegiés par la Vivandiere à qui elle permettoit d'entrer dans ma chambre,) la vanité s'emparoit de ma jeune tête. La Ducrochet retenoit l'argent de mon travail. Je ſçavois fort bien compter, & j'avois aſſez d'eſprit pour me dire

que j'employerois fort bien cet argent à mon uſage. Cette femme ne me donnoit que des habits communs & un linge groſſiers. A force d'en manier de fin, je m'y étois accoutumée. Un jour je ne pus m'empêcher de faire connoître à la Vivandiere une partie de mes penſées, en lui faiſant ſentir que puiſqu'elle joüiſſoit de mon ſalaire, qu'elle devoit du moins m'entretenir de façon que je puſſe paroître comme les autres les jours de Fêtes; ſa réponſe fut un ſoufflet qui me fit tant de peines & tant verſer de pleurs que je ne pus travailler le reſte de la journée. La Vivandiere s'en étant apperçuë, redoubla ſes mauvais traitemens; mais ils ne purent me réſoudre à reprendre mes premieres occupations, & je continuai à ne vouloir plus rien faire.

La Ducrochet ne trouvant pas ſon compte à mon deſeſpoir, feignit de ſe radoucir, & me fit le lendemain un long ſermon pour m'encourager au travail, en me diſant que puiſque j'aimois tant à être brave, que je n'avois qu'à ſuivre ſes

avis, & qu'il ne me manqueroit plus de rien. J'ouvris avec avidité les yeux à ce diſcours. Lorſqu'il vient des Officiers te voir, me dit-elle, & qu'ils te commandent des chemiſes, pourquoi demander juſte ce qu'il faut de toile pour en faire ſix ? l'innocente ! Que ne t'en fais tu donner dequoi en faire huit, il y en auroit deux pour toi ; fais-en de même pour les garnitures, & tu auras bientôt dequoi te nipper en toile & en mouſſeline. Il n'y a qu'avec les vieux Officiers qu'il faut être circonſpecte, ils ſont trop routiers pour ſe laiſſer ſurprendre ; pour les jeunes c'eſt benediction, on rogne en plein drap avec eux. Quand même il s'en trouveroit de clair-voyants, par honneur & par conſidération pour une jeune fille, ils n'en diroient rien ; & ſuppoſé qu'ils ne vouluſſent pas mordre à l'hameçon, autant de débarraſſé : une fille comme toi & gens comme nous n'avons point beſoin de craſſeux. Va va, ſi tu veux écouter mes conſeils, non ſeulement le linge ne te manquera

pas ; mais les habits ſuivront bientôt. Tiens, vois-tu, il n'y a que façon de ſe conduire dans la vie, & que les ſots qui n'y ſont pas leur chemin.

Les mauvais conſeils operent bien plus aiſément que les bons, ſur tout lorſque l'éducation manque. Comme la Ducrochet ne me propoſoit rien de contraire à la modeſtie, je crus que ces moyens étoient l'eſſence du métier ; je réſolus de m'en ſervir, je m'en trouvai on ne peut pas mieux. Trois mois ne ſe paſſerent pas ſans qu'une petite armoire que j'avois ne fût remplie de linge, de nipes & de mille bagatelles qu'on me donnoit tous les jours, dès qu'on me vis ſur le ton de recevoir. La Ducrochet venoit de tems en tems faire avec moi l'inventaire de cette armoire, & ſes yeux ſe promenoient avec plaiſir ſur tous les effets dont elle étoit ornée ; elle avoit raiſon, car la ſuite vous fera connoître qu'elle regardoit ce dépôt, comme un tréſor que je lui amaſſois.

Cependant la dureté de cette femme envers son fils qui manquoit de tout, & qu'elle accabloit chaque jour de mauvais traitemens, lui fit prendre son parti; il sçavoit l'endroit où sa mere cachoit son argent, il le prit, & il disparut un jour. Le chagrin qu'elle en eut me tomba sur le corps, & je m'en ressentois chaque jour; pour comble de chagrin elle m'ôta tout ce que j'avois & se l'approprià. Cette perte me fut sensible, & me fit souhaitter de me délivrer de sa tyrannie; il ne me manquoit plus que les occasions, & elles ne ne tarderent pas à arriver.

Le Marquis de... Colonel, vint joindre son Regiment. Il aime extrêmement les femmes, & joint aux qualités dont il est doué une générosité sans pareille. On le régala en arrivant du premier trait de mon histoire; sa singularité lui fit naître le désir de me voir, & il vint au logis accompagné d'un grand nombre d'Officiers. L'éclat qui suivoit sa personne, le rang, les déferences qu'on lui marquoit, le tout

flatta ma vanité. Je goutai à longs traits les douceurs qu'il me diſoit, il parloit bas : l'on s'étoit éloigné par reſpect. Le rouge qui me montoit au viſage, m'embeliſſoit aparemment. Il m'aſſura qu'il me trouvoit la plus jolie perſonne qu'il eut vû de ſa vie. Mon cœur ſe prêta volontiers aux propoſitions qu'il me fit de continuer à me voir tant qu'il ſeroit dans la Ville, & ſur tout à celle de m'emmener à ſon départ. Son ſéjour dans la garniſon fut de trois mois ; & pendant ce tems il parvint tellement au point de me plaire, que je ne pouvois plus vivre ſans lui. Mais peut-on compter ſur la conſtance des hommes ! Soit que ma ſageſſe lui déplût, ou que les diſſipations le reffroidirent, les viſites qu'il me faiſoit furent peu à peu retranchées, & puis ceſſerent tout d'un coup. Le dépit me fit tomber malade dès que j'appris qu'une Maîtreſſe nouvelle cauſoit l'infidelité de mon Amant : la vie me devint inſupportable, je ne travaillois plus. La Ducrochet qui s'apperçût bientôt de

toutes ces choſes, redoubla ſes mauvais traitemens; j'en fus ſi outrée, que je réſolus de m'enfuir à la premiere occaſion. J'en étois dans ces termes, lorſqu'un ſoir il entra dans ma chambre un homme avec un habit brodé d'or. La Ducrochet étoit pour lors en Ville; je fus ſurpriſe de la vivacité avec laquelle cet inconnu m'embraſſa. Je me reculai; Hé mondieu! belle Fanchon, me dit-il, vous ne reconnoiſſez pas Ducrochet votre frere. A ce nom je lui ſautai au cou; nous avions toujours été intimement unis, nos chagrins communs nous avoient liés d'une mutuelle amitié, & ſon abſence m'avoit cauſé beaucoup de chagrin. Je le félicitai ſur l'état brillant où je le voyois: il reprit qu'il avoit fait fortune, & qu'il revenoit exprès pour m'en faire part: en ajoutant que ſi j'étois auſſi malheureuſe que par le paſſé, (ce dont il ne doutoit pas,) que je n'avois qu'à prendre mon parti & le ſuivre, qu'il m'épouſeroit, & que je ſerois heureuſe. Sa mere arriva ſur ces entrefaites elle le reconnut ſur le champ; mais l'habit ma-

gnifique qu'il avoit ſur le corps lui en impoſa, & lui fit oublier le vol dont il l'avoit incommodée. Effet de l'aiſance ! Si Ducrochet avoit reparu comme un gueux, il auroit été chaſſé à coups de bâton, ou renfermé. Mais il eſt brillant, ne parle que de fortune, d'or & d'argent, ſon habit témoigne, il perſuade, on le croit. On fait plus ; la vanité de pouvoir dire de cet homme ſuperbe : C'eſt mon fils, fait qu'on court avertir les voiſins, les amis, auſquels on diſoit autrefois pis que pendre de ce fils. Ils arrivent, c'eſt à qui lui fera des complimens ; un grand ſoupé ſe donne là-deſſus, où rien n'eſt épargné. Voilà le monde !

La nuit de ce jour je rêvai avec plaiſir aux propoſitions de Ducrochet. Il m'avoit fait un portrait ſi avantageux de Paris, des plaiſirs qu'on y goûte, de la liberté que les femmes y reſpirent, nommant cette Ville un Temple dont elles ſont les Divinités, où tout le monde ſacrifie. Tout cela me prévint au point que je pris mon parti. Je le lui appris le lende-

main, & il en fut ravi. Sa chaiſe (car il en avoit une) fut ordonnée ſur le champ, afin de ſaiſir le premier moment favorable. La Ducrochet nous le procura bientôt. Sa vanité la faiſant ſortir, ſans doute pour faire part à d'autres amis de la ſituation heureuſe où étoit ſon fils, nous profitâmes de ce tems & nous nous jettames dans la voiture. Ducrochet m'entretint en chemin, de l'hiſtoire de pluſieurs filles qui étant arrivées à Paris avec rien, y étoient aujourd'hui brillantes & fortunées; & paſſant de là ſur lui-même: Voyez, me diſoit-il, en combien peu de tems j'ai proſperé; ce n'eſt encore rien, & je prétens avant qu'il ſoit peu rouler un bon carroſſe.

Qu'on juge de l'impreſſion que de pareils diſcours ſont capables de faire ſur l'eſprit d'une jeune perſonne. J'arrivai à Paris l'eſprit préoccupé de toutes ces choſes; & pour les rendre certaines, je preſſai Ducrochet de me tenir la parole qu'il m'avoit donné de m'épouſer. Il para ſous

divers prétextes mes empreſſemens. Mais voyant que je ne lui donnois aucun moment de repos: Vous êtes donc folle? me dit-il un jour que je le tourmentois ſur ce chapitre, il n'y a que les ſots dans ce païs qui ſe marient. Voyez Madame de.... votre voiſine, je vous en ai parlé; n'eſt-elle pas heureuſe? On l'appelle Madame, elle a bonne maiſon, bon équipage, elle n'a jamais cependant connu les Loix de l'Hymen; en eſt elle moins conſidérée de celles qui penſent comme elle? Je pourrois vous citer cent modéles ſemblables. Le Mariage eſt un joug inſuportable; au lieu qu'avec des charmes... Je me mocque de ces uſages, repris-je, & je veux m'en tenir à ceux qui ſont ordinaires, & je ne vivrai abſolument pas avec vous, que je ne ſois votre femme. Ducrochet qui me vit ferme dans cette reſolution, me calma & me promit de finir. Peu de jours après, il profita de ma ſimplicité, en me conduiſant dans un endroit où il ſuppoſa un Prêtre qui fit la

ceremonie de nous unir, & que j'ai reconnu depuis pour un malheureux; il me donna des raiſons pour faire ce Mariage ſecrettement, auſquelles je crus devoir condeſcendre. Ducrochet avoit pris peu à peu un tel empire ſur moi, que depuis je n'ai plus oſé contredire à aucune de ſes volontés.

Cependant je ne fus pas long-tems à m'appercevoir, que l'aiſance qui l'accompagnoit, étoit moins dûë à ſon merite qu'à de mauvais talens : Il revenoit tous les jours à la maiſon chargé d'effets, comme de Montres, de Tabatieres & d'autres Bijoux. Dans les commencemens il ſe défioit de moi, & payoit mes queſtions de deffaites & de ſuppoſitions ; il fut cependant obligé un jour de changer de conduite. Il entra d'un air effaré dans ma chambre, & m'invita de l'aider à faire des ballots pour changer ſur le champ, diſoit-il, de quartier ; il étoit ſi preſſé, que je lui en demandai en vain la raiſon. Dès que nous fumes à l'abri de ce qu'il craignoit

noit, il m'avoüa enfin qu'il exerçoit depuis qu'il étoit à Paris le metier de filou. Cette confeſſion me ſaiſit d'effroy ; je voulus tendrement, & comme à un Epoux, lui répreſenter l'indignité d'une pareille vie, & l'ignominie qui la ſuivroit tôt ou tard ; mais un ſoufflet paya mon ſermon & mon amitié. Je me revoltai, & je lui dis que je ne voulois plus vivre avec lui, & que je trouverois bien les moyens d'échapper. Cette menace m'attira des traitemens encore plus indignes ; & pour m'ôter l'envie de lui joüer de mauvais tours, il me donna pour compagne une femme que vous voyez, Meſſieurs, preſente, que je devois appeller ma tante ; en me jurant que ſi je n'étois docile à toutes leurs volontés, & que je fiſſe le moindre pas pour me ſauver, qu'ils m'enterreroient toute vive.

La frayeur de mourir, imaginant aſſez que ſi je m'écartois qu'ils ne me feroient aucun quartier, me rendit ſouple & me fit dévorer mes chagrins : il ne m'a pas

été poſſible de pouvoir m'échapper ſans courir les riſques dont j'étois menacée. Depuis ce tems, Ducrochet s'eſt livré tout entier à ſes mauvaiſes inclinations. Helas! je n'en ai que trop vû. Mais, Monſieur, continua Fanchon en ſe réjettant aux pieds du Commiſſaire, ne me perdez pas, ayez pitié de mon innocence.

La grande fille ſe tut en achevant ces mots, & ſe mit à pleurer amerement. Le Commiſſaire ne voulut pas s'en tenir à cette ſimple confeſſion, & ſouhaita qu'elle entrât dans un plus grand détail afin d'être en état de faire un rapport plus circonſtancié. Il ſe tourna vers d'Orneville & d'Elby, & leur dit qu'ils étoient les maîtres de s'en retourner; qu'il alloit prendre leur adreſſe & qu'il les feroit avertir pour voir la fin de cette affaire. Le Mentor le pria de trouver bon qu'il fût preſent aux dernieres déclarations, ſous pretexte des interêts du Chevalier, mais en effet pour que le jeune homme apprit par des exemples auſſi poſitifs le danger qu'on court à frequenter de mauvaiſes compagnies.

Fanchon, qui étoit plus morte que vive, trembloit de l'air ſevere du Commiſſaire. La crainte de mourir s'étoit emparée ſi fort de ſon ame, qu'elle redoubloit à chaque inſtant ſes ſupplications : J'ai de très-beaux Diamans, lui diſoit cette pauvre fille, prenez-les, Monſieur, & ſauvez-moi.. Ne parlons pas de cela, reprit le Commiſſaire en la relevant ; il faut que je faſſe me charge ; tranquiliſez-vous cependant, ſi les choſes ſont comme vous les dites, on pourra y avoir quelques égards, & faire valoir la force majeure qui vous a rendu complice.. Mais ces Diamans, continua le Commiſſaire d'un ton réveur, ſeront encore volés, voila un cruel embarras. Comment ſçaurons-nous à qui ils appartiennent ? En attendant je les mettrai en lieu ſûr, afin de les conſerver aux proprietaires. Mais voyons, ajoûta le Commiſſaire en ſe paſſant la main ſur le viſage, le tems me preſſe achevez au plûtôt ; cependant, dit ce Juge enſe tournant vers d'Orneville, ceci m'a l'air d'être encore long, vous pourriez

Meſſieurs. , . . . N'importe , reprit d'Ornezville ; nous attendrons. Mais s'il vous eſt convenable de parler en particulier aux délinquans , vous êtes le maître. Voilà ce qui s'appelle parler, reprit le Commiſſaire ; cela étant , achevez, Mademoiſelle , je ſuis prêt de vous entendre.

Pendant que la jeune fille contoit ſon hiſtoire, Ducrochet avoit feint de s'endormir ſur la chaiſe : le Commiſſaire n'avoit pû s'empêcher d'en rire , & de dire dans ſon étonnement qu'il falloit avouër ou que cet homme avoit paſſé huit jours ſans fermer l'œil, ou qu'il étoit bien accoutumé aux crimes & aux évenemens , pour ſe livrer au repos dans une pareille conjoncture. Il voulut l'éveiller : mais la grande femme qui ſoubçonnoit les raiſons de Ducrochet, reprit qu'il falloit le laiſſer dormir , & qu'il auroit aſſez de tems pour le tourmenter. Soit, reprit le Commiſſaire en en la regardant avec un front ridé , nous n'oublirons perſonne. La vieille repondit encore avec impertinence , & ne ſe tut

que par les menaces qu'il lui fit de faire entrer les Archers. Un certain respect qu'ont les coupables pour ces Messieurs, la contint, & elle fut en grondant se jetter sur une chaise à côté de Ducrochet.

CHAPITRE XIII.

Hiſtoire d'un vol de Ducrochet, Princeſſe ſuppoſée.

CEtte conteſtation ceſſée, le Commiſſaire ſe tourna vers Fanchon, & lui fit ſigne de parler. Elle continua ſon hiſtoire en ces termes :

Il me ſeroit impoſſible, Monſieur, de vous rendre un compte exact de tout ce qui s'eſt paſſé depuis que je ſuis avec Ducrochet. Je n'en ai entrevû qu'une partie, & ne ſuis vraiment complice que de deux vols, dont celui de ce jeune Monſieur en eſt un : voici l'autre dans toutes ſes circonſtances.

Un jour que nous étions à table, ma ſuppoſée tante & moi, Ducrochet ſurvint avec une gayeté qui ne lui étoit pas ordinaire. Rejouiſſez-vous, mes enfans, dit-il,

j'ai fait une découverte qui va ſûrement nous mettre à notre aiſe ; achevez de diner au plus vite, il faut plier bagage, & changer de demeure. J'ai retenu un premier appartement au Faubourg Saint Germain, dans un Hôtel où Fanchon va briller comme une Princeſſe, auſſi faut-il qu'elle la paroiſſe. Pour notre tante, continua-t-il, elle ſera ſa Dame d'honneur, & pluſieurs de nos amies ſur leſquels je puis compter, lui ſerviront de Femme de chambre ; moi je ſuis Intendant de faveur. Une partie de nos camarades ont loué dans cet Hôtel, afin que nous n'ayons point de clair-voyants & que nous puiſſions en cas d'accidens être les maîtres abſolus. Te voilà bien étonnée, continua Ducrochet en riant de ma ſurpriſe. Oüi, tu ſeras Princeſſe ! Ne t'embarraſſe pas, je t'inſtruirai des airs que tu dois prendre, & tu ne l'auras pas été huit jours, que tu voudras l'être toute la vie. Je demêle aſſez l'empreſſement que tu as de ſçavoir le nœud de cette intrigue ; la voici.

Je revenois il y a quelques jours de la Comedie, d'assez mauvaise humeur d'avoir manqué une montre d'or à repetition que je lorgnois, & je révois au moyen de m'en dédommager ailleurs, lors que plusieurs équipages qui descendoient à l'Hôtel D.. me firent avancer, comme beaucoup de monde, pour apprendre le nom de l'Etranger opulent à qui ils appartenoient. L'on me dit qu'un jeune Seigneur Allemand, nommé le Baron de *Straker*, avoit fait retenir l'Hôtel entier depuis un mois, qu'il venoit à Paris uniquement pour son plaisir, & que ses richesses & ses revenus étoient immenses. Je voulus le voir sur le champ, & je m'introduisit à l'Hôtel. Il étoit dans son appartement entouré d'un grand nombre de Domestiques. Le Baron me parut materiel, & je jugeai dès l'instant qu'on pouvroit aisement en faire une dupe. Je ne te raporterai point la maniere dont j'ai fait connoissance avec lui, il me suffit que tu sçaches que j'ai si bien joué mon Rolle près de lui, que non seulement il me

conſidere ; mais même commence à avoir de la confiance en moi. Je lui ai donné pour amis les miens ; & depuis deux jours il a été de toutes nos parties. J'ai reconnu deux choſes en lui, la premiere qu'il n'aime point le déſordre, la ſeconde qu'il eſt fort haut. Il m'a déja conté pluſieurs avantures qui lui ſont arrivées, ce qui m'a fait demêler que dans toutes les Cours où il s'eſt arrêté il y eſt devenu amoureux des Princeſſes qui s'y ſont trouvées, & tout cela je gage par amour propre, ce qui ſe manifeſte à chaque inſtant ; ne parlant que de Chapîtres & de Colleges, & mépriſant toute autre Nobleſſe. C'eſt ſur ſa hauteur, que j'ai préparé les reſſorts que je veux faire jouer. Mes ſoupleſſes l'ont gagné ; & comme il ne trouve ici perſonne qui rampe & qui ſoit auſſi complaiſant que moi, qui le traite de Monſeigneur, je me ſuis mis au point de pouvoir compter ſur la réuſſite de mon projet. Une de ſes paſſions eſt le jeu ; je l'en ai retiré ſous prétexte qu'on cherchoit à le tromper, &

l'interêt qui j'ai marqué par là à ce qui le regarde, lui a été ſenſible & l'a rendu docile. Ce qu'il y a de mieux encore dans cette affaire, c'eſt que l'envie qu'il a de ſçavoir bien le François, qu'il parle très-mal, lui fait éviter tous les gens de ſa Nation, moyennant quoi je ne crains pas qu'on lui donne des avis. Enfin, ma cher Fanchon, je lui ai fait accroire qu'une Princeſſe que j'avois vû autrefois en Italie, fille d'un Souverain à la Cour duquel j'avois été ſouvent, étoit arrivée depuis deux jours *incognito* à Paris; que le hazard m'ayant fait reconnoître de l'un de ſes gens, il m'avoit engagé de venir la ſaluer; qu'elle avoit parû me revoir avec bonté; que ſçachant l'uſage que j'ai de ce Païs, elle avoit accepté mes offres de ſervice, & m'avoit retenu pour faire ſes affaires & lui tenir compagnie. J'ai pris de là occaſion de marquer au Baron de Straxer le regret que j'avois d'être obligé de ne pas me trouver ſi ſouvent avec lui. Soit crainte de me perdre; ou vanité de lier commerce avec une Prin-

ceſſe il m'a engagé, de lui faire faire connoiſſance avec elle. C'eſt où je l'attendois, & voilà où j'en ſuis : je pretend lui faire payer cher ſa curioſité. Après ce diſcours Ducrochet nous fit le plan de ſon projet. La journée fut employée à déloger, le lendemain à m'acheter des habits convenables au rolle que j'allois jouër, & le troiſiéme jour le Baron me fut preſenté. En verité, j'eus pitié du ſort qu'on lui preparoit. Ce jeune homme étant extrêmement aimable, & d'une franchiſe qu'on pouroit appeller ſimplicité, je fus tentée vingt fois de m'ouvrir à lui ; mais les menaces de Ducrochet, en cas que je le trahiſſe jamais, me retinrent, & je lui fus malgré moi fidelle.

Cependant la conduite qu'on me faiſoit tenir avec le Baron, le rendit en peu de jours éperdument amoureux de moi. En conſervant la fierté convenable à une Princeſſe, je lui laiſſai entrevoir que ſa paſſion ne m'étoit pas déſagréable ; il en fut tranſporté, & il ne me quittoit plus. Les ſpec-

tacles, les fêtes & les promenades furent vainement offertes; je m'en deffendois non ſeulement ſur *l'incognito* que j'étois obligé de garder, mais ſur ce qu'il ne me convenoit point d'en recevoir de perſonne. Enfin on me fit jouer mon rolle on ne peut pas mieux.

Lorſque Ducrochet fut bien perſuadé que la dupe étoit dans ſes filets, il réſolut de denoüer cette intrigue. Pour y parvenir, je parus d'une mélancolie extrême. Le pauvre Baron s'en allarma, & s'y montra veritablement ſenſible, en me preſſant à chaque inſtant de lui en apprendre le ſujet. Je tins bon quelque tems pour exciter ſa curioſité: mais un jour s'étant jetté à mes genoux & me ſupliant avec larmes de lui ouvrir mon cœur, me promettant que je pouvois diſpoſer entierement, non ſeulement de ce qui lui appartenoit, mais même de ſa vie, je feignis de m'attendrir; je ſoûpirai, & je lui parlai en ces termes.

Hélas! que me demandez-vous, lui dis-je? que vous êtes cruel! Et d'où vient

l'empire que vous vous acquerez aujourd'hui sur moi ? Sçavez-vous bien que je ne puis vous donner une preuve plus essentielle de mon estime, que de vous faire part des raisons qui m'ont obligé de quitter la Cour de mon pere. Si j'avois prevû, continuai-je en soûpirant, que dès que j'en serois dehors, je donnerois mon cœur, hélas ! je me serois bien donné de garde d'en sortir. A ce discours, le Baron se jetta à mes pieds & me baisa les mains, en me disant: Moi l'être bien l'heureux de la ponté grande que mon Princesse souloir bien me faire. Moi fercerois grandement mon sang pour son service, l'être pas encore souffisant; foudroit l'avoir nombre à tonner pour preuve de mon l'amour. Je le remerciai, & je commençai ainsi l'histoire que Ducrochet m'avoit fait apprendre par cœur.

Le Duc de... voisin des Etats de mon pere, devint amoureux de moi à un Bal. J'étois recherchée par plusieurs Princes de divers païs, lesquels ont coûtume au sor-

tir du carnaval de Veniſe, de repaſſer chez tous les Princes d'Italie. Ce n'étoit pas dans ma Patrie où je devois donner mon cœur; nul d'eux ne me plût, & je m'éloignai toûjours des propoſitions qu'on me fit à ce ſujet. Mon pere juſques là ne m'avoit jamais contraint : mais la politique de l'Etat me joüa bien tôt un de ſes tours ordinaires. Le Prince de.... notre voiſin de très près, amoureux de moi depuis long-tems, & qui n'avoit voulu ſe déclarer qu'il ne fût ſûr de ſon fait, s'y prit d'une maniere bien differente des autres prétendans. Il cacha ſon amour ; & ſous pretexte d'amitié pour mon pere dont l'Etat étoit oberé, il lui prêta des ſommes conſidérables & qui furent acceptées avec plaiſir.

Mon pere ne ſe trouvant pas en état de rendre un million au Prince de... lorſqu'il le lui redemanda, & ſe voyant preſſé de ſatisfaire à cette dette, tomba dans une noire mélancolie. Le Prince de...feignit d'en être touché, lui marqua ſon regret d'en être la cauſe innocente, & lui offrit

pour terminer ce differend, de confondre cette dette dans la dot qu'il donneroit en me mariant ; que les brigues qui ſe faiſoient dans ſes États, n'ayant point encore d'héritier & commençant à avancer en âge, le faiſoit preſſer par ſon Conſeil d'y mettre ordre en prenant une épouſe digne de lui. Le Prince de... fut pris au mot, & le mariage fut arrêté. J'eus beau pleurer & gemir, mon pere juſques-là ſi indulgent fut inexorable, & il me ſignifia que dans la huitaine je ſerois Princeſſe de.... Un Gentilhomme de mon pere, qui m'étoit extrêmement attaché, me voyant au déſeſpoir à cauſe de l'averſion que j'avois pour le mari qui m'étoit deſtiné, m'offrit ſes ſervices. J'imaginai cent moyens differens pour parer ce mariage ; & nul n'ayant réuſſi, je pris la poſte, & je me ſauvai en cette Ville, où je n'ay pas plûtôt été que j'ai ſentit la grandeur de mon imprudence. J'en ai fait une ſeconde, en écrivant à mon pere le lieu de mon azile. Il m'écrit actuellement lettre ſur lettre pour m'obliger

à revenir. Le chagrin que vous me voyez aujourd'hui procede d'un Exprès qu'il m'a envoyé hier, dont la commiſſion porte de me ramener de gré ou de force. Le Prince de... ne donnant à mon pere qu'un mois pour lui rendre ſon argent, où pour conclure le mariage. Mon pere, entier comme il l'eſt, me fait imaginer qu'il veut recourir à la force ſuperieure pour m'obliger d'obéir. Que ſçai-je, Monſieur le Baron, que ſçai-je, dis je en mettant un mouchoir ſur mes yeux, ſi dans le tems où je vous parle on ne travaille pas à m'enlever. Le Baron, attendri juſqu'au vif de ma confiance & de ce dernier diſcours, ſe rejetta de nouveau à mes pieds, en me priant avec ſon jargon de lui dire ce qu'il étoit poſſible de faire pour parer ce terrible coup.

Je revai, je me fis beaucoup prier, enfin je lui accordai comme une grace, de lui faire part du moyen que j'avois imaginé pour me tirer d'affaire. L'embarras ne roule, continuai-je, que ſur l'emprunt du million dont il a été queſtion; je ſuis bien perſuadée

perſuadé que ce n'eſt qu'à cauſe de cet inconvenient, que mon pere veut abſolument que j'épouſe le Prince de... Je me repens bien de n'avoir point apporté mes pierreries avec moi, je m'en ſerois deffait; j'aurois acquité la dette de mon Pere, & j'aurois pû me flatter que non ſeulement il ne m'auroit point obligé d'épouſer l'objet que je déteſte, mais même qu'il m'eût laiſſé choiſir dans les ſuites un époux... Quoi! n'être que ça? interrompit le Baron, moi laiſſez faire pouvoir promettre que moi trouverai ce l'argent: n'avoir pas, ché l'avoüe, ce million, mais bon l'engagement, pijoux, Carroſſe, Chevaux, s'il le faut. moi tout fendre: mais n'aurez point de peſoin, mon Panquier l'avoir pon credit, tans quatre houre pon réponſe. En achevant ces mots, le Baron ſortit ſans vouloir m'entendre; & ſur le ſoir il m'apporta la moitié de la ſomme, & reſſortit en m'aſſurant que j'aurois le reſte avant que de me coucher.

La bonne foi de cet Alemand me tou-

cha juſqu'au vif; je me repentois mille fois, de le joüer ſi indignement. Je vous le repette, s'il n'eut tenu qu'à moi, je l'aurois averti de la friponnerie. Mais Ducrochet m'écoutoit, & dans la défiance qu'il a toûjours eu de moi, il ne me perdoit pas de vûë. Cependant il n'eut pas lieu de ſe réjoüir de ſon artifice. Un faux ami trahit le myſtere dans l'eſpoir de la recompenſe; cent Loüis qu'il reçût du Baron, pour l'avis important qu'il diſoit le regarder, lui fit découvrit l'avanture.

Nous étions après à déloger. Ducrochet, contant de la ſomme que nous tenions, ne voulut pas riſquer d'attendre le reſte; nous allions monter en carroſſe; lorſque le Baron arriva accompagné de pluſieurs de ſes amis. Jugez de notre ſurpriſe. Mon Princeſſe, s'écria l'Allemand en me prenant la main & en me faiſant rentrer, fou l'être une friponne. Moi n'y fouloir pas fou perdre; mais fais moi trouver mon l'argent, ou ché te fais

prendre. Ah ! Filoux moi l'attraper ainſi ! Allons, allons, continua-t'il nous voyant interdit, tepechez fite mon ſomme, autrement moi faire tous pendre comme canailles; fotre camarade l'être plus honnête gens. Ducrochet ſe voyant découvert, crut que le meilleur parti étoit de rendre l'argent; l'Allemand ſatisfait, ſortit en ſe mocquant de nous. Monſieur Ducrochet en fut pour les frais, & ſe trouva fort ſot; il jura qu'il ſe vengeroit de ſon camarade, & nous ne l'avons pas revû depuis.

Voilà, Monſieur, continua la jeune Fanchon, toute la part que j'ay eu aux affaires de Ducrochet, ne vous rapportant point l'avanture, pour laquelle vous vous trouvez ici, dont vous êtes inſtruit. En achevant ces mots; la jeune fille implora de nouveau la miſericorde du Commiſſaire. D'Orneville qui s'apperçût dans ce moment que ce Juge parloit bas à Fanchon, fit ſigne au Chevalier de le ſuivre, & paſſa dans l'antichambre. Ducrochet qui n'avoit feint de

dormir, que pour saisir un instant favorable, profita de l'absence de ces Cavaliers & de l'intretien secret du Commissaire avec la jeune personne, pour s'esquiver le plus adroitement qu'il pourroit. Mais il avoit affaire à un homme trop versé dans sa Charge pour le perdre de vûë. Il quitta Fanchon, appella du monde & courut au cabinet dont la tante supposée avoit poussé la porte en s'y jettant ; une seconde porte secrette qui aboutissoit dans un autre escalier, fut le salut de ces Filoux. Cependant le Commissaire avoit ratrapé Ducrochet sur l'escalier, & lui alloit mettre la main sur le collet, sans des Pistolets de poche que le voleur fit paroître à la main, dont le Commissaire eut si grand peur, qu'il recula de deux pas, & se laissa tomber sur les Archers qui étoient accourus. Le passage étoit étroit ; cet intervalle donna le tems à Ducrochet de gagner païs, les Archers furent à sa suite, mais ils ne purent le ratraper.

Ah ! Malheureuſe, s'écria le Commiſſaire en ſe retournant vers Fanchon qu'un Archer gardoit, tu nous contois donc tes hiſtoires pour donner le tems à ces Filoux de s'échaper? Cette pauvre fille plus morte que vive, voulut en vain s'excuſer, le Commiſſaire outré, frapoit du pied de colere; & apprenant par le rétour des Archers que leurs recherches étoient vaines, il fit l'inventaire avec ſon Clerc de tout ce qui ſe trouva dans l'appartement. D'Orneville voulut parler à ce Juge ſur les interêts du Chevalier, mais il eut réponſe qu'il n'y avoit rien à faire, qu'on n'eût retrouvé le Chef de ces Filoux ; il uſa cependant de la formalité de prendre des adreſſes, & lui promit de lui faire ſçavoir ce qui ſeroit décidé. Pour Fanchon, elle porta la folle enchere; & malgré les proteſtations de ſon innocence, on la conduiſit en priſon, dont elle ne ſortit que pour aller aux Iſles, grace qu'on lui fit en faveur de ſa jeuneſſe, & du Colonel du Régiment qui la connoiſſoit ;

ſans quoi elle auroit apris qu'il ne ſuffit pas d'avoir les inclinations bonnes, mais qu'il faut fuir encore ceux qui ſont capables de nous en inſpirer de mauvaiſes.

CHAPITRE DERNIER.

Hiſtoire que conte d'Orneville. Danger du jeu & des mauvaiſes compagnies.

D'Orneville eut occaſion en ſortant de ce lieu, d'entretenir le Chevalier ſur le danger qu'on courroit à Paris, lorſqu'on ſe faufilloit avec des compagnies qu'on ne connoiſſoit pas. Le jeune d'Elby, plus occupé de ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur & des moyens qu'il ſaiſiroit pour revoir Mademoiſelle de Sulminie, que de ces choſes, ne faiſoit pas l'attention qu'il devoit aux ſages inſtructions du Mentor. D'Orneville s'en aperçût; indulgent pour la jeuneſſe, il ne le témoigna pas; mais il ſe ſervit d'un moyen qui réüſſit beaucoup mieux.

Nous avons un chemin aſſez long à faire pour regagner la maiſon, dit-il au Chevalier, il eſt trop tard pour aller ailleurs. Pour en abreger l'ennuy, je veux vous

conter une hiſtoire, qui vous prouvera beaucoup mieux que la réflexion la verité de ce que je viens de vous dire. Il n'y a que ſix mois qu'elle eſt arrivée; elle eſt fort extraordinaire, & tout Paris en eſt encore imbu. Le Chevalier, curieux de cet exorde, préta ſon attention; & d'Orneville commença ainſi.

Un jeune-homme, allié à tout ce qu'il y a de mieux, & dont je tais le nom par conſideration pour la famille, ſe trouva le maître d'un gros bien à vingt-ſix ans. A cet âge il étoit doüé de beaucoup de talens & de bonnes qualités; de ſages Gouverneurs l'avoient preſervé des défauts qui ſont communs à la jeuneſſe d'aujourd'hui, & il étoit propoſé pour modele à tous les jeunes gens de condition.

La mort de ſon pere apporta quelque changement à la vie qu'il menoit ordinairement. Avant ce tems, il étoit ſedentaire, & s'occupoit de ſes talens; il fut obligé cependant de ſe diſtraire à cauſe de ſes affaires, & par l'avis de ſes Parens

d'aller faire ſa Cour, pour ſoliciter un procès de conſequence dont la perte lui ôtoit la moitié de ſes revenus. Sa docilité & la juſtice de ſa cauſe lui en valurent le guain, & le mirent en état par ſon opulence de frayer avec ce qu'il y avoit de mieux à Paris.

Qu'un jeune-homme eſt malheureux lorſque rien ne le retient! Villemont (c'eſt le nom que je donnerai au jeune-homme) oiſif & aiſé, s'ennuya dans ſon cabinet lorſqu'il voulut s'y remettre; il avoit tâté du monde, & l'eſſai lui avoit plû. Peu à peu il le cultiva, mais il fut aſſez malheureux pour y faire de mauvaiſes connoiſſances. On le prit par ſon foible, il aimoit à être loüé, ſon amour propre le ſeduiſit, & il ſe plongea peu à peu dans le déſordre.

Son revenu tout conſidérable qu'il étoit, ne ſuffiſoit qu'à peine pour trois mois de l'année, eu égard à la vie qu'il menoit; il fut obligé de recourir aux emptunts, avec le bien qu'il avoit. Il ne lui fut pas

difficile de trouver des reſſources ; mais au bout de trois ans elles tarirent. Les Créanciers ouvrirent les yeux & calculerent ſes fonds : s'étant apperçûs qu'ils ſuffiroient à peine pour les payer de leur dû, non ſeulement ils ne voulurent plus prêter à Villemont, mais même ils firent mettre tous ſes effets en decret. Ce jeune-homme connut alors ſa folie, mais trop tard, il conſulta ſes amis. Le réſultat fut qu'il faloit faire de nouvelles reſſources, & tenter le jeu, comme le ſeul moyen qui pouvoit tout d'un coup rétablir ſes affaires. Ils lui citerent vingt exemples de gens qui devoient leur fortune à cet expedient. Aux maladies extrêmes, on recourt aux rémedes deſeſperés. Villemont donna dans ce frivole eſpoir, il fit de l'argent de toutes les choſes dont il pouvoit ſe deffaire ſecrettement. Le jeu, ſemblable à une jolie femme qui veut plaire & qui dans les commencemens ſe montre favorable pour vous engager, donna lieu à Villemont de croire qu'il ne ſe repen-

tiroit pas de s'y être attaché ; mais un revers affreux lui en fit connoître l'abus, en le ruïnant de fonds en comble. Tout lui tomba ſur le corps à la fois, les Créanciers, & ceux contre leſquels il avoit perdu ſur ſa parole ; un decret de priſe de corps fut obtenu contre lui. Dans cette criſe affreuſe, il fut obligé de ſe cacher ; & ſans qu'on l'aſſiſtât ſous mains, il ſeroit peri de miſere & de faim.

Entre le nombre des amis qui avoient contribué à le perdre, le nommé Rapin s'étoit montré le plus attaché. Un jour cet homme vint trouver Villemont, lui apporta un petit ſecours, & lui dit que s'il vouloit s'aider il ſe reverroit bientôt auſſi brillant que par le paſſé. Le malheureux jeune homme écouta avec avidité cette propoſition, & l'aſſura qu'il étoit prêt à tout entreprendre pour rétablir ſes affaires. Rapin l'embraſſa : Voilà ce qui s'appelle, s'écria-t-il, un homme ! lorſqu'on ſçait penſer ainſi, on doit attendre tout de la fortune, elle ne rit qu'aux témeraires. Ecoutez-moi, écou-

tez-moi, vous allez juger ſi les moyens propoſés ſont incertains, ſi notre affaire terminée nous ne nagerons pas dans l'abondance.

Sçachez donc, continua Rapin; qu'en revenant de ſouper hier du Faubourg S. Marceau, je rencontrai en m'en retournant dix à douze perſonnes qui marchoient avec beaucoup de circonſpection. Sans une lanterne qui étoit portée devant cette troupe je n'y aurois pas fait attention; ma premiere idée même fut que c'étoit le Gueſt, mais ſçachant qu'il ne porte jamais de lumiere, je réſolus de m'éclaircir de la raiſon qui obligeoit cette troupe à ſe promener à ces heures induës. Je ſuivis ce cortege, & je me mêlai avec les perſonnes qui le compoſoit. Nous traverſâmes avec un ſilence profond une grande ruë, que nous quittâmes pour entrer dans celle du Perroquet; une petite porte s'ouvrit lorſque nous parûmes, & dès que nous fûmes entrés, on la referma avec beaucoup de ſoin.

Cependant lorſque je me vis enfermé ainſi, je me repentis de m'être engagé ſi avant ; mais la choſe étoit faite, & je réſolus d'en courir tous les riſques. Vous ſçavez que cela m'eſt ordinaire.

Nous paſſâmes au travers d'un petit jardin. Les croiſées de la maiſon qui y donnoient étoient extrêmement éclairées; cette illumination & la conduite de ceux avec leſquels je me trouvois me ſurprirent : car à peine la petite porte par laquelle nous étions entré fut fermée, qu'au ſilence qui avoit regné juſques-là, ſucceda le tumulte & la confuſion. Tout le monde parloit à la fois, des voix d'hommes & de femmes ſe faiſoient entendre. Une perſonne qui étoit à côté de moi me prit par la main. Quoi ! mon ami, s'écria-t-elle, vous ne dites mot ? ce peut-il que le plaiſir de voir arriver enfin cette nuit ſi attenduë ne vous tranſporte pas. En proferant ces mots elle ſe jetta à mon cou. Une autre perſonne me prit par la main, & me conduiſit en danſant & en ſautant dans une grande

ſalle, où j'eus bien d'autres ſujets d'étonnement.

Nous nous arrêterons ici, & nous réſerveront à la troiſiéme Partie cet évenement extraordinaire. Le Lecteur doit être fatigué, ſa ſanté m'eſt précieuſe : je ſuis trop attaché au Public pour ne point le ménager. Je prens cette occaſion pour le remercier de ſes bontés, pour l'aſſurer que je remplirai exactement mes engagemens avec lui, & que quoique je lui ai donné un nombre d'Ouvrage à la fois, je les terminerai (ſi Dieu me fait la grace de vivre) dans le cours de cette année.

Fin de la ſeconde Partie.

De l'Imprimerie de G. VALLEYRE fils.

CATALOGUE

DES LIVRES NOUVEAUX QUI se vendent à Paris chez PIERRE RIBOU, *Libraire vis-à-vis la Comedie Françoiſe, à l'image S. Louis.*

ŒUvres de M. Campiſtron, 2. *vol. in*-12. 5 *l.*

Oeuvres de M. Crebillon, 2 *vol.* 4. *l.* 10 *ſ.*

De M. de la Grange, 3 *vol. in*-12. 1735. 7. *l.* 10 *ſ.*

De M. Baron, 2 *vol.* 1735. 5 *l.*

De M. Renard, 5 *vol.* 10 *l.*

De M. le Grand, 4 *vol.* 10. *l.*

De M. Hauteroche, 3. *vol.* 7. *l.* 10 *ſ.*

De M. de Champmêlé, 2. *vol. in*-12. 1735. 4 *l.*

De M. Dancourt, 9 *vol.* 18 *l.*

De M. de Voltaire.

De Quinault, 5 *vol. ſous preſſe.*

Theatre François, 10 *vol. ſous preſſe.*

On trouvera dans la même Boutique toutes les Tragedies & Comedies nouvelles.

On vend toutes les Tragedies de differens Auteurs ſéparément. 1 *l.*

De M. LE SAGE.

Le Diable Boiteux, 2. *vol. avec figures.* 5 *l.*

Hiſtoire de Gil Blas de Santillane, 4 *vol. in*-12. *figures*, 10 *l.* 10 *ſ.*

Le quatiéme Tome ſe vend ſéparément. 3. *l.*

Une Journée des Parques, *in*-8°. *avec figures.* 1 *l.* 4 *ſ.*

La Connoiſſance parfaite des Chevaux, enrichie de figures en taille douce, *in*-8°. 4 *l.*

Lettres à M.... ſur l'Origine des anciens Dieux, ou Rois d'Egypte, *in*-12.

Ecole parfaite des Officiers de Bouche, *in*-12. 1736. 2. *l.* 10 *ſ.*

Paris, ou le Mentor à la mode, *par M. le Chevalier de Mouy, Premiere & ſeconde Partie.* 3. *l.*

La troiſiéme Partie ſous preſſe.

Démêlé ſurvenu à la ſortie de l'Opera; entre le Payſan parvenu, & la Payſanne parvenuë, *par M. le Ch. de Mouy.* 14. *ſ.*

Memoires poſthumes de M. le Comte de D. B. avant ſon retour à Dieu, *Premiere Partie, par M. le Ch. de Mouy.* 1. *l.* 10. *ſ.*

Memoires de Selim, frere de Mahomet, *en deux Parties.* 3 *l.*

Teglis, Tragedie nouvelle, *par M. de Morand.* 1. *l.* 10 *ſ.*

Les Déplacés, Comedie nouvelle, avec un Divertiſſement, *ſous preſſe.*

Arlequin, apprentif Philoſophe, Comedie nouvelle en trois Actes, *ſous preſſe.*

On trouvera chez ledit RIBOU *toutes ſortes de Livres d'aſſortimens, tant de France que des Pays étrangers.*

PARIS,

OU

LE MENTOR A LA MODE.

Par M. LE CHEVALIER DE MOUHY.

TROISIEME PARTIE.

Dedié à Monſieur HERAULT, Conſeiller d'Etat, Lieutenant General de Police.

Le prix eſt de trente ſols, broché.

A PARIS, RUE S. JACQUES.

Chez PIERRE RIBOU, au coin de la rue de la Parcheminerie.

M DCC XXXVII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

TABLE

Des Chapitres contenus en cette troiſiéme Partie.

CHAP. I. *Quels ſortes de gens étoient ceux que Rapin trouva dans la Salle.* 1.

CHAP. II. *Projet de voler un Notaire. Embarras de Rapin.* 14.

CHAP. III. *Le Chevalier d'Elby eſt volé par des Filoux, ſous l'habit de Capucin.* 27.

CHAP. IV. & V. *Rencontre d'un Charlatan. D'Orneville mene le Chevalier à la Place-Royale & à la Baſtille. Deſcription de ce lieu par le Marquis de Fieux.* 37.

CHAP. VI. *D'Orneville viſite avec le Chevalier l'Hôtel de Leſdiguiere. Fondation de la Ducheſſe de ce nom, en faveur d'une Chatte. Hiſtoire d'Antonio Perez & de la Princeſſe d'Eboly, ſous le regne de Philippe II. Roi d'Eſpagne.* 51

CHAP. VII. *Par qui d'Orneville eſt interrompu. Ce que le Chevalier apprend*

Continuation de l'Hiſtoire d'Antonio Perez & de la Princeſſe d'Eboly. 80
CHAP. VIII. *Refléxions du Chevalier d'Elby, au ſujet d'Antonio Perez. Fin de l'Hiſtoire de ce Miniſtre.* 110
CHAP. IX. & DERNIER. *Reflexions de d'Orneville, ſur l'Hiſtoire précédente. Les Cavaliers dinent aux Celeſtins. Viſite que rend Mademoiſelle de Sulmine dans le Couvent. D'Orneville mene le Chevalier chez M. de Troys. Tableaux parfaits de la main de ce Peintre Illuſtre.* 115

Fin de la Table des Chapitres.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, *la troiſiéme Partie de Paris ou le Mentor à la Mode* ; & j'ai crû qu'on pouvoit en permettre l'impreſſion. A Paris, le 12 Mars 1736.

MAUNOIR.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre, à nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requestes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut. Notre bien Amé PIERRE JACQUES RUBOU, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public, *Paris, ou le Mentor à la mode, par M. le Chevalier de Mouhy*, & de réimprimer les Oeuvres de Dancourt, Quinaut & de Renard, avec les Ouvrages posthumes, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege, tant pour l'impression que pour la réimpression desdits Ouvrages ci-dessus specifiés; offrant pour cet effet de les faire imprimer & réimprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feüille imprimée & attachée pour modele sous le contresceel des Presentes. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Exposant, nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer un Manuscrit intitulé: *Paris, ou le Mentor à la mode, par M. le Chevalier de Mouhy*; & de réimprimer les Oeuvres de Dancourt, de Quinaut, & de Renard, avec les Oeuvres posthumes, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conforme à ladite feüille imprimée & attachée sous notredit contresceel, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de l'expiration des précédens Privileges. Faisons défenses à toutes

ſortes de perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance, comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contre-faire leſdits Livres ci-deſſus expoſés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucun extraits, ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant ou de ceux qui auroient droit de lui, à peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, de ſix mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impreſſion de ces Livres ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Reglement de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant que de les expoſer en vente, les manuſcrits ou imprimés qui auront ſervi de copie à l'impreſſion deſd. Livres, ſeroit remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le ſieur CHAUVELIN, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France le ſieur CHAUVELIN; le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles Vous man-

dons & enjoignons de faire joüir l'Expoſant ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il lui ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie deſdites Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Livres, foi ſoit ajoûtée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huiſſier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelle tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Verſailles le vingt-neuviéme jour du mois de Juin, l'an de grace 1735. & de notre regne le vingt. Par le Roi en ſon Conſeil.

SAINSON.

Regiſtré, ſur le Regiſtre IX. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 126. folio 124. conformement aux anciens Reglemens confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris le 18 Juillet 1735.

Signé G. MARTIN, *Syndic.*

PARIS,
OU
LE MENTOR
A LA MODE.

CHAPITRE PREMIER.

Quelle ſorte de gens étoient ceux que Rapin trouva dans la Salle.

IL y avoit une ſi grande quantité de monde dans la Salle où je fus conduit, que je n'eus pas de peine à être confondu dans la foule. L'Appartement, comme je l'ai dit, étoit fort éclairé ; mais pour les Meubles, ils ne conſiſtoient qu'en deux Tables, l'une chargée de pain, de viande & de bouteilles

de vin, & l'autre d'une quantité surprenante d'habits des deux sexes, de linge & d'autres effets. La plûpart de ceux que j'y trouvay, se promenoient en long & en large; les uns mangeoient, & les autres, comme à une bourse, trafiquoient; j'ouvrois de grands yeux, & j'étois planté comme un terme sans pouvoir démêler ce que signifioit cette confusion. Je ne fus pas long-tems dans cette incertitude; une conversation qui se faisoit alors près de moi, à laquelle je prêtois l'oreille, m'apprit que je me trouvois au milieu de tous les Voleurs, Receleurs & Filoux de Paris; & que ce grand jour dont il étoit question, étoit, qu'un d'entr'eux s'étant rendu recommandable par sa bravoure & par sa vigueur dans plusieurs occasions, contre le Guet même, réunissoit dans ce jour l'honorable corps des Fripons épars, par la mort d'un de leur fameux Chef dont il a été parlé. Celui dont il est question, avoit écrit des Regles qui devoient s'observer parmi eux; & c'étoit pour les expliquer qu'il avoit choisi le lieu où nous étions. Il y avoit déja long-

tems qu'il étoit leur Chef, ſans qu'ils euſſent eu la douce conſolation de le voir; & c'étoit pour le recevoir en forme, auſſi bien que ſes ordres, qu'ils s'étoient tous raſſemblés. En attendant, tous les vols faits ſous ſes auſpices avoient été tranſportés dans la Salle où l'on s'étoit réuni cette nuit, afin d'être diſtribués, partagés ou vendus aux Fripiers & Receleurs, leſquels devoient enchérir les uns ſur les autres pour le profit de la Troupe.

Je tremblai du péril où je m'étois expoſé: cependant, je me réſolus de payer de préſence d'eſprit & de fermeté, s'il m'arrivoit qu'on me ſoupçonnât & qu'on me fiſt des queſtions. Je m'approchai d'une table où l'on mangeoit; je fis comme les autres, & je donnai ſur un Aloyau pour me donner courage; le vin ne fut pas épargné, & j'eus bientôt fait connoiſſance avec ces honnêtes gens. L'entretien ne roula que ſur des vols, & ſur le déſir d'en faire d'importans; quelques uns plus ſcélérats ſe vantoient de dépêcher les paſſans avec tant

d'adreſſe, que jamais on n'avoit aucune notion de leurs aſſaſſinats.

Nous en étions là, lorſqu'un cri de joye ſe fit entendre : Le voilà, le voilà, s'écria-t'on ! On frapa des mains de joye, & tout le monde s'avança vers une petite porte qui étoit dans l'enfoncement de la Salle, & dont l'ouverture avoit occaſionné le cri qui s'étoit fait entendre. Un petit Homme habillé de velours noir, avec une perruque de la même couleur, dont l'air ferme impoſoit, entouré de pluſieurs perſonnes en habits galonnés, s'appuyant ſur un jeune homme, étoit entré dans la Salle par cette porte. Il eut un entretien aſſez long avec un grand homme habillé de noir, qui tenoit à la main un Regiſtre : le ſilence ſuccéda dès qu'il parut, & tous les yeux s'attacherent ſur lui. Cet homme ſi reſpectable, ſe retourna enfin vers l'Aſſemblée, & leur dit avec un ton ferme : Enfans, vous me choiſiſſez pour votre Capitaine, je reçois cet honneur, & en uſerai bien. La premiere Loi que je vous impoſe, eſt la bon-

ne intelligence ; pour le secret, ce sont vos affaires, je n'exige point de vous de serment, entre nous ils sont inutiles ; mais s'il s'élevoit des Traitres, je les avertis qu'ils seroient punis sur le champ. La Vallée, mon Lieutenant, va vous lire les Regles que j'ai jugé à propos d'établir pour vous faire prospérer ; en vous assurant que le premier qui y contreviendra, périra dans la minute. (L'énergie du jurement qu'il fit en prononçant ces mots, fit trembler tout le monde.) On s'assemblera tous les mois ici, à pareil jour & à pareille heure, continua-t-il, à moins que des évenemens imprévus ne nous obligent à changer de lieu ; en ce cas, l'on en seroit averti, chacun de vous devant s'enregistrer sur mon Livre, & mettre de sa main son nom & sa rue ; après quoi je donnerai le district où il me plaira de l'employer & de mettre ses talens en œuvre. J'ai distribué Paris en cent quartiers, avec ses dépendances, ce qui est suffisant, ne voulant recevoir dans ma Troupe qu'un pareil nombre de gens, qui ne craignent

ni le fer ni la corde ; le reste sera incorporé à la Compagnie, mais inférieur : il n'aura que demi part, dont j'excepte cependant les Receleurs, dont le seul emploi doit être d'échanger les effets qui leur seront confiés. Je ne vous en dis pas davantage, la lecture qu'on va vous faire, vous mettra amplement au fait de la conduite que vous devez tenir ; vous connoîtrez par là que je vous suis vrai pere, & que les obligations que vous m'aurez seront bien plus essentielles, que celles que vous avez à ceux qui vous ont mis au jour, par l'abondance dans laquelle je vais tous vous mettre, préférable aux avantages dont on repaît les gens timides & sans éducation.

La fin de ce sage discours fut applaudi de toute l'Assemblée : les maximes furent lûës & approuvées, & en vérité, ce fut avec raison ; n'y en ayant pas une seule qui ne prouvât la profondeur du jugement du Législateur. Je veux vous en rapporter deux seules, pour vous donner une idée de la pénétration & de la prévoyance de cet habile Capitaine.

XXV.

Il ſera pris quatre ſols pour livre, ſur tout l'argent qui paſſera entre les mains de notre Tréſorier, dont il ſera fait une maſſe pour les beſoins urgens; comme pour ſauver à force de préſens, un de nos freres des mains de la Juſtice. Pour faire des penſions à nos amis Protecteurs. Pour ſoulager & tirer de la chaîne, ceux d'entre nous qui auront été aſſez malheureux pour ſe laiſſer prendre. Enfin pour conſoler & aſſiſter les veuves d'iceux, qui auront terminé glorieuſement leur carriere.

XXVI.

De la premiere diſtribution que l'on fera tous les premiers Lundis du mois, il ſera pris ſur chacune des parts, un denier ſuffiſant pour meubler à chacun des Cavaliers compoſant ma Troupe une chambre en ville, afin qu'on ne ſoit pas dans le cas d'être épié par les Hôtes de chambres garnies: choſes qui pourroient préjudicier à la liberté qu'un Cavalier doit avoir pendant la nuit d'aller & de venir.

Pluſieurs autres Regles furent auſſi établies; comme celle de s'entreſecourir les uns & les autres, & de convenir tous les mois d'un ſigne nouveau pour ſe reconnoître, lorſque l'on ſe trouveroit dans les ſpectacles ou dans les lieux publics. Celui qui a été donné pour ce mois, eſt une Mouche ſur le front, & de porter le bouton du chapeau par derriere; pour éviter encore les équivoques, outre ces deux marques, on doit mettre un gand à frange à la main gauche.

Nous paſſames, après la lecture des Regles, les uns après les autres, à la petite porte par laquelle le Capitaine étoit rentré. Il étoit aſſi dans un fauteuil; un Scribe enregiſtroit tous les noms, enſuite le Chef donnoit lui-même le mot du guet. Mon tour étant arrivé, cet homme me regarda entre deux yeux, & comme quelqu'un qui cherche à rappeller ſa mémoire; ce regard perçant m'intimida, & me fit baiſſer les miens: Voilà un faux frere, s'écria le Capi-

taine, qu'il donne des Répondans ſur le champ de ce qu'il eſt, ou qu'on me l'expédie. Je tremblois de l'ordre. Trois hommes me ſaiſirent, & m'ayant fait paſſer dans la Salle, l'un d'eux demanda d'une voix haute, ſi quelqu'un me connoiſſoit. Le cris général m'ayant renié, avec un murmure ſiniſtre pour mes jours, on me reconduiſit dans la Chambre du Chef où le rapport lui fut fait : Qu'on le conduiſe à la cave, s'écria-t'il une ſeconde fois, & qu'on me le dépêche. Je me jettai alors à ſes genoux; je lui contai par quel hazard je me trouvois parmi ſes gens, je lui avoüai ma miſere, en lui diſant qu'il y avoit long-tems que j'exerçois ſeul le métier de Filou, que j'avois des talens pour cet art, & que s'il daignoit m'admettre dans ſon honorable Compagnie, qu'il n'auroit pas lieu d'en être mécontent. Le Capitaine branla deux fois la tête à ce diſcours, & m'ayant enviſagé une ſeconde fois, comme pour me pénétrer : Cela ſe peut, dit-il, mais auſſi veux-tu peut-être nous échapper. Pour me con-

vaincre de ta bonne foi, il faut sur le champ m'en donner des preuves ou périr. Je suis prêt, m'écriai-je dans la crainte où j'étois de mon sort ordonné. Nous allons voir, continua-t'il en parlant à l'oreille de deux Cavaliers qui étoient près de lui, suivez ces deux hommes, ajouta-t'il, ils vont vous placer à la porte de M. le Duc de C... où l'on joue au Pharaon toutes les nuits; il en sort de tems en tems du monde, soit en Carosse soit à pied; si vous avez le courage de voler avec fermeté le premier qui se trouvera sous votre main, nous vous recevrons parmi nous, mais si vous nous avez donné cette bourde pour vous sauver, l'ordre est qu'on vous dépêche, qu'on vous expédie sur le champ, parce qu'il importe à notre sûreté: entendez-vous?

Je ne pus trouver mauvais une précaution si judicieuse, & je fis connoître par l'empressement que je leur marquai de me rendre digne de l'honneur auquel j'aspirois, que j'y allois de bonne foi.

Deux hommes & moi nous sortîmes;

ils me conduisirent près de la porte du Jeu, & mes Espions se placerent de façon qu'il m'étoit impossible de leur échapper, quand j'en aurois eu le dessein : j'avois entrevû sous leur juste-au-corps, des poignards & des pistolets : & quand même je n'aurois pas été porté d'inclination à faire ce que l'on désiroit de moi, une juste crainte m'y auroit engagé.

Je ne fus pas long-tems en embuscade ; un vieil Abbé sortit & passa près de moi, un Laquais portoit devant lui un flambeau : cette lumiere m'embarrassa. Je suivis de loin ces deux personnes, en rêvant aux moyens dont je devois me servir pour faire mon Noviciat : je brusquai l'avanture, & rencontrant des pavés j'en ramassai deux, & j'en jettai un de toute ma force au Laquais, qui tomba à la renverse en jettant un grand cri. L'Abbé effrayé se sauva à toute jambe : je me mis à ses trousses & je l'eus bientôt atteint. Je n'eus pas besoin de lui demander la bourse ; se voyant suivi, il s'arrêta, se jetta à mes pieds en me deman-

dant la vie, & me préſenta ſon argent. Devenu plus hardi par l'évenement, je le fouillai; je lui trouvai une montre & pluſieurs bagatelles; comme boëte à mouches, étui pour le rouge, & flacon. Après m'être ſaiſis de tout, je m'enfuis de toutes mes forces.

J'allois tourner la ruë, lorſque j'entendis crier. Qui va-là? la bourſe, ou tu es mort. Quoiqu'il fiſt obſcur & que je ne puſſe rien diſtinguer, je ſoupçonnai qu'un de mes Eſpions faiſoit cette manœuvre pour me faire peur: Paſſe, repri-je d'un ton aſſuré, ou je te caſſe la tête d'une pierre que je tiens. Je ne m'étois pas trompé, c'étoit mes gens; ils ſe mirent à rire: Bon, s'écrierent-ils, voilà un brave homme. Je fus ramené à leur Capitaine, auquel ils firent rapport de mon action; il l'exalta beaucoup, & pour donner de l'émulation, il voulut qu'on en fiſt part à l'Aſſemblée. Tout le monde me félicita & je reçus un million de complimens. La bourſe de l'Abbé étoit remplie de cent Louis; le Ca-

pitaine m'en donna dix pour m'encourager, disoit-il, à bien faire, & distribua le reste. Je fus enregistré & reçû dans la Compagnie. Enfin, mon cher Villemont, continua Rapin, je suis initié au mistere; & avant vingt-quatre heures, si tu as de la fermeté, & que tu veuilles me prêter la main dans un vol important que je médite, tes pertes vont être réparées. Nous avons une Regle parmi nous, qui est, que lorsque nous sommes inventeurs d'un vol de conséquence, nous avons la moitié du profit : celui que je médite est tel, que chacun de nous se trouvera riche pour le reste de ses jours ; l'entreprise est si bien concertée, que je ne doute pas qu'elle n'ait une heureuse réussite.

Villemont qui se désespéroit de l'affreuse misere dans laquelle il étoit réduit, flatté de trouver une occasion pour la faire cesser, embrassa avec joye les moyens que Rapin lui proposoit ; & sans faire attention ni à sa naissance, ni à ce qu'il se devoit, il se laissa conduire dans un précipice dont rien ne le put tirer.

CHAPITRE II.

Projet de voler un Notaire. Embarras de Rapin.

RApin donna rendez-vous dans la Place-Royale à onze heures du ſoir à Villemont : celui-ci s'y étant trouvé, ne fut pas peu ſurpris de n'y point rencontrer ce qu'il y cherchoit ; il ſe promena quelque tems ſous les arcades, où il vit, à la faveur d'une lanterne, une Chaiſe & des Porteurs, leſquels étoient aſſis ſur un banc, ils s'entretenoient bas & rioient de tems en tems.

Villemont, dont l'inquiétude étoit extrême, de ne pas rencontrer Rapin, ne fit pas d'attention à toutes ces choſes, quoiqu'il ſemblât que ce fut de lui qu'on ſe mocquât. Il paſſa outre, & rencontra à quelques pas de là un homme extrêmement magnifique, lequel ſe trouvant près de lui, le pouſſa par le coude & lui rit au nez. Villemont,

qui s'imagina que c'étoient quelques jeunes gens qui cherchoient à se divertir, voulut passer sous l'autre arcade, mais il fut arrêté par ce Cavalier, qui lui dit : J'ai bonne opinion de notre entreprise, puisque le meilleur de mes amis ne me reconnoît pas. Villemont fut surpris en reconnoissant Rapin, & point étonné si les Porteurs de chaises s'étoient mocqués de lui, s'imaginant comme il étoit vrai, qu'ils étoient associés à Rapin, & qu'étant instruits par lui du sujet qui le faisoit trouver sous les arcades, ils s'étoient fait un jeu de son embarras. Je vous conterai en chemin, continua Rapin, les projets que nous devons mettre cette nuit en exécution. En attendant, apprenez que je suis ici le Maître, & que ceux qui me portent, sont mes Camarades; pour vous, il faut que vous serviez de Laquais. On tira un habit de livrée de la Chaise, qu'on lui fit mettre sur le corps : ensuite Rapin y entra, & lui dit qu'ayant appris qu'un Notaire avoit reçû un rembourſement de quatre cens

mille francs en or, il avoit réſolu de ſe les approprier ; & pour y parvenir, qu'il alloit de ce pas chez ce Notaire, où il feroit ouvrir, ſous prétexte qu'étant héritier de M. le Duc de ... dont il ſçait qu'il eſt le Notaire, il vient le chercher de ſa part, venant de ſe trouver extrêmement mal, & que dans l'intention où il eſt de faire ſon Teſtament en ma faveur, & craignant que ſa famille ne s'y oppoſe, il n'a voulu charger de cette commiſſion que ſon propre neveu, par l'interêt qu'il y doit prendre : Que pendant que lui, Rapin, feroit cette hiſtoire au Notaire, les Porteurs s'empareroient de la porte, expédieroient les Domeſtiques s'il s'en trouvoit, enſuite paſſeroient à l'Etude ou dans l'endroit où ſe trouveroit le coffre fort, & qu'étant ouvert, chacun d'eux ſe chargeroit de plus d'argent qu'il ſeroit poſſible : Que la livrée que Villemont & ſes Porteurs avoient ſur le corps, étoit celle du Duc dont on ſe renommoit : ce qui étant vû par les gens du Notaire qui la connoiſſoient,

controiſſoient, leveroit tous les ſoupçons à cauſe de l'heure induë. Souvenez-vous, continua Rapin, que vous devez reſter en dehors, afin d'avoir l'œil que perſonne ne ſorte par les fenêtres, en cas que nous ſoyons troublés dans le dedans, & qu'on veuille aller chercher du ſecours. S'il arrivoit que vous viſſiez le moindre mouvement, & que vous apperçuſſiez qu'il y eût des correſpondances de la maiſon du Notaire aux voiſines, vous fraperiez alors trois coups à la porte, qui nous ſerviront de ſignal pour nous ſauver promptement.

Minuit ſonna pendant ce diſcours, & ils arriverent à la porte du Notaire. Un Clerc vint ouvrir. Rapin, ſans lui donner le tems de lui demander de quoi il s'agiſſoit, lui expoſa avec empreſſement le ſujet de ſa venuë, & lui dit qu'il falloit qu'il le conduiſît à la chambre du Notaire, que la choſe ne ſouffroit aucun delai, & que pendant qu'il s'habilleroit, il le mettroit au fait de ce dont il étoit queſtion. Entrez, Monſieur, reprit le Clerc en ſouriant, vous

aurez deux peines de moins. Monſieur veille & eſt habillé, il eſt encore à table; vous y trouverez même deux Meſſieurs de votre connoiſſance. Eh qui? s'écria Rapin en paliſſant. Le Secretaire de Monſieur votre oncle, ajouta le Scribe, Madame ſa Femme, enfin bonne compagnie.

Rapin frappé à ce diſcours, ſentant le danger qu'il couroit, alloit prendre le parti d'arracher les clefs au Clerc, qui pendant la converſation avoit refermé la porte, dans l'intention de gagner le large, lorſque le Maître du logis, informé par un de ſes gens, que le neveu de Monſieur le Duc ... étoit celui qui avoit frappé, vint au devant de lui avec le Secrétaire, & une partie de la compagnie. Sur ce que celui-ci dit, qu'il n'étoit pas ſurpris de l'arrivée du Marquis, qu'il étoit fort de ſes amis, & que dès qu'il pouvoit apprendre les endroits où il ſe trouvoit, il arrivoit ſouvent qu'il venoit l'y ſurprendre; qu'il étoit charmé que le hazard lui eut appris qu'il ſoupoit avec d'auſſi aimables gens, & que le ne-

veu de ſon Maître étoit très-capable d'augmenter & d'égayer l'aſſemblée, & qu'il ajoûtoit à mille bonnes qualités, celle de n'avoir pas la ſotte vanité de la pluſpart des gens de ſa ſorte.

L'on peut juger de la ſurpriſe de Rapin & de ſes Camarades, lorſqu'il virent arriver ſi bonne compagnie. En vérité, Monſieur le Marquis, s'écria du plus loin le Secretaire, vous auriez dû du moins venir de meilleure heure, notre ami Monſieur de Sanderac en auroit été charmé. Le Notaire, pour prouver ce diſcours, étoit accouru le premier au devant de Rapin, étonné, & lui préſentoit la main pour le faire entrer. Le Secrétaire paroiſſant alors, & ne le reconnoiſſant point pour le Marquis annoncé, ſe figura que c'étoit un ami amené par le Neveu de ſon Maître; & prévenu de cette idée, confirmée par la livrée qui l'accompagnoit, demanda à Rapin ce qui empêchoit le Marquis de le ſuivre. Ce Fripon, que ce diſcours remit, fut bien aiſe du prétexte qu'on lui fournit

pour ſe tirer d'affaire, & répondit avec un air ouvert, que le Marquis étoit dans une maiſon voiſine, où des raiſons ſecrettes l'obligeoient à reſter un moment & à ſe cacher de ſes gens... Vous m'entendez, ajouta-t'il avec un air miſtérieux; il m'a prié, pour que cela ne parût point, que je priſſe toujours les devants. Au moins ne me décelez point, continua le Filou, je ſçaurai bien adroitement lui en faire la guerre; & comme vous êtes prévenu, vous en aurez tout le plaiſir.

Ce diſcours parut ſi naturel, que le Secretaire fut le premier à donner dans ce panneau. Le Notaire fit mille complimens au fourbe, & le conduiſit à table; où il fut accablé de politeſſes. Les Porteurs, en faveur de leur livrée, furent régalés à la cuiſine; & un Clerc eut ordre d'avoir l'oreille alerte, & de ne point faire attendre M. le Marquis lorſqu'il frapperoit.

Cependant par un hazard cruel pour Rapin, ou pour mieux dire pour le malheureux Villemont, l'hiſtoire qu'on ve-

noit de ſuppoſer, & ſur laquelle Rapin dreſſoit dans ſon eſprit de nouvelles batteries, ſe trouva véritable. Le vrai Marquis de... qui, comme l'avoit fort bien dit le Secretaire, étoit ſon intime, ayant appris qu'il étoit en frairie chez le Notaire, arriva à la porte, précedé d'un Laquais qui portoit un flambeau : il demanda à Villemont, le prenant à cauſe de ſa livrée pour un domeſtique appartenant au Secretaire, ſi ſon Maître étoit encore chez le Notaire. Villemont, non prévenu ſe figura à ſon tour, à cauſe de cette livrée, que celui qui lui parloit étoit un des camarades de Rapin, qui avoit peut-être ordre de venir les épauler ; & ſur ce fondement répondit qu'il y étoit, & qu'il croyoit même que tout alloit bien, que perſonne ne branloit. Le Marquis ne fit pas d'attention à ce diſcours ; & pendant le tems qu'on mit à ouvrir la porte où on avoit frapé, il dit à Villemont qu'il étoit bien fou, de croquer le marmot dans une rue, pendant que ſon Maître faiſoit bon-

ne chere dans la maiſon. Le Laquais du Marquis l'interrompit, pour lui dire qu'il ne connoiſſoit pas le garçon auquel il parloit pour être de l'Hôtel; mais cela n'eut pas le tems d'être expliqué à cauſe de la porte qui s'ouvrit. Le Marquis & ſon Laquais entrerent : un Clerc invita Villemont d'en faire autant, mais il remercia, & dit qu'il avoit des ordres contraires.

Un peu avant que ces choſes ſe paſſaſſent, Rapin qui tenoit à table la meilleure contenance qu'il pouvoit, faiſoit mille réflexions pour ſortir avantageuſement du danger qu'il couroit; le mieux qu'il lui ſembla, fut de ſortir. Pour y parvenir, il feignit d'être inquieté du Marquis, parla du danger que l'on court dans certains lieux, & ſe leva de table pour aller rechercher lui-même, diſoit-il, ſon ami. Un moment plutôt il évitoit ſon malheur; mais la Maîtreſſe du logis ayant entendu frapper à la porte, voulut le retenir, en s'écriant que c'étoit le Marquis. Rapin qui avoit auſſi entendu heurter pluſieurs coups, &

qui crut que c'étoit le ſignal dont il étoit convenu avec de Villemont, ſortit avec précipitation, repouſſa durement le Notaire qui vouloit le retenir, dont toute la compagnie fut fort étonnée, auſſi bien que de la retraite de Rapin, qui avoit tout l'air d'une fuite. Tout le monde le ſuivit, dans la ſurpriſe où l'on étoit d'une pareille démarche.

L'on peut juger de l'étonnement de Rapin, lorſque le Secretaire ayant reconnu du haut de l'eſcallier le Marquis, lui parla comme tel. Le Voleur connoiſſant qu'il n'y avoit plus de ménagement à garder, à moins qu'il ne ſe perdît, ſe trouvant nez à nez de celui dont il avoit pris le nom, voulut lui paſſer bruſquement ſur le corps. Le Marquis choqué de cette violence, ſe tint ferme, & lui diſputa le paſſage : Rapin dans cette extrémité, parut un poignard à la main, & en s'écriant : à moi, à moi, porta un coup au Marquis qui fut heureuſement paré, & qui ne le bleſſa que légerement au bras. Le Marquis, le Maître de

la maiſon, le Secretaire & toute la compagnie ſe jetterent ſur Rapin, & lui ôterent ſon poignard. Les Porteurs, que les cris du Voleur avoient fait accourir, parurent avec des piſtolets, & firent changer la ſcene : A cette terrible vûë, perſonne ne branla, & tous les braves furent déſarmés comme des moutons. Rapin qui avoit repris courage à cette apparition, ordonnoit déja qu'on les expédiât ; terme intelligible à ſes camarades, lorſque Villemont qui vit accourir le Guet qu'un Clerc étoit allé chercher, en ſe jettant à bas d'une fenêtre baſſe dans un cul-de-ſac qui donnoit derriere la maiſon, fit le ſignal, frappa trois coups, & voulut ſe ſauver ; mais il fut arrêté par les Archers, qui le trouvant ſuſpect, nonobſtant ſa livrée, lui mirent les fers, & arriverent à la porte comme elle s'ouvrit, & que Rapin ſe ſauvoit. Que vous dirai-je de plus, continua d'Orneville, il fut arrêté auſſi bien que ſes Camarades qui voulurent en vain ſe défendre : leur procès leur fut fait à tous ; & malgré

les preuves que Villemont allégua qu'il n'avoit été que ſpectateur, & celle qu'il donna de ſa naiſſance, il apprit par une fatale expérience qu'il ne ſuffit pas d'être né Gentilhomme, qu'il en faut pratiquer les actions, & que ſi la vertu eſt pluséminénte dans un homme de condition que dans un particulier, le vice à ſon tour acquiert une noirceur qui ne peut être punie par d'aſſez grands ſupplices.

Je crois que cette Hiſtoire, continua d'Orneville en regardant fixement le Chevalier, doit prouver que l'on ne ſçauroit être trop circonſpect ſur le choix des gens qu'on fréquente ; Vous avez trop d'eſprit, ajoûta le Mentor, pour n'en pas faire l'application.

Nos Cavaliers ſe trouverent à la porte pendant ce diſcours. Après s'être entretenus encore quelque tems dans la chambre de d'Orneville, ils ſe ſéparerent, & furent ſe repoſer, des fatigues du jour. Le Lecteur ne trouvera

pas mauvais que je ſuive leur exemple ; afin de me trouver plus frais pour dicter le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE III.

Le Chevalier d'Elbi est volé par un Filou sous l'habit de Capucin.

LE Chevalier d'Elbi, que le mérite de la belle Sulmine avoit extrêmement touché, se réveilla beaucoup plus matin qu'à l'ordinaire. Lorsque le cœur est agité de quelque passion, il communique ses inquiétudes aux sens prévenus. Il n'étoit pas aisé au Jeune Homme, après les obligations qu'il avoit au Mentor, de suivre le penchant qui l'entraînoit; & encore moins de sortir sans qu'il lui en donnât des raisons plausibles. Dans cet embarras, le Chevalier vouloit quelquefois faire l'aveu de ses sentimens, mais la timidité le retenoit, ou pour mieux dire, la mauvaise habitude qu'ont les jeunes gens, de n'avoir point de confiance, & de se prévaloir de leurs lumieres;

Fâcheuſe vanité, qui tire après elle des conſéquences ſouvent funeſtes!

Le jeune d'Elby, prévoyant qu'il ne lui ſeroit pas poſſible de voir ſa belle Maîtreſſe de ce jour, réſolut de lui écrire & de lui avoüer naturellement ce qui l'empêchoit d'aller à ſes pieds lui jurer la plus ſincere ardeur. Sa lettre écrite, il fut embarraſſé des moyens dont il ſe ſerviroit pour la faire rendre. Un Savoyard fidéle qui ſe trouva ſous ſa main, lui fit imaginer qu'il s'acquitteroit de cette commiſſion. La lettre fut confiée, avec promeſſe que s'il étoit exact, & qu'il lui rapportât des preuves qu'elle eût été reçûë, il le récompenſeroit généreuſement de ſon voyage.

Cet envoi fait, dont le Chevalier fut ſoulagé, il en attendit la réponſe dans ſon lit avec une impatience extrême, en réfléchiſſant au malheur de ſa ſituation préſente, qui l'aſſujettiſſoit par miſere & par devoir à un Supérieur qui le privoit de la douce liberté de ſuivre les mouve-

mens de ſon cœur : ſon eſprit travailloit à trouver des moyens pour ſe délivrer de cette ſervitude ; & malgré le peu de moyens qu'il connoiſſoit à ſon Pere, il avoit pris enfin la réſolution de lui écrire, & de ne lui pas cacher plus long-tems l'accident qui lui étoit arrivé. Il alloit, di-je, lui écrire, lorſqu'il entendit frapper tout doucement à ſa porte. Dans l'impatience où il étoit du retour de ſon Commiſſionnaire, il s'imagina qu'il revenoit, & lui cria d'entrer. Il avança la tête, lorſque ſa porte s'ouvrit : mais la vûë d'un vénérable Capucin, ſuivi de ſon Compagnon à l'air béat, leſquels s'avancerent vers ſon lit en s'inclinant profondément, firent mettre d'Elby ſur ſon ſéant, après avoir demandé ce qu'on lui vouloit : Hélas ! mon jeune Gentilhomme, reprit le Pere, Vous repréſenter le facheux état de notre Maiſon & ſa pauvreté ; plus on vient en avant, & plus la charité ſe refroidit. Croiriez-vous qu'il n'y a pas de ſemaine où pluſieurs jours ne ſe paſſent, ſans que nos Graces ſoient

dites ſans réfection. Si nous ne trouvions de tems en tems d'honnêtes gens comme vous, qui touchés de notre miſere, nous procurent du ſoulagement, nous mourerions de faim. Je voudrois bien être en état, reprit le Chevalier, pitoyable comme il étoit, de vous donner des marques de ma compaſſion, mais je ne ſuis pas moi-même heureux, il s'en faut beaucoup. Cela viendra, mon brave Cavalier, continua le Pere. (Pendant que d'Elby fouilloit dans une de ſes poches :) Dieu n'abandonne jamais ceux qui ont de la charité; & la plus belle œuvre devant lui, eſt d'aſſiſter ſon prochain. Le Chevalier ayant une petite piece d'argent à la main, la préſenta au Capucin. Dieu me préſerve, continua le Pere en la repouſſant, de la toucher; ne ſçavez-vous pas, ô mon Fils, que cela nous eſt défendu, & que c'eſt une de nos premieres Regles. Pardonnez-moi, mon Pere, reprit-il, je n'y faiſois point d'attention. Mais comment faites-vous, ajoûta le Chevalier, pour recevoir les aumô-

nés de ceux que vous allez visiter ? Il y a du remede à tout, excepté à la mort, reprit le vénérable Pere : voici une Boëte dans laquelle nous recevons les charités. Approchez, Frere, continua-t'il en jettant les yeux sur son Compagnon, apportez le Pere-Nourricier. Le prétendu Novice obéit, & s'étant incliné humblement, présenta au Chevalier une Boëte de ferblanc, dans laquelle la petite piece fut jettée. Que le Seigneur vous le rende, dit le fripon de Frere avec une voix remplie d'une feinte pudeur ; voilà notre Révérend Pere, continua-t'il, qui adresse à Dieu votre offrande, & qui le prie qu'il beniſſe tous les inſtans de vos jours. Le Compagnon n'ajoutoit pas que le vénérable Capucin jettoit les yeux par tout, pour examiner ſi rien n'étoit échappé ; & en ce cas pour y remédier lui-même. Après de nouveaux remerciemens de la charité faite, les Capucins ſortirent, & le Savoyard dont nous avons parlé rentra un moment après.

Le jeune d'Elby ſe ſçut bon gré de l'au-

même qu'il venoit de faire, & comme tout ce que nous ſouhaitons nous paroît raiſonnable, il s'imagina que cette bonne œuvre devoit lui attirer une réponſe heureuſe. Il eſt vrai qu'il ne s'attendoit pas que ſon Commiſſionaire lui dût rapporter une lettre : il l'ouvrit avec vivacité en queſtionnant le Savoyard, qui lui rapporta que Mademoiſelle de Sulmine étoit couchée lorſqu'il arriva ; qu'on avoit voulu le renvoyer, mais qu'il s'étoit montré ſi obſtiné à lui remettre en main propre la lettre dont il étoit chargé, qu'il étoit enfin parvenu à entrer dans la chambre de cette Demoiſelle, qui avoit reçu, diſoit-il, en ſouriant, ſon Billet, qu'elle l'avoit voulu renvoyer ſans réponſe, mais que lui ayant fait paroître qu'elle ſeroit la cauſe qu'il perdroit ſon voyage, ne rapportant point de preuve qu'il ſe fût acquité de ſa commiſſion, elle s'étoit enfin réſoluë à écrire. Le Chevalier charmé, paya libéralement ce garçon, & lui ordonna de revenir tous les matins à la même heu-

re

re. Dès qu'il fut ſeul, il lut avec tranſport la Lettre qui ſuit.

LETTRE.

J'Avois envie de gronder, puiſque vous êtes cauſe que mon ſommeil a été interrompu. Votre Lettre m'a appaiſée : & je ne ſçai pourquoi, ni d'où vient que je prends part à ce qui vous regarde : je vous ſçai même bon gré de votre confiance auſſi-bien que de l'aveu que vous me faites de votre ſituation préſente & des raiſons qui vous empêchent de me tenir votre parole ; ce n'eſt pas ce que j'ai trouvé de plus mal dans cette Lettre. Dire vrai, eſt une qualité eſſentielle dans un Homme dont je fais un grand cas, & ſur tout à votre âge. Je ne ſuis pas auſſi contente de votre déclaration : vous vous exprimez trop vivement, & ne conſervez pas aſſez les bienſéances avec une perſonne de ma ſorte, à laquelle à peine oſe-t'on écrire. Voyez comme le mauvais exemple nous entraîne ! Vous me

faites oublier à mon tour cette décence pour me faire tomber dans les irrégularités que je vous reproche. Ne vous en prévalez pas, cependant, ſans de fortes raiſons, que je ne vous dirai jamais. Le ſilence auroit été ma Réponſe. Que les ſentimens que vous me marquez, n'ayent point aſſez d'empire ſur vous pour vous empêcher de remplir vos devoirs. Si l'on pouvoit jamais ne plaire, ce ne ſeroit que par de pareils endroits.

Et par apoſtille :

Vous vous êtes trompé dans votre adreſſe ; vous avez oublié de mettre, Fauxbourg Saint Germain. Peut-on ſe tromper deux fois ! Sulamine n'eſt pas mon nom, c'eſt de Sulmine. Mais quelle manie ! A quoi bon que vous ſachiez tout cela ?

Le Chevalier achevoit à peine de lire cette Lettre, que d'Orneville entra. Le jeune-homme la cacha précipitamment ſous ſon chevet, & parut interdit. Le Miroir

eſt un traître dont on devroit toujours ſe méfier. Une glace découvrit le miſtere à d'Orneville, lequel s'approcha du lit; & feignant de ne s'être apperçu de rien : Quoi ! vous n'êtes pas levé ? dit-il au Chevalier, vous avez peut-être été malade ? J'ai déja été à la Meſſe, & je ſuis paſſé chez un de mes amis, qui m'a promis ſon Caroſſe pour la journée; je veux en profiter pour vous faire voir à votre aiſe ce qui eſt de remarquable dans ce quartier. Le Chevalier, pendant ce diſcours, s'étoit levé. Le Mentor qui vouloit avoir la Lettre dont nous venons de parler, uſa d'artifice pour la ſurprendre : il feignit qu'il avoit des raiſons pour ne pas ſe montrer à la fenêtre, & pria d'Elby de s'y mettre un inſtant, pour prendre garde, diſoit-il, à la livrée d'un Caroſſe qui devoit paſſer : curieux, à ce qu'il ajoûtoit, de ſçavoir la rue qu'il prendroit. Le Chevalier crut aiſément cette hiſtoire, & ſe prêta naturellement à ce que l'on déſiroit de lui. Pendant ce tems, d'Orneville s'empara de

la Lettre, la lut adroitement, & la remit, ſurpris on ne peut pas plus ; que cette intrigue eut été formée ſans qu'il en eût eu connoiſſance. Sa curioſité ſatisfaite, il releva le Chevalier au premier Caroſſe qui paſſa, en diſant, que c'étoit celui dont il étoit queſtion. Un moment après on vint avertir que le Caroſſe de l'Ami étoit à la porte ; nos Cavaliers deſcendirent, & le Cocher eut ordre de les conduire à la Place Royale.

CHAPITRE V.

Rencontre d'un Charlatan. D'Orneville mene le Chevalier à la Place-Royale & à la Baſtille. Deſcription de ce lieu par le Marquis de Fieux.

D'Orneville ſe préparoit à faire quelques obſervations au Chevalier, lorſque le Cocher voulant entrer dans la Place-Royale, en fut empêché par une foule de peuple extraordinaire qui barroit la ruë, & qui faiſoit des acclamations ſurprenante. Nos Cavaliers mirent la tête à la portiere, pour apprendre d'où procédoit le brou-ha-ha : ils ne purent s'empêcher de rire de la ſottiſe du peuple. Son admiration étoit dûë aux boufonneries du Singe d'un Charlatan, faiſant l'éxercice & autres tours ſemblables ; & qui, inſtruit à s'approcher de l'oreille de ſon Maître, ſembloit lui parler. Le Charlatan

alors feignoit que ſon Singe lui avoit rapporté quelque choſe qui regardoit quelqu'une des perſonnes préſentes ; & c'étoit ce rapport aſſaiſonné de plaiſanteries, qui émerveilloit ſi fort la populace, parmi laquelle ſe trouvoit des ſots aſſez ſimples pour s'imaginer que cet animal parloit ; maintes vieilles mêmes étoient de ce ſentiment, & ne manquoient pas ſelon leur louable coûtume, d'attribuer ces choſes à la Magie. Mais le Médecin de campagne s'en embarraſſoit peu, & continuoit ſes *lazis*, juſqu'à ce qu'il eût grande Compagnie ; enſuite il venoit à ſes intérêts, vantoit l'excellence de ſes remedes, qui avoient toujours rendu la vie à nombre de grands Seigneurs, & qui ne pouvoient aſſez ſe payer, à ce qu'il diſoit : ſa charité ſeule les mettoit à un prix raiſonnable, afin que chacun en pût tirer le fruit. Quelqu'énergique que fût ce diſcours, il lui arrivoit ſouvent que dès qu'il entâmoit cet entretien la pluſpart l'abandonnoient ; mais ſon Singe alors reparoiſſant, avec

quelque gambade, faiſoit revenir tout ſon monde.

Voilà, s'écria d'Orneville, comme ſont les Pariſiens, la moindre choſe les amuſe & les détourne de leurs propres affaires; ceux qui les connoiſſent à fond, comme ces ſortes de gens, en tirent toujours parti. Le Cocher trouva cependant le ſecret d'avancer: & dès que le Caroſſe fut entré dans la Place-Royale, nos Cavaliers mirent pieds à terre. Le Chevalier fut frapé de ce coup d'œil majeſtueux, & convint que rien ne donnoit une ſi belle idée de la magnificence d'une Ville qu'un pareil monument. Le Mentor fit paſſer d'Elby ſous les Arcades. Cette Statuë Equeſtre, lui dit-il, eſt celle de Louis XIII. ſurnommé le Juſte, dont le Regne a été illuſtré par de grands évenemens, & par le miniſtere du Cardinal de Richelieu, dont on admirera la grande politique juſqu'à la derniere poſtérité.

Les maiſons qui entouroient autrefois cette Place, appartenoient à tout ce qu'il y

avoit de plus qualifié. Le tems, qui chaque ſiecle, occaſionne des changemens nouveaux, a cauſé quelqu'altération dans cette uniformité.

La Place-Royale a été bâtie en 1604. aux dépens d'un nombre de richesParticuliers. Les maiſons qui la compoſoient dans ce tems, étoient inégales & mal conſtruites; elle n'a pris la forme que vous lui voyez, que vingt-ſix ans après : elle ſervoit auparavant de Jardin aux Palais des Tournelles, où ont réſidés pluſieurs de nos Rois.

Trente ſix maiſons compoſent cette Place. La maſſonnerie en eſt de brique, & les cordons de pierres de taille.

Les Critiques, (il y en a de tous genres) condamnent cette grille, comme inutile, comme hors d'œuvre, par la raiſon qu'elle arrête la vûe. Je n'oſerois décider ſur une pareille matiere, repliqua d'Elby, mais il me ſemble que cela donne un air bien noble à cette Place; quoi qu'il en ſoit, la quantité de fer qui la compo-

ſe, doit avoir couté de l'argent, & cela a dû faire l'article bien eſſentiel. Pas tant que vous vous l'imaginez, pourſuivit d'Orneville, chaque pavillon n'y a contribué que de mille francs. Il me ſemble, interrompit le Chevalier en ſouriant, qu'on eſt fort dans le goût encore aujourd'hui de ſe cottiſer ainſi. L'on dit qu'on doit donner dans peu un ſouper & un Bal ſuperbe, dont la dépenſe pour chaque particulier ira à très-peu de choſe.

Pendant ce diſcours, d'Orneville conduiſit d'Elby vers la Statut, pour lui en faire remarquer la beauté. Vraiment, s'écria le Jeune-Homme, après avoir lû l'Iniſcription qui fait face à la rue ſaint Antoine, ceci prouve bien la grandeur du Cardinal dont vous m'avez parlé, ſa vanité n'y eſt pas oubliée; en tranſmettant ce Monument à la poſtérité, il s'y donne une place aſſez glorieuſe: faites-vous une remarque à la datte, s'écria d'Orneville: cette Statue n'a été poſée que neuf ans aprés la conſtruction de la Place, ce qui prouve

qu'elle n'a pas été bâtie dans cette vûë.

Ils passerent à l'Inscription latine qui est du côté des Minimes. D'Orneville la fit expliquer à d'Elby, pour connoître le progrés qu'il avoit fait dans ses études, il en vint à bout avec assez de peine; ce qui donna lieu au Mentor de se récrier contre le peu d'émulation de la jeunesse, qui emploie si mal un tems précieux, & qu'on regrette toujours dans les occasions pareilles. De-là ils furent à main droite, & lurent le beau Sonnet de M. Desmarets, de l'Académie Françoise, né à Paris & dont nous avons de très-beaux Ouvrages. Je vous menerai l'un de ces jours, reprit d'Orneville, à l'Académie, où je vous expliquerai quelles ont été les vûës de celui qui l'a fondée, & combien les Illustres qui en ont été l'ont rendue célebre par les beaux Ouvrages dont ils ont enrichi le Public. Ceux qui la composent aujourd'hui, donnent de jour en jour des preuves qu'ils ne dégénerent point de la capacité & du brillant de leurs prédecesseurs.

Après avoir lû l'Inſcription latine à gauche, d'Elby qui avoit appris le deſſein, & qui l'aimoit, examina avec beaucoup d'attention le cheval de Louis XIII. C'eſt un des bons morceaux que l'on puiſſe voir en ce genre, continua d'Orneville, il a été jetté par le fameux Daniel Ricceriarelli, de la Ville de Volterre en Toſcane : ce Cheval devoit ſervir à la Statuë du Roi Henri II. celui qui eut le malheur d'être tué par M. de Montgomery le dixiéme Juin M. D. L I X. dans un fameux Carouzel, donné à l'occaſion du Mariage d'Iſabelle de France, avec Philippe II. Roi d'Eſpagne, qui ſe remarioit en troiſiémes nôces ; mais cet habile Sculpteur étant mort ſans avoir moulé la Statue de Henry I I. le Cardinal de Richelieu ſe ſervit du Cheval que vous voyez, pour y placer ſon bon Maître Louis XIII., jetté par Biard, dont la réputation eſt bien différente de celle de Ricceriarelli.

Après que d'Orneville eut fait faire ces remarques au jeune d'Elby, il le condui-

ſit aux Minimes, où après avoir fait ſa priere, il lui apprit que cette Egliſe avoit été bâtie en M. DXC. ſous les auſpices de Catherine de Medicis : qu'elle avoit été rachevée par François Manſard, en M. D. C X jour à jamais fatal par la mort d'un de nos grands Rois. (a) D'Elby demanda de qui étoit ce grand Tableau qui repréſente une deſcente de Croix ; & il apprit que Daniel de Voltaire en étoit l'Auteur. Il ſemble qu'à ce nom ſoit attaché le merveilleux & l'art de plaire : celui de notre ſiecle le prouve tous les jours.

Puiſque nous ſommes dans ce quartier, dit d'Orneville, il ne faut pas oublier d'aller à la Baſtille, dont je vous ai déja parlé ; j'y connois le Gouverneur, qui eſt un fort aimable homme : il eſt bon que vous lui faſſiez la révérence, l'on ne ſçait ce qui peut arriver. D'Elby, ſans prévoir qu'il auroit un jour tout le tems de l'examiner, prévenu par l'Hiſtoire qu'on a vûe dans la

(a) Henri IV.

premiere Partie, reçut avec empreſſement cette propoſition. Ils ne tarderent pas d'arriver. M. de... les reçût avec toute la politeſſe poſſible; & d'Orneville lui ayant fait part du déſir qu'il avoit de faire voir à ſon Jeune-homme les lieux les plus remarquables de Paris, le Gouverneur ordonna à un Officier de conduire ces Chevaliers ſur les Tours, s'excuſant de ne pouvoir être plus long-tems avec eux à cauſe de quelques affaires indiſpenſables qu'il ne pouvoit remettre.

L'Officier propoſé les fit monter ſur la Platte-Forme, par l'eſcalier d'une Tour nommée le Tréſor, dans laquelle on garde les Archives & les Chartes de la Couronne. Leur Guide, homme d'eſprit, leur apprit que la Baſtille étoit autrefois une Porte de Saint Antoine, & que ce Bâtiment avoit été élevé à diverſes repriſes & qu'il n'avoit été achevé que ſous le regne de Charles V. par Hugues Aubriot, qui étoit alors Prevôt de Paris.

Un de mes amis, dit d'Orneville à l'Of-

ficier, a été trois ans & demi dans ce Château, & j'en tiens de lui une Deſcription fort exacte ; elle pourroit être ſuſpecte, reprit l'Officier, en ſouriant ; il n'eſt pas ordinaire qu'un Priſonnier ſe loüe de l'écueil de ſa liberté : nous en avons un exemple dans un fort mauvais Livre, intitulé *l'Inquiſition Françoiſe*, imprimé en Hollande, par un nommé de Renneville, qui ne donne pas bonne opinon de ce ſéjour, ni de ceux qui le gouvernent. L'Ami dont je vous parle, continua d'Orneville, ſe nomme le Marquis de Fieux, il parle bien différemment de celui que vous venez de citer, & il ſe loüe fort des attentions qu'on y a pour les Priſonniers. Je le connois pourſuivit l'Officier, & je gage que s'il écrit jamais, il ſera plus circonſpect que l'Auteur dont nous venons de parler. Vous en allez juger, ajoûta d'Orneville, & je ne puis mieux le prouver qu'en vous rapportant mot pour mot ce qu'il m'en a dit, peu de jours après avoir recouvert ſa liberté.

Il nous a assuré que lorsqu'un Prisonnier vivoit avec tranquilité & raisonnablement, on avoit toutes sortes d'attentions pour lui, & qu'à sa liberté près, il étoit comme chez lui, puisque l'on ne lui laissoit manquer d'aucunes des choses propres à son état : que ce Château étoit sous la dépendance d'un Gouverneur, nommé par le Roi, d'un Lieutenant de Roi, & d'un Major : qu'une Compagnie franche gardoit cette Forteresse, dont les Chefs en étoient les Officiers : qu'il y avoit deux Aumoniers pour les secours spirituels, pour la conservation de la vie, un Médecin fort habile & très-honnête homme, nommé M. Armand : Un Chirurgien. Et que les Valets se nommoient Portes-Clefs, dont les ordres étoient de servir avec douceur & avec attention les Prisonniers.

Le Marquis de Fieux nous a ajoûté ; que le Gouverneur se transportoit souvent lui-même dans les Chambres, où il s'informoit si les Prisonniers n'avoient au-

cun ſujet de ſe plaindre, & qu'en ce cas il y mettoit ordre ſur le champ : qu'en ſon particulier, il y a été très bien nourri, & que ſi quelque choſe l'a ſurpris c'eſt la douceur dont on a uſé envers lui, & les attentions qu'on a eu, juſqu'à lui renouveller, linge, habits, robe de chambre, ſelon ſon état ; & comme s'il avoit été chez lui : Que chaque Priſonnier jouit des mêmes avantages, & que s'il leur arrive du chagrin, ce ſont eux-mêmes qui ſe l'attirent, ſoit en contrevenant aux Règles du ſejour, qu'on leur annonce en entrant, ou en rejettant ſur les Officiers ou ſur ceux qui les ſervent, la cauſe de leur détention, ou en y reſtant plus long-tems qu'ils ne déſiroient.

Le Gentilhomme dont je vous parle fit à ce ſujet une réflexion qui m'a paru ſenſée, qui eſt que la plûpart des Priſonniers prétendent qu'ils ſont arrêtés ſans raiſon, que c'eſt le ton ordinaire : & qu'à regarder cependant les choſes de près, il n'y en a pas un ſeul qui n'ait donné lieu à ſon mal-

heur

heur. Il m'avoüa naturellement à ce ſujet que ſon imprudence, dont il ne connoiſſoit pas toute l'étenduë à cauſe de ſa jeuneſſe, l'avoit fait arrêter, & qu'il avoit regardé comme un miracle de ce qu'il en étoit ſorti ſitôt.

Puiſque nous ſommes ſur cet article, continua d'Orneville, je veux vous amuſer d'un bon mot qui fut dit par le Duc d'Oſonne, quoiqu'il n'ait qu'une relation très éloignée à ce qui vient d'être rapporté. Ce Seigneur étant allé faire la viſite des Galéres, chaque Forçat ſe récria ſur l'injuſtice de l'Arrêt qui l'avoit condamné : à les entendre les uns après les autres, rien n'étoit plus innocent qu'eux ; un ſeul ne diſoit mot. Le Duc d'Oſſonne s'en approcha, & lui dit : « Je gage qu'on t'a fait » auſſi injuſtice ? » Cela eſt vrai, Monſeigneur, reprit le Galérien, « mais c'eſt » de ne m'avoir pas fait ſouffrir les der- » niers ſupplices. J'ai volé, j'ai aſſaſſiné ; » & pour comble d'horreur, je ſuis la » premiere cauſe de la mort de ma femme.

» Corbleu, » s'écria le Duc, étonné de la ſincérité du forçat : « Qu'on me détache » cet homme & qu'on le chaſſe, il perver- » tiroit tous les honnêtes gens qui ſont » ici. » L'Ordre fut exécuté ſur le champ, & le Galérien eut ſa grace en faveur de ſa franchiſe. L'Officier ſe mit à rire, de la chute de ce conte, qui n'eſt pas aſſurément nouveau. Et revenant au Marquis de Fieux, aſſura que ſi jamais il revenoit à la Baſtille, qu'on auroit égard à la maniere dont il en parloit. Ces Cavaliers s'entretinrent encore quelques inſtans ſur les ſujets qui ſe préſenterent : enſuite, d'Orneville & d'Elby furent prendre congé du Gouverneur qui leur fit mille politeſſes.

CHAPITRE IV.

D'Orneville viſite avec le Chevalier l'Hôtel de Leſdiguieres. Fondation par la Ducheſſe de ce nom, en faveur d'une Chate. Hiſtoire d'Antonio Perez & de la Princeſſe d'Epoli, ſous le regne de Philippe II. Roi d'Eſpagne.

LE Cocher eut ordre d'aller au pas. Dès que le Caroſſe fut près de l'Hôtel de Leſdiguieres, le Mentor & d'Elby deſcendirent, & furent le viſiter. Ce Bâtiment, dit d'Orneville au Chevalier, eſt un des plus beaux que l'on puiſſe voir en ce genre: on conduiſit les Cavaliers dans les appartemens, qu'ils trouverent diſtribués avec tout l'art poſſible. La magnificence des meubles les ſurprit. Ils paſſerent dans le Jardin, qui ſans être d'une grandeur extraordinaire, leur fit voir tout ce qui

en peut faire un admirable. D'Orneville montra au Chevalier la place où étoit ci-devant un monument fondé pour une Chatte favorite, & qui prouvoit juſqu'où va l'égarement & la manie du cœur humain, qui, lorſqu'il eſt frappé, ſe prévient auſſi facilement pour des êtres inférieurs que pour ſes ſemblables. Le Chevalier, curieux de tout ce qui eſt extraordinaire, ſe fit conter cette hiſtoire, par laquelle il apprit, que la Ducheſſe de Leſdiguieres morte en M. DCC. XVI. étoit la derniere de ce nom, & qu'elle tiroit ſon origine des Gondy de Retz, de l'Etat de Florence.

Après avoir fait cette courte ſtation; nos Cavaliers furent aux Céleſtins. Nous y dîneront, dit d'Orneville, il y a bien des choſes curieuſes à y voir, & je me trompe fort ſi vous les oubliez.

Les Céleſtins, qui ſont aujourd'hui répandus dans toute la France, y ont été attirés par les Ordres de Philippe le Bel, en M. CCC. qu'il les fit venir de Naples,

où ceux de ce Couvent doivent leur Fondation à Charles V. en M. III. LXVI. Ce Prince leur céda une partie des Jardins de l'Hôtel de Saint Paul, dont il étoit le Fondateur, & où il logeoit encore lorſqu'il fit l'établiſſement de ces Religieux, qu'il avoit fait venir de Chartres.

D'Orneville en étoit là, lorſque le Pere Theodore qu'il avoit fait demander arriva. Cet ancien ami du Mentor parut ravi de le voir ; il conduiſit ces Cavaliers dans ſa chambre, après quoi il leur demanda la permiſſion de s'acquitter de quelques affaires qu'il avoit, afin, diſoit-il, de pouvoir jouir tranquillement de leur bonne compagnie, n'aimant point, à ce qu'il ajoûta, d'être interrompu, & qu'étant Procureur de la Maiſon, il étoit ſujet à beaucoup d'embarras : On le pria de ne point ſe gêner, & en attendant l'heure du repas, d'Orneville conduiſit le Chevalier dans les endroits les plus remarquables de la Maiſon. Après que nos Cavaliers eurent viſité l'Egliſe, le Mer-

tor fit remarquer pluſieurs Tombeaux de conſequence dont il détailla les noms ; enſuite il le fit paſſer à l'un des coins du petit Cloître. Liſez, lui dit-il, avec une attention ſinguliere l'Epitaphe que vous voyez, c'eſt celle d'Antoine Perez, Miniſtre & Secretaire d'Etat de Philippe II, Roi d'Eſpagne. Vous voyez devant vos yeux un exemple célebre du déſordre des paſſions, & de l'empire qu'a le cœur ſur l'eſprit & ſur la politique. En attendant le dîné, je veux vous faire l'hiſtoire ſecrette de ce Miniſtre : elle n'eſt pas commune, & mérite aſſurément votre attention ; je crois même qu'elle ſera de votre goût : il m'a paru juſqu'ici que vous aimez l'extraordinaire, & que tout ce qui a part à l'amour, trouvoit aiſément le ſecret de vous plaire. D'Orneville prononça ces derniers mots avec un ſouris malicieux : Le Chevalier en parut embarraſſé. Le Mentor feignit de n'y point faire attention : & lorſqu'ils furent entrés dans la chambre du Pere Theodore il s'acquitta de ſa parole en ces termes.

HISTOIRE
D'ANTONIO PEREZ,
ET DE LA PRINCESSE
D'EBOLY.

PHILIPPE II. Roi d'Eſpagne étoit d'un tempérament tendre & voluptueux ; ſa politique ſervoit à voiler ſes inclinations les plus cachées : & le grand uſage qu'il avoit acquis de ſe maſquer, déroboit à ſa Cour une partie de ſes ſecrets. La crainte dont il étoit prévenu qu'elle ne trompât ſa vigilance, lui faiſoit éviter dans ſes intrigues le ſecours des confidens ; & lorſqu'il ne pouvoit s'en paſſer abſolument, il s'en tenoit toujours au même & ne varioit jamais : il avoit encore une maxime excellente pour éviter l'éclat ; c'étoit de placer ſon cœur en lieu éminent, afin qu'une Maîtreſſe fut engagée par ſa naiſ-

ſance & par ſon honneur, à être de moitié des précautions qu'il prenoit, pour que perſonne ne pénétrât leurs amoureuſes intelligences : mais malgré tant de ſoin & de diſſimulation, il ne put empêcher que ſon intrigue avec la belle Anne de Mendoza, dans la ſuite Princeſſe d'Eboly, ne fut ſçûe, non ſeulement de toute ſa Cour & de toutes celles de l'Europe, mais qu'elle ne lui produisît dans la ſuite des chagrins eſſentiels, & qui interreſſerent juſqu'à ſa Puiſſance. Cette Hiſtoire que je vous dirai en peu de mots, renferme en elle bien des leçons, & doit apprendre par l'exemple de ce grand Roi, les foibleſſes qu'occaſionne l'Amour ; dont on ſe doit d'autant plus défier, qu'il eſt rare qu'on ait autant d'empire ſur ſoi-même qu'en avoit ce Prince, & qui ne donne que trop de preuves du peu de fond, que nous devons faire ſur nous-mêmes. Fléchir devant une femme, c'eſt bien humilier ſon amour propre.

La Reine d'Eſpagne étant morte, le

Roi réſolut de faire une Maîtreſſe avec laquelle il ſe délaſſât en ſecret des travaux du Gouvernement. Le choix l'embarraſſa ; il y avoit à la Cour un grand nombre de belles Perſonnes, mais les occaſions qui ſont moins fréquentes dans ce païs que dans le nôtre, ne lui procuroient pas les moyens d'examiner leur caractére. Dans la vûë préſente où il étoit de ſe fixer, il ne vouloit le faire qu'en faveur d'une Perſonne qui pût le mériter par les qualités du corps & de l'eſprit. Philippe toujours lent dans tous ſes projets, fut très-long-tems à déterminer ce choix.

Cependant l'envie qu'il avoit de mettre fin à ſes incertitudes, fit qu'il ſe montra un peu plus qu'il ne lui étoit ordinaire. Le Duc de Lerme ſe mariant alors, le ſupplia de lui faire l'honneur d'aſſiſter à ſes nôces. Anne de Mendoza y étoit : ſa beauté fit ſur le champ cette fiere conquête. Un cœur qui cherche à ſe donner eſt facile à prendre. Malgré l'empire que Philippe avoit ſur ſon eſprit, il eut tou-

tes les peines du monde à cacher l'impreſſion que cette belle Perſonne lui avoit cauſée, & ſentit par expérience que les mouvemens impétueux de l'amour ſont difficiles à concilier avec la lenteur de la Politique. Le cœur du Roi, ſemblable à un torrent retenu depuis long-tems, ſe répandit bientôt avec impétuoſité, & plus la raiſon & la diſſimulation apportèrent de réſiſtance, & moins ce cœur garda de retenue, lorſque l'aveu conſentit à l'abandon de lui-même.

Les charmes d'Anne de Mendoza étoient alors dans leur plus brillant période; ſes cheveux noirs ſervoient à rendre ſa blancheur plus ébloüiſſante; ſes yeux inſpiroient tout ce que l'amour a de tendre & de voluptueux; ſa taille, d'une fineſſe extrême, ne pouvoit être regardée qu'avec une admiration qui entraînoit la perte de ſa liberté; aucun mot n'étoit proferé par ſa bouche riante, qu'il ne fît connoître la legereté de ſon eſprit; ſes expreſſions toujours neuves, ſans choix,

étoient toujours choiſies, & il n'y avoit pas juſqu'au ſon de ſa voix, qui ſans autre ſecours ne fût capable de triompher d'un cœur.

L'on peut juger qu'avec tant de graces, elle avoit un grand nombre d'adorateurs. Entre ceux qui étoient les plus diſtingués, Ruis de Gomès, Miniſtre, tenoit le premier rang; il étoit trop habile pour échaper l'effet que la vûë de cette belle Perſonne avoit produit ſur le cœur du Roi; & ſon ambition & ſa politique étoit trop grande, pour ne pas tirer tout le fruit de cette découverte: l'étude qu'il avoit faite de ſon Maître, lui fit lire alors ce qui ſe paſſoit dans ſon ame; il le vit embarraſſé, diſtrait, combattre le plaiſir qu'il trouvoit dans l'examen des beautés de Mendoza; il jugea comme il étoit vrai, que ce Prince étoit le plus amoureux des hommes, mais que l'habitude qu'il s'étoit faite de ſe contraindre devant ſes Courtiſans, retenoit les témoignages de ſa paſſion; il penſa avec eſprit qu'il devoit preſ-

ſer ſon Mariage avec cette jeune Perſonne qui lui étoit promiſe depuis long-tems, & que lorſqu'il en ſeroit légitime poſſeſſeur, il n'y avoit pas de dégrés où il ne pût faire monter ſa fortune.

Ce que Ruis de Gomès avoit penſé du Roi, ſe trouvoit on ne peut pas mieux conforme à la ſituation de ce Prince : mais il ne prévoyoit pas que Mendoza étoit de moitié de ſa pénétration. Il y avoit long-tems que l'ambition de cette belle Perſonne lui faiſoit déſirer la conquête du Roi ; & ſi ce Prince avoit été moins diſtrait & moins occupé, il auroit déja dû s'apperçevoir qu'elle queſtoit ſon encens. L'on doit juger qu'éclairée par ſon ambition, elle ſentit l'effet qu'avoit produit ſa vûë le jour des nôces du Duc de Lerme ; non ſeulement elle s'en félicita, mais aida même tous ſes charmes, pour ne point manquer ſa victoire. Elle ſçavoit combien le Roi craignoit la curioſité du Public. A travers la pudeur & la diſſimulation, elle ſçut guider les

traits qui partoient de ſes yeux, aucuns n'échapperent. Enfin, elle joüa ſon rôle avec tant d'art, que le Roi ſortit de cette aſſemblée le plus amoureux des hommes.

Cependant Ruis de Gomès travailla les jours ſuivans à terminer ſon Mariage avec Anne de Mendoza. Philippe honora cette nôce de ſa perſonne, & cette ſeconde entrevûë achevà la conquête de la nouvelle Mariée. Les occaſions fréquentes que le Roi eût de la voir, par le prétexte ſpécieux qu'il avoit de travailler avec ſon mari, enflâmoient le Monarque de plus en plus. Le Miniſtre habile, qui reſſentoit de jour en jour les effets ſolides de la faveur de ſa femme, fourniſſoit lui-même les moyens à ce Prince d'entretenir ſa paſſion; & la crainte qu'il avoit qu'un confident ne s'entremêlât de cette intrigue, & qu'il ne donnât atteinte à ſon nouveau crédit, lui faiſoit tenir cette conduite ſurprenante pour un Mari: s'il eût oſé il le fut devenu lui-même, mais le

tems n'étoit pas encore arrivé où Philippe eut gagné ſur lui de ſe livrer tout entier à ſon amour. L'appréhenſion qui l'agitoit toujours, de flétrir la réputation qu'il s'étoit acquiſe d'un Prince incapable de foibleſſe, troubloit l'idée de ſes plaiſirs & en ſuſpendoit la concluſion : il s'étoit déclaré ſi hautement contre les Princes, qui uſant de leur autorité, envahiſſoient les femmes de leurs Sujets, qu'il n'oſoit laiſſer entrevoir à Ruis de Gomès, malgré les preuves qu'il lui donnoit de ſa condeſcendence, le goût qu'il avoit pour ſa femme : cependant, ce goût prédominant s'oppoſoit à cette politique forcée, & le mettoit quelquefois au deſſous de lui même. Il ne crut pas dans ces commencemens devoir prendre un parti plus convenable que celui de ſe procurer des occaſions plus fréquentes de voir Mendoza : & comme le titre de Premier Miniſtre donnoit à celui qui en étoit revêtu un appartement dans le Palais voiſin de celui du Roi, il fit monter Ruis de Gomez à la premiere place du

Royaume, ſans examiner s'il en étoit capable ou non, & ſans même s'en ſoucier, par l'habitude où il étoit de gouverner lui ſeul par ſes propres lumieres. Au titre de Premier Miniſtre, Philippe y ajoûta celui de Favori, & comme tel, le combla de tous les biens où l'ambition peut prétendre.

Le mari de Mendoza, connoiſſant à qui il devoit ſon élévation, & craignant de voir changer ſa fortune, fut bien aiſe de ſonder les ſentimens de ſa femme, afin de pénétrer dans un entretien ſecret s'il pouvoit entierement compter ſur ſa confiance. Il ſe ſervit adroitement de l'occaſion que lui offroit le retour prochain du Duc d'Albe ſon ennemi déclaré, qui contrebalançoit ſa faveur par des endroits ſolides & mérités, & qui lui faiſoit craindre que malgré la paſſion du Monarque pour Mendoza, elle ne ſe ſoûtint à ſon préjudice, fondée comme elle étoit, ſur une eſtime acquiſe par ſa valeur & par ſa vertu : baze qu'il ſçavoit être l'appui le plus ferme près

d'un Roi, qui ſe picquoit d'en être le ſoutien & l'admirateur.

Le Premier Miniſtre choiſit la nuit, comme le tems le plus favorable pour ſe mettre au fait de la façon de penſer de ſa femme. Il vint la trouver dans ſon appartement, & s'approchant de ſon lit, une Lettre à la main : Voici, lui dit-il, une Lettre qui nous eſt d'une trop grande conſéquence, & qui me donne trop à penſer, pour que je tarde à vous la communiquer. Je vous aime, Mendoza, continua Ruis de Gomès, mais moins pour l'amour de moi que de vous même ; vos intérêts marcheront toujours avant les miens ; & penſant ainſi, mes ſentimens ne ſeront jamais animés d'un vaine & fauſſe délicateſſe : je crois même que c'eſt la vraie façon d'aimer. Le Duc d'Albe revient, il me hait, il frémira de ma faveur nouvelle, & il fera ſes efforts pour la faire ceſſer : je n'ignore pas à qui je la dois, & vous le ſçavez auſſi. Le crédit que ce General a ſur l'eſprit du Roi eſt extrême, & je le crois ſi grand, que

que je douterois que l'empire d'une Maîtreſſe pût prévaloir. Ma chûte ne m'étonneroit pas en montant au rang de Favori, un Miniſtre doit s'attendre à tomber : mais ſi je crains ce moment fatal, c'eſt qu'il en coûteroit à Mendoza, & qu'il ne peut rien m'arriver qu'elle n'en ſoit de moitié.

La femme de Ruis de Gomès prêta une ſinguliere attention à ce diſcours ; elle n'ignoroit pas que les réfléxions de ſon mari, au ſujet du Duc d'Albe, étoient judicieuſes & conformes au manége de la Cour. Je ne vois pas, cependant, reprit-elle, que vous ayez ſi fort à craindre de ce General ; le peu de tems qu'il reſte ordinairement ici ne lui donnera pas le loiſir d'ébranler votre faveur : le génie du Monarque ne ſe détermine pas ſi facilement, & cet ouvrage ſeroit celui de pluſieurs années ; mais quand je ſuppoſerois qu'il fiſt ſon unique emploi de vous perdre, de quel prétexte ſe ſerviroit-il pour y réuſſir ? Vous n'avez rien contre vous depuis que vous êtes en place : & même, j'oſe dire

que vous ne pourriez être accuſé de rien. N'agiſſez-vous pas ſur les ordres du Prince, & pouvez-vous rien faire ſans lui ? Ne ſçait-on pas que le Roi n'a jamais quitté un quart-d'heure le timon des affaires ? & pouvez-vous douter d'ailleurs que c'eſt de ſon propre mouvement qu'il vous a mis en place ? . . . Que dites-vous, Mendoza ? interrompit le Miniſtre, lorſque l'on veut perdre un homme qui gouverne, l'on ne trouve que trop de raiſons pour y parvenir. Mais, pour ce qui eſt de mon élévation, Que vous connoiſſez mal la Cour, ou que vous ſçavez bien diſſimuler ! Parlons avec confiance. Je n'ai pas aſſez de vanité pour me perſuader que le rang que j'occupe aujourd'hui ſoit dû à mes talens; c'eſt à vos yeux, Mendoza, à qui j'en ſuis redevable ; ils ſont trop éclairés pour ne pas s'en être apperçû. La femme de Ruis de Gomes ne put s'empêcher de rougir à ce diſcours. Je ſçaurois un gré infini à la beauté dont on me flatte, répondit cette charmante femme, en ſerrant la main à ſon

époux, ſi elle avoit fait l'effet que vous préſumez ; & ſans manquer à ce que je vous dois, je ſerois la premiere à donner carriere à mes charmes, ſi je pouvois me perſuader qu'ils euſſent aſſez d'empire pour vous conſerver un rang que vous ſuppoſez qu'ils vous ont procuré. Ah ! s'écria Ruis de Gomes en ſe jettant au col de ſa femme, que cette preuve de votre amour pour moi m'attendrit & me perſuade ! qu'il eſt doux de trouver dans une épouſe, une confidente & une amie ſincere ! Ces avantages ſont plus precieux pour moi, que tous les biens où l'orgueil des mortels peut prétendre. Oui, Mendoza, continua Ruis de Gomes (tranſporté de la demi condeſcendance de ſa femme qui ouvroit un ſi beau champ à ſes projets,) je ſuis le plus heureux des humains ; & connoiſſant à préſent votre cœur, je ne crains plus aucun revers de fortune. Sur quoi donc fondez-vous ce tranſport & cette aſſurance, pourſuivit la belle Mendoza, & quelle preuve établiſſez-vous de

la fiction que vous avez ſuppoſée ? Il eſt vrai que le Roi m'a diſtinguée des autres femmes de la Cour, mais cette préférence eſt équivoque ; jamais il ne m'a tenu aucun diſcours qui puiſſe me faire préſumer pour moi ce que vous vous imaginez, & que je ſouhaiterois à préſent qu'il eût, puiſqu'il pourroit ſervir à contrebalancer l'autorité de votre Rival, & rendre frivoles les effets de ſa haine Que je ſerois flattée ſi j'avois cet empire! Vous connoîtriez alors ſi vos intérêts me ſont chers. C'étoit là où Ruis de Gomès attendoit Mendoza. Eh bien! ma chere femme, s'écria t'il en lui faiſant de tendres careſſes, employez donc ce credit que je ne vous ſuppoſe point vainement. Le Roi vous adore, je n'en puis douter ; & s'il ne s'eſt pas encore déclaré, ou la ſeule crainte que l'on ne penetre ſa paſſion le retient, ou il attend à vous connoître aſſez pour juger ſi vous êtes capable de bien uſer de ſon ſecret, & ſi vous ne reſſemblez point à tant de femmes, qui s'honnorant du titre de Maî-

treſſe, ſont les premieres à le faire éclater. La diſſimulée Mendoza parut ſurpriſe de l'aſſurance que venoit de lui donner ſon mari de la paſſion du Roi; la fineſſe d'eſprit de cette adroite femme, tourna ſon diſcours de façon, que Ruis de Gomès devoit lui être obligé de la complaiſance qu'elle devoit avoir en écoutant une déclaration de Philippe : & Ruis de Gomès, fit valoir de ſon côté le parfait amour qu'il avoit pour elle, en expoſant ce qu'il avoit de plus cher au ſoleil de Sa Majeſté. Enfin ces Epoux ſe trompoient tous deux; & ſelon l'uſage de la Cour, qui apprend à parler autrement qu'on ne penſe, ils terminerent cette converſation par de fauſſes aſſurances, de n'avoir rien de caché pour l'occaſion préſente, & de concourir l'un & l'autre à s'aſſurer ſi bien du cœur du Monarque, que l'entrée en fût deffenduë à tous leurs Rivaux.

Ruis de Gomès ne ſe contenta pas de ces lâches pratiques, il travailla encore à bannir de l'eſprit du Roi les défiances que

ce Prince devoit avoir de lui, comme mari. Pour venir à ce point, il faiſoit tomber ſouvent la converſation ſur le ridicule qu'un époux ſe donne, lorſqu'il prend de la jalouſie ; d'autres fois il entretenoit le Prince de la beauté, du caractere de Mendoza, de ſa douceur, & de la vie heureuſe qu'elle lui faiſoit paſſer ; préférable, aſſuroit-il, à l'empire de toutes les Couronnes. Mais ce qui combloit ſon bonheur, ajoûtoit il, étoit l'admiration & l'inclination reſpectueuſe qu'elle avoit pour ſon Maître, qui alloit au point, qu'il ne ſe trouvoit point de fois avec elle, qu'elle ne l'entretint du bonheur dont il étoit comblé, de voir de ſi près les perfections d'un ſi grand Prince, & de joüir de l'intérieure d'un ſi parfait Heros. Par de tels diſcours répétés ſi ſouvent, il amenoit peu à peu Philippe à ſon but, & il augmentoit un feu qui n'étoit plus retenu que par les bienſéances & par les occaſions.

Cependant la lenteur que Philippe avoit à ſe déclarer, inquiétoit Ruis de Gomès

& ſa femme. Ce Miniſtre adroit réſolut, à quelque prix que ce fût, de lui faire remplir ſes vûes : pour y parvenir & pour ſe montrer ſans aucune conſéquence, ou ſi l'on veut, pour réveiller une paſſion aſſoupie, peut-être par le cahos des affaires, il fit tirer ſa femme par un fameux Peintre, & dès que le Portrait fut achevé, il le porta lui même au Roi, & s'y prit d'une maniere adroite pour lui faire ce préſent.

Le moment choiſi pour faire cette nouvelle tentative, il parut devant Philippe avec un grand étui ſous le bras. Dès que le Prince apperçut Ruis de Gomès, il lui demanda ce qu'il lui apportoit, & s'imagina d'abord que c'étoit le Plan de quelque Forteresſe, ou la Carte nouvelle de quelqu'un de ſes Royaumes : Non, Sire, reprit le Favori, c'eſt un préſent que je viens faire à Votre Majeſté, je la ſupplie de m'accorder cette grace ; tout ce que j'ai, tout ce que je ſuis, me vient de la main genereuſe de mon Roi. Je ſçais que je ne ſuis pas digne de la moindre de ſes bon-

tés, & que ce n'eſt qu'à la connoiſſance qu'elle a de mon zele, que je ſuis redevable de ſes précieuſes faveurs; il n'y a qu'une ſeule choſe dans le monde dont je ſuis le maître, & qui ſeule peut prouver ce zele & ma reconnoiſſance, & égaler par le ſacrifice que j'en fais les bienfaits de mon Auguſte Maître. C'eſt un tréſor pour moi, Heureux, Sire, ſi vous le regardez des mêmes yeux, & que vous vouluſſiez qu'il tint une place dans votre Cabinet. Le Roi ſurpris d'un pareil diſcours, quelque habile qu'il fût, ne pouvoit en pénétrer la ſolution. Quel bien précieux devoit avoir un Sujet ſi digne d'être préſenté à ſon Roi? Le Prince, impatient de dévoiler ce miſtere, ouvrit lui-même l'étui & en tira la toile du Portrait qui y étoit roulée. Sa ſurpriſe fut extrême à la vûe du Portrait de Mendoza. Malgré le profond empire qu'il avoit ſur lui même, il ne put s'empêcher de le regarder avec complaiſance. Vous avez raiſon, s'écria le Roi, d'appeller Mendoza un tréſor; c'en eſt un véritа-

ble qui doit vous être précieux, mais connoiſſez mieux votre Maître : quand je l'envierois, je ne vous l'ôterois pas. Cette réponſe frappa le Miniſtre, qui ne s'y attendoit pas. Philippe s'en apperçut, & trop éclairé pour ne pas démêler les ſentimens ſecrets de ſon Miniſtre, il lui dit en ſouriant qu'il n'étoit excuſable en ce qu'il venoit de faire, que par la connoiſſance qu'il avoit ſans doute de l'éloignement qu'il avoit pour l'injuſtice qu'il lui avoit fait préſumer ; qu'il ne riſqueroit rien en lui faiſant ce ſacrifice ; qu'à tout autre Prince qu'à lui, il en réſulteroit des conſéquences. Et puis tranchant tout d'un coup ſur ce chapitre ; Mais ce Portrait, dit-il, eſt parfaitement peint : je veux le mettre dans mon Cabinet comme une piece rare, & je veux qu'on retienne celui qui l'a fait à ma Cour, dans le deſſein où je ſuis de travailler à l'embelliſſement de ce Palais. En achevant ces mots, Philippe ſe mit à travailler, & il ne fut plus queſtion de ce jour de la belle Mendoza.

Nous laiſſerons retirer Ruis de Gomès, qui va faire part à ſa femme de ce qui vient d'arriver, ce qui les jette de nouveau dans l'incertitude, & nous reviendrons à Philippe. Dès que ce Prince fut ſans témoins, il courut vers le Portrait, le porta lui-même dans un Cabinet où perſonne n'entroit que lui ſeul, & dans lequel il avoit médité cent fois le deſtin de l'Europe. Là, il le contempla à ſon aiſe; & dépoüillé de ſa grandeur, il s'abaiſſa aux foibleſſes ordinaires des Amans, & détacha lui-même un Tableau précieux, & mit dans ſa bordure celui de Mendoza. Ce Cabinet lui devint de jour en jour plus cher; & ce qui l'y attiroit, nourriſſant de plus en plus une paſſion que l'éloignement & les affaires diſſipoient, il ſe détermina enfin à ſe déclarer & à voir le plus ſouvent qu'il pourroit la belle Mendoza.

Quelque connoiſſance que le Roi eût de la condeſcendance qu'il devoit trouver dans le mari de Mendoza, il ne put ſe réſoudre à le rendre le lâche confi-

dent du goût qu'il avoit pour elle. Antonio Perez, homme de qualité, bienfait, d'un mérite distingué, & son Secretaire d'Etat, en qui il avoit de la confiance, & dont il s'étoit servi dans plusieurs occasions semblables, par les preuves qu'il avoit de ses talens & de sa discretion, fut choisi pour l'Agent de cette nouvelle intrigue. Ce Seigneur attendoit depuis longtems cet aveu de son Maître; il étoit trop bon Courtisan pour n'avoir pas démêlé que Ruis deGomès devoit sa faveur à toute autre chose qu'à son mérite; il avoit même été surpris & piqué que son Maître lui eût fait mistere des raisons secretes de l'élevation de ce Ministre: & comme les plus petites bagatelles sont de conséquence à la Cour, il s'étoit fait un chagrin important de l'oubli dans lequel le Roi l'avoit mis. Son ambition qui s'est manifesté depuis, lui fit recevoir ce que le Roi lui dit à ce sujet avec une joye intérieure que sa politique déroba. Pour être plus agréable à ce Prince & pour le servir à sa

maniere, il feignit de n'avoir eu aucune connoiſſance de cette paſſion, loüa le Roi d'avoir ſçû la cacher à toute la Cour, & l'aſſura qu'il ne ſeroit pas moins circonſpect à la conduire de façon qu'elle ne pourroit jamais être ſoupçonnée. Philippe flatté par ſon foible, applaudit à ſon tour à ſon Confident, & décida pour que les choſes concouruſſent au miſtere, qu'il falloit qu'Antonio Perez devint collegue du premier Miniſtre, afin d'avoir des raiſons ſpécieuſes pour ſe trouver chez Mendoza, lorſque le Roi travailloit avec ſon mari.

Si la Cour ne fut point ſurpriſe du nouveau degré de faveur d'Antonio Perez, à cauſe du goût qu'on connoiſſoit à Philippe pour ce Secretaire d'Etat, Ruis de Gomes ne le fut pas davantage, mais il en attribua la cauſe à toute autre raiſon. Les complaiſances de ſon Collegue dont il connoiſſoit la hauteur, lui firent aiſément ſoupçonner qu'il y avoit des raiſons ſecrettes & ſupérieures pour s'aſſujettir

ainſi. Dans les diſpoſitions où il étoit alors, l'on ne doit pas être ſurpris s'il reçut à bras ouverts ce nouveau Collegue : pluſieurs jours ne ſe paſſerent pas ſans qu'ils ſe communiquaſſent mutuellement leurs projets. Mendoza entra de part dans leur conſeil, & les choſes s'acheminerent enfin au but tant déſiré.

Antonio Perez ayant rapporté au Roi avec toute la délicateſſe poſſible, que la belle Mendoza conſervoit depuis long-tems une tendre paſſion pour ce Prince ; & lui ayant exageré combien elle ſouffroit de ne pouvoir lui marquer ſes impreſſions, retenuë par ce qu'elle ſe devoit comme femme engagée, eſclave du devoir, de la naiſſance & de la pudeur, & d'ailleurs craignant que le Monarque ne ſentît qu'une paſſion paſſagere ; ces apparences de vertu étalées par Antonio charmerent Philippe au point, qu'il lui ouvrit entierement ſon cœur : Va, lui dit-il, ménage-moi un entretien avec cette aimable perſonne ; aſſure-la

que je l'adore, & qu'elle eſt la maîtreſſe ſouveraine de mes ſentimens les plus ſecrets ; perſuade-lui que ma paſſion, quelque grande qu'elle ſoit, ne ſortira jamais des bornes qu'elle voudra lui preſcrire, & que j'ambitionne autant près d'elle, la qualité d'Ami que celle d'Amant ; que ce Diamant que tu lui rendras de ma part, ſoit un témoignage de ma parole, & moins un préſent qu'un gage de ma ſincérité : ajoûte encore, ſi tu le veux, qu'il n'y avoit dans le monde que la divine Mendoza, qui pût aſſujettir le cœur de Philippe.

Antonio Perez s'acquitta de ſa commiſſion avec le ſuccès qu'on peut imaginer : mais il fut arrêté que Mendoza refuſeroit ce préſent, & qu'elle ſe pareroit aux yeux du Roi d'un amour deſintereſſé. L'on connoiſſoit ſon foible & ſon inconſtance, & il étoit néceſſaire de l'attacher par les liens les plus délicats ; & l'on n'ignoroit pas

qu'il vouloit être aimé pour l'amour de lui-même. Philippe tomba dans le piége, & il fut le premier à presser enfin une entrevûë qu'il avoit éloigné lui-même avec autant de précaution, qu'un autre Amant en auroit apporté pour le rapprocher.

CHAPITRE VII.

Par qui d'Orneville eſt interrompu. Ce que le Chevalier apprend. Continuation de l'Hiſtoire d'Antonio Perez & de la Princeſſe d'Eboly.

D'Orneville en étoit-là de l'Hiſtoire d'Antonio Perez, lorſqu'un Laquais entra, qui cherchoit le Pere Theodore; on lui dit qu'il devoit être dans la Maiſon, & ſur ce qu'il reprit qu'il l'avoit cherché par tout ſans le trouver, on ajoûta qu'il ne pouvoit pas tarder à revenir. Le Chevalier fut extrêmement ſurpris, de reconnoître à la livrée ce Laquais, pour être celui de Mademoiſelle de Sulmine. D'Orneville dit à ce Domeſtique que ſi ſa Commiſſion n'étoit point ſecrette, & qu'il ne voulût point attendre, qu'on ſe chargeroit de la rapporter dès que

que le Pere ſeroit rentré. Le Valet repliqua qu'il venoit l'avertir que Madame ſa Sœur & Mademoiſelle ſa Niece le prioient de les attendre, & qu'elles devoient le venir voir à l'iſſue de leur dîné : on lui promit de le lui dire, & le Laquais ſortit.

D'Elby, encore plus ſurpris, ne douta point que Mademoiſelle de Sulmine n'appartînt au Pere Theodore, & il ſe félicita de l'heureux hazard qui lui procuroit la connoiſſance de ce Religieux, & le plaiſir de voir peut-être celle qui avoit acquis en ſi peu de tems les droits les plus chers ſur ſon cœur : il ſe promit bien de faire ſa cour au Pere pendant le dîné, & de mériter ſon amitié par toutes les attentions poſſibles. D'Orneville qui ne pouvoit prévoir les cauſes du ſilence du Chevalier, crut qu'il attendoit la continuation de ſon Hiſtoire ; il en reprit la ſuite en ces termes :

L'entre-vûe de Philippe & de Mendoza fut fixée à deux heures après minuit, tems

choisi exprès pour en ôter la connoissance, on apporta toutes les précautions nécessaires pour qu'elle fût ignorée ; on assura même au Roi, que Ruis de Gomès n'en pourroit être instruit. Cette assurance flatta beaucoup ce Prince ; il avoit une si grande frayeur que sa réputation ne souffrît, & qu'on ne donnât un tour différent à l'entretien prémédité, qu'il avoit ordonné que Mendoza lui fût amenée déguisée en homme. Mais cette habile femme qui connoissoit jusqu'à quel point ce Monarque étoit dissipé par le poids de ses affaires, qui le rendoit quelquefois si distrait, que souvent il voyoit les personnes sans s'y arrêter; prévenue, dis-je, de cette opinion, elle ne voulut pas risquer un moment qui devoit décider d'un sort si long-tems attendu. Bien éloigné de satisfaire à cet ordre, elle releva sa beauté de tout ce qu'elle avoit de plus galant & de plus précieux, & parut aux yeux de Philippe plus belle que Venus même. Il fut si ébloüi de ses [illegible], qu'à peine put-il expliquer les

impreſſions qu'ils lui firent reſſentir. Antonio Perez, craignant d'être indiſcret, ſe retira ; & quoiqu'on ait ſoupçonné que le Prince lui fiſt part dans la ſuite de cet entretien, l'on n'a jamais pû ſçavoir le ſujet qui fit rouler la converſation.

Ce qui ne put être ignoré, c'eſt que depuis ce tems la faveur de Ruis de Gomès augmenta à un tel point, que les ennemis qu'il avoit tant craint furent trop heureux de rechercher ſon amitié. Mais ce qu'il y a de plus ſurprenant dans ce trait de l'Hiſtoire de Philippe, c'eſt que malgré ſa prudence, ſa paſſion s'accrut avec ſi peu de ménagement, que toute la Cour fut bientôt au fait de cette intrigue. Mendoza qui avoit débuté par refuſer le Diamant du Roi, & qui ne l'avoit accepté qu'en échange d'une bague de pareille valeur, changea tellement de conduite, & ſe contraignît ſi peu lorſqu'elle fut certaine de ſon empire, que non-ſeulement elle reçut avec avidité les preſens que lui faiſoit avec profuſion Philippe, mais encore re-

courut aux artifices & aux suppositions pour s'en faire faire de plus considérables ; les Charges, qui jusques-là n'avoient été données qu'au mérite, le furent à la faveur & au prix d'argent. Antonio Perez, pour se faire valoir auprès de cette fiere Maîtresse, la guidoit si bien & se rendoit si nécessaire, que croyant devoir sa fortune à ce Confident, elle lui en marquoit sa reconnoissance en ne lui faisant aucun mistere de tout ce qui se passoit dans son cœur.

Cependant Antonio Perez connut bientôt le danger qu'on court, lorsque l'on regarde de trop près le soleil. La vûe fréquente de la belle Mendoza, fit un effet auquel il devoit s'attendre, & qu'il n'avoit pas prévu : il en devint éperdument amoureux ; & il en fut d'autant plus surpris, qu'il n'avoit jamais pû s'imaginer que son cœur fût capable de cette foiblesse, l'en croyant préservé par l'ambition qui le dévoroit, & par le désir qui le possedoit de s'établir une telle fortune, qu'elle fût à

Pabri des revers qu'on essuye si souvent à la Cour. Dès qu'il se connut, il trembla ; & prévit tout ce qu'il lui est arrivé depuis. Dans la crainte légitime de succomber à sa foiblesse, il fit tout ce qu'il put pour s'en garantir. Mais qu'il est difficile de résister à ce qui nous flatte ! Tout ce que ce Courtisan put gagner sur lui même, fut de contenir les mouvemens qui l'obsédoient. Il se fit une telle violence pour y parvenir, qu'il changea peu à peu, au point que toute la Cour & jusqu'au Roi même s'en apperçurent. Ce Prince lui en parla avec bonté ; il rejetta sur d'autres objets les causes de sa mélancolie : mais il eut moins d'empire sur lui-même lorsque Mendoza, à la sortie de l'appartement du Roi, lui dit qu'elle avoit à lui parler. Antonio trembla à cet ordre, & il la suivit avec un trouble, seul capable de faire pénétrer un secret qu'il cachoit depuis trois mois.

Que veut dire, Perez, lui dit cette belle femme en le regardant fixement, l'état où je vous vois, & le changement

que je regarde en votre perſonne depuis quelque mois? Quoi! vous avez des chagrins & des ſecrets, & vous ne m'en faites point part? Me jugez-vous donc indigne de votre confiance, moi qui vous ai toujours prodigué ſi ſincerement la mienne? Helas! Madame, reprit Antonio, à quoi ſerviroit l'aveu des maux que je ſouffre, & que vous importe que Perez ſoit malheureux? Vous êtes dans l'erreur, pourſuivit Mendoza, la qualité d'amie partage les biens & les maux; je ſuis au point la vôtre que je me trouve offenſée, & de votre réponſe, & de votre miſtere. Je vous annonce même, continua-t'elle, en lui donnant un coup d'œil qui pénétra juſqu'au fond de ſon cœur, & qui démêla dans un moment un ſecret ſi long-tems caché, que ſi vous ne me déclarez pas ſur le champ la cauſe de vos ennuis, je ceſſe pour jamais d'être de vos amies. Cette menace a trop d'empire ſur moi, continua Antonio, pour que j'héſite plus long tems à vous ſatisfaire. Eh bien, vous le voulez? J'aime, Madame,

Perez s'arrêta à ces mots. Vous aimez, reprit Mendoza, en le regardant malignement : Et qui? grand Dieu! qui croiroit que l'ambition, Perez, fût susceptible de passion? Eh bien, achevez donc. Je ne le puis, reprit timidement Antonio. Pourrois-je, sans trembler, prononcer un nom si respectable .... Eh mon Dieu, interrompit plaisamment la femme de Ruis de Gomès; j'imaginois qu'un Courtisan devoit s'expliquer autrement que le vulgaire, & ne pas donner dans les minuties : vous m'impatientez. Peut-on tant hésiter ? Est-ce un si grand crime que d'aimer ? Est-il quelqu'un à la Cour qui doive faire cet aveu avec autant de confiance que vous ? Il y a plus d'une belle qui ne seroit pas fâchée que vos vœux s'adressassent à elle : Je meure d'envie de connoître l'inhumaine qui vous fait languir, j'irois de ce pas lui reprocher sa barbarie. Apprenez-moi le nom de cette impitoyable, poursuivit la badine Mendoza que l'embarras où elle mettoit Antonio réjouissoit infiniment. Plus elle lui don-

noit lieu de s'expliquer ; & moins il crut le devoir faire. Le ton plaisant avec lequel elle traitoit cette matiere, lui fit imaginer qu'elle le soupçonnoit, & qu'elle se mocquoit d'avance de lui : il fut à la veille de se retirer sans s'expliquer davantage. Mais l'impérieuse Mendoza s'étant fâchée à la fin, de se voir contrarier si long-tems, lui ayant dit qu'elle vouloit absolument être obéie, Perez tira une Boëte à portrait de sa poche, la lui présenta, fit une profonde révérence & se retira. En vain fut-il rappellé : ce Confident si hardi, si adroit pour les intrigues des autres, trembla dans ce moment & n'osa s'exposer davantage. Il n'est pas le seul de cette espece, & j'en connois, continua d'Orneville en soupirant, qui on gardé de pareils secrets plus long-tems.

Mendoza ne s'attendoit pas que cet entretien dût se terminer de cette sorte, ce qui lui fit imaginer qu'elle s'étoit trompée ; lorsqu'elle s'étoit flattée que c'étoit à elle que s'adressoit l'encens de Perez.

Elle ouvrit avec précipitation la Boëte à portrait ; elle s'attendoit à y trouver celui d'une Princeſſe qu'elle ſoupçonnoit : mais quelle fut ſa ſurpriſe de n'y rencontrer que des glaces, qui lui firent comprendre en s'y voyant, le miſtere : elle s'en réjouit. Cette belle Favorite, ſemblable aux coquêtes, fut ravie d'avoir à ſon char un homme de la ſorte de Perez, qui outre le rang qu'il occupoit, étoit d'un extérieur & d'une figure du goût de toutes les femmes. Ces conſidérations la firent réſoudre d'en uſer avec lui avec toute la franchiſe poſſible, & de lui déclarer naturellement ce qu'elle penſoit en ſa faveur, ſans perdre en vaine formalité un tems précieux. Pour cet effet, elle lui écrivit le lendemain un Billet, qu'elle lui remit elle-même avec une Boëte à portrait, ſi adroitement que le Roi qui étoit préſent ne s'en apperçut pas. Pourquoi ce Prince ne jetta-t'il pas dans ce moment les yeux ſur Perez, il auroit compris à ſon embarras qu'on le trahiſſoit ? Ce Miniſtre rougit en recevant

ce paquet, & il parut ſi interdit, que Mendoza craignant que Philippe n'en ſoupçonnât la cauſe, ſuppoſa une commiſſion dont elle le chargea, afin de lui donner lieu de ſe retirer. Antonio profita de cette occaſion, & fut s'enfermer dans un appartement où il avoit coutume d'attendre Mendoza pour la reconduire chez elle : dés qu'il y fut, il ouvrit précipitament le Paquet. La Boëte à portrait qu'il avoit donnée la veille à Mendoza le fit changer de couleur ; il augura que ſa déclaration avoit été mal reçûë, puiſque cette Boëte lui étoit rendue : il ouvrit en ſoupirant le Billet, & il y trouva ces mots.

BILLET.

JE ne vous pardonne, Antonio, la témérité que vous avez eu de me déclarer que vous m'aimiez, qu'à condition que vous ſerez fidele à l'Original d'un Portrait que

vous trouverez dans votre Boëte à mouches que je vous rends.

ANNA MENDOZA.

Ce Billet fut une énigme pour Antonio, & il crut que la femme de Ruis de Gomès continuoit à ſe divertir, & qu'elle ſe plaiſoit à l'embarraſſer. Dans ſon tranſport, il fut à la veille de caſſer la Boëte à mouche : mais ayant encore relû le Billet, & ne le trouvant pas ſi énigmatique qu'il ſe l'étoit imaginé, il ouvrit la Boëte dans laquelle il devoit trouver la preuve de ſes maux : *à condition que vous ſerez fidele à l'Original du Portrait que vous trouverez, &c.* Qu'on juge de ſon étonnement, à la vûë de celui de Mendoza qu'elle y avoit ſubſtitué. Adorable perſonne, s'écria-t'il, tu mérites non ſeulement l'adoration des Rois, mais encore l'hommage des humains. Il baiſa avec ardeur ce gage précieux de la complaiſance de la femme de Ruis de Gomès ; & charmé

du dénouëment heureux de cette avanture, malgré son ambition & les rayons qu'il avoit de l'amour, il résolut de s'y livrer entierement.

Dès que Mendoza sortit de chez le Roi, Perez se présenta, & la reconduisit dans son appartement; il fut moins timide de alors qu'il ne l'avoit été dans la premiere occasion. Elle reçut les assurances de sa passion avec bonté, & ces deux Favoris, oublians ce qu'ils devoient à leur Souverain, ne l'épargnerent pas dans la conversation qu'ils eurent à son sujet. Mais tôt ou tard ces offenses sont vengées, & il est rare que l'ingratitude demeure sans punition.

Cependant le mari de Mendoza ne jouit pas long tems de sa nouvelle faveur; il tomba malade & mourut. Plusieurs dirent qu'il avoit été empoisonné, & que commençant à se repentir du sacrifice qu'il avoit fait, sa jalousie l'avoit rendu incommode. Mais on peut révoquer ce doute : par la raison que dans

les Cours, les choſes les plus ſimples étant regardées du Courtiſan oiſif avec des yeux politiques & ſpéculatifs, attribuent aux événemens les moins conſidérables & les plus naturels, des raiſons ſecretes qui les ont fait mouvoir. Quoiqu'il en ſoit, la mort de Ruis de Gomès produiſit un changement aſſez remarquable pour nos Amans, & qui leur procura la facilité de s'entretenir & de ſe voir plus ſouvent. Perez fut nommé Surintendant de tous les biens du Premier Miniſtre; & Mendoza reçut la qualité de Princeſſe d'Eboly. Antonio profita de la conjoncture, & s'inſinua par ſes complaiſances ſi avant dans l'eſprit de ſa Maîtreſſe, qu'il étoit le maître abſolu de toutes ſes volontés. Les charmes qu'il goûtoit dans la converſation de cette ingrate Favorite, le rendirent amoureux au point qu'il devint même jaloux de ſon Maître. S'il n'eut craint de ſe perdre entierement, il ſe ſeroit oppoſé aux viſites qu'elle lui rendoit: mais étant retenu par

cette conſidération, il ſe faiſoit ſeulement un plaiſir malin d'y mettre des obſtacles, & d'en retrancher par des artifices une partie. Le Roi étoit dans la bonne foi, & il auroit été long-tems la dupe de ces ingrats, ſans un ennemi que ſe fit Antonio Perez, qui découvrit la trahiſon, & qui lui apprit, mais trop tard, que plus on eſt élevé en dignité, & plus on eſt ſujet à ſe faire des ennemis; & qu'il eſt de la prudence, lorſqu'on les reconnoit, & qu'on n'a pas donné lieu à leur animoſité, d'uſer de tous les moyens poſſibles pour ſe les attacher & pour en diminuer le nombre.

Eſcovedo, Secretaire de Don Juan, frere de Philippe, fut envoyé exprès des Pays-Bas à Madrid, pour tâcher de porter le Roi à faire un accommodement avec ſon Maître, & donner des raiſons pour juſtifier la conduite de Don Juan. Philippe étoit aſſez diſpoſé à ſe reconcilier avec ſon frere: Mais Antonio Perez traverſa ſes bonnes intentions à cauſe de

l'aigreur qu'il conſervoit contre le frere du Roi, pour un affront qu'il avoit reçû de ce Prince, & qu'il avoit juré de ne lui jamais pardonner · preuve nouvelle, que de quelque condition que l'on ſoit on ne doit point maltraiter ſes inférieurs ; parce que ſouvent ils ont l'ame auſſi bien placée que ceux qui ſont au deſſus d'eux; & que les hazards de la vie ſont ſi fréquents, qu'il arrive quelquefois qu'on trouve en ſon chemin les perſonnes deſquelles on faiſoit peu de cas, & qui ſe ſouvenant alors, du peu de ménagement qu'on a eu pour eux, embraſſent avec joye les occaſions de marquer leur ſenſibilité & leur reſſentiment ; c'eſt ce qui arriva alors à Don Juan Antonio Perez, ravi de trouver les moyens de ſe vanger de ce Prince, ſe ſervit de l'aſcendant qu'il avoit ſur l'eſprit du Roi, pour lui inſinuer, que ſi ſon frere recherchoit alors à ſe reconcilier, ce n'étoit que pour avoir le tems d'amaſſer des forces & de l'argent, dans le deſſein que tout le

monde lui connoiſſoit de s'emparer des Pays-Bas. Et la conduite qu'avoit tenuë juſqu'alors Don Juan fit valoir les mauvaiſes impreſſions que lui donnoit Perez, & fut cauſe que les proteſtations d'Eſcovedo furent rejettées avec aigreur. Ce Miniſtre ne fut pas long-tems à démêler d'où partoit ce coup ; & furieux de ſe voir outragé par un endroit auſſi ſenſible, il jura de faire repentir Antonio de s'être trouvé dans ſon chemin. Pour parvenir à remplir ſes vûes, il le veilla de ſi près, épia ſes démarches avec tant de ſoins, qu'il découvrit enfin ſes amours avec la Favorite. Il fit mieux : car il ſurprit des Lettres qui prouvoient leur intelligence : ſûr de ſon fait, & en état de parler, il fit demander une audience au Roi, auquel il découvrit toute l'intrigue.

Quelqu'empire qu'eût Philippe ſur lui même, il fut tranſporté de fureur à cette nouvelle ; & ſe rappellant mille choſes alors qui acheverent de le convaincre, ſon penchant

penchant ſanguinaire le fit réſoudre de venger par la mort le crime de ce coupable Favori. Le ſang d'un fils qu'il avoit fait répandre, avoit prouvé combien il étoit jaloux de ſon autorité ; & l'on devoit préſumer que s'il avoit été capable de tremper ſes mains dans ſon propre ſang, il ménageroit encore moins celui qui lui étoit étranger ; mais ſa politique en uſa tout différemment. L'on fut extrêmement ſurpris de la modération avec laquelle il ſe gouverna dans cette affaire. Il reçut la juſtification de la Princeſſe & d'Antonio, feignit même juſques-là, de les croire innocens. Ce Prince habile, inſtruit des mauvaiſes intentions de ſon frere, crut devoir arrêter le cours de ſa colere, pour ruiner entierement les projets de Don Juan. D'ailleurs, il vouloit perdre Antonio Perez ſans que ſa réputation en ſouffrît ; il prêta de nouveau l'oreille aux aſſurances que ce Miniſtre lui donna ; qu'Eſcovedo ne lui avoit ſuppoſé ſon commerce avec la Princeſſe, que

dans les vûës de ſe défaire d'un Sujet fidele, qui pénétroit les coupables projets qu'il avoit, de faire des Partiſans à ſon frere juſques dans le Sanctuaire de la Cour, & que s'il étoit venu paré du manteau de la paix, ce n'étoit que pour couvrir les apprêts d'une guerre ſanglante, dès long-tems méditée. Philippe, que le ſejour d'Eſcovedo inquiétoit, feignit d'être ému des mauvais deſſeins de cet homme, & fit entendre à Perez qu'il ſeroit charmé d'en être délivré. Ce Prince ne diſoit pas qu'il vouloit prêter à ſon Miniſtre un chef plus conſidérable pour le perdre, que celui de ſon commerce avec la Princeſſe d'Eboly, qui outre qu'il n'étoit pas ſuffiſant pour le faire condamner, en faiſoit rejaillir la honte ſur la tête de Philippe. La paſſion d'Antonio, de ſe venger du Miniſtre de Don Juan, le fit tomber dans le panneau, & prévenir, ſi on oſe le dire, les intentions ſecrettes du Prince. Pour mieux marquer ſon zele à ſon Maître, aſſûroit-il, il ſe chargea de

la commiſſion. Eſcovedo fut aſſaſſiné le même jour, & apprit, mais trop tard, que l'on ne doit pas perdre un ennemi à demi. Perez fit valoir près du Roi ſon exacte promptitude ; mais cette proteſtation fit un effet contraire dans l'eſprit de ce Prince, & lui perſuada que Perez l'avoit moins ſervi que ſatisfait ſa propre vengeance.

Ce Monarque, juſtement prévenu de cette idée, & content d'avoir des moyens aſſurés pour s'abandonner à ſa juſte colere, ſe réſolut de perdre un Miniſtre ingrat, & une Favorite coupable. Le prétexte fut pris du meurtre d'Eſcovedo. Ses enfans furent engagés ſous mains, par le Roi, de lui demander juſtice de la mort de leur pere, & d'accuſer Antonio Perez & la Princeſſe d'Eboly. En vertu de cette Requête, le Miniſtre & Mendoza furent arrêtés.

Antonio écrivit au Roi, & ſe ſervit de toute l'adreſſe dont il étoit capable, pour le porter à la clemence. Ce Prince vou-

lant filer sa vengeance, & la goûter à long trait, fut plusieurs mois sans lui répondre, afin de lui laisser le tems de faire des réflexions sur son ingratitude, après quoi il lui fit dire par son Confesseur, qu'il lui donnoit permission de s'accommoder avec la veuve & les enfans, & que cela fait il le remettroit en liberté : Politique dont usoit ce Prince pour arracher à Perez peu à peu les trésors qu'il avoit accumulé, dont il ne pouvoit lui faire un crime, parce qu'il les avoit acquis par des voyes permises. Ce malheureux Favori, trouvant dans sa Partie une lâche avidité, acheta par des sommes immenses le sang d'Escovedo ; & la promesse de ne plus être recherché pour cet assassinat. La fin de cette Négociation fut celle de sa prison, & dans ce Traité fut comprise la liberté de la Princesse qui fut exilée, & que Perez abandonna, dans l'espérance que ce sacrifice lui rendroit la confiance de son Maître. Mais la playe étoit trop fraîche & trop envenimée pour qu'il pût se flatter qu'elle se fermât ja-

mais. La triſte Mendoza, délaiſſée de ſon Amant, mépriſée de ſa famille & de tout le mond, périt quelques années après de miſere & d'ennui.

Perez exerça encore ſa Charge de Premier Miniſtre pendant quelque tems, mais avec tous les déſagrémens poſſibles, & ſans qu'il en recueillît aucun fruit. Le Roi, qui pour mieux ſe venger, vouloit le mortifier & le miner peu à peu, avant que de mettre le comble à ſes malheurs, le fit accuſer de nouveau par les enfans d'Eſcovedo, de pluſieurs chefs graves & dignes de la mort, dont les principaux étoient d'avoir reçû dix mille écus en or du Grand Duc de Toſcane; d'avoir entretenu un commerce criminel avec Mendoza, du vivant de ſon mari; & tramé & pratiqué des intelligences avec les ennemis de l'Etat: Accuſations ſuffiſantes pour le perdre, & qui le firent remettre en priſon.

Malgré les eſpérances dont on ſe flatte toujours, Perez ſentit alors qu'on en vouloit à ſa vie, & fit employer tout ſon cré-

dit pour avoir ſa grace. Le Confeſſeur du Roi qui le voyoit tous les jours, & qui avoit ſes inſtructions, l'aſſuroit que ſes affaires tourneroient à ſon honneur, & l'engageoit à mériter les bontés de Philippe par une confiance aveugle, en lui remettant les papiers que ce Prince déſiroit, & qu'il avoit dès long-tems mis à l'abri de la puiſſance Royale. Ils conſiſtoient en des lettres écrites de la main du Roi, qui prouvoient que Perez n'étoit que l'inſtrument dont il s'étoit ſervi pour aſſaſſiner Eſcovedo. Le Roi, que ces preuves inquiétoient, ſe ſervit de toutes ſortes d'artifices pour les arracher à Perez; & les fréquentes viſites du Confeſſeur ne tendoient qu'à ce deſſein. Mais Antonio, du moins auſſi habile que ce Jeſuite, connoiſſant la conſéquence de ces Lettres, fut un long-tems ſans vouloir entendre parler de les rendre. Philippe outré de ce refus, le fit traîter ſi durement pour l'amener à ſon point, que le Priſonnier ne pouvant réſiſter davantage, ſe laiſſa ga-

gner, ſous la parole que l'on lui donna que ſa liberté lui ſeroit renduë dès qu'elles ſeroient entre les mains du Roi. Perez écrivit à ſa femme, & indiqua le lieu où ce dépôt étoit caché. Le Roi, ravi d'avoir enfin ces témoignages tant déſirés, ne fit pas attention qu'une de ſes Lettres manquoit ; & guidé par ſa paſſion, fit rendre un Arrêt qui condamnoit le Priſonnier à trente mille écus d'or, à la perte de ſa Charge, à deux ans de priſon, & à être banni enſuite de la Cour. Mais les enfans d'Eſcovedo, toujours guidés par le Roi, proteſterent contre ce Decret, & demanderent une juſtice entiere de l'aſſaſſinat de leur pere : Philippe apuya cette Requête ; & malgré l'injuſtice qu'il y avoit, qu'après l'accommodement dont on a parlé, on le recherchât de nouveau pour cet aſſaſſinat, le Roi voulut qu'il y eût une Sentence qui établît le meurtrier, pour qu'elle ſervît de luſtre à la réputation du Roi, flétrie par ce crime qu'on lui imputoit. Pour mettre les cho-

ſes dans les regles, on appliqua le malheureux Perez à la queſtion : il la ſoutint d'abord avec conſtance, prévenu de la délicateſſe de ne point charger d'un crime le Roi ſon Maître ; mais la continuité des tourmens l'ayant accablé, il avoüa le nœud de cette affaire, & produiſit pour témoignage la Lettre dont on a parlé, qu'il avoit toujours précieuſement conſervé ſur lui, & qu'il tira de la doublure de ſon habit, perſuadé de la conſéquence dont elle pouvoit lui être un jour. Les Juges n'eurent pas le mot à répondre à cette preuve autentique qui faiſoit tomber la procédure, s'étant pleinement juſtifié des autres chefs d'accuſations. Le Roi, de ſon côté, qui ne s'attendoit pas à un pareil retour, après tant de précautions priſes pour enſevelir ſes pratiques, piqué juſqu'au vif contre ce Miniſtre, réſolut de ne plus le ménager. Perez qui après ce qui venoit de ſe paſſer, ne doutoit pas de ſa perte, prit la réſolution de tout mettre en uſage pour ſe ſauver,

& de ſe mettre à l'abri des reſſentimens d'un Prince qu'il connoiſſoit pour ne jamais pardonner.

Jeanne de Cuello, épouſe de ce Miniſtre, nonobſtant les infidélités de ſon mari, prouva, dès le commencement de ſa priſon, qu'un mari n'a pas de meilleure amie que ſa femme, lorſqu'elle eſt vertueuſe & qu'elle a des ſentimens : malgré, dis je, la douleur que lui avoit cauſé la paſſion qu'elle connoiſſoit à ſon époux pour Mendoza, elle ne lui en avoit jamais fait de reproches ; & loin de le payer de la même indifférence, elle avoit toujours été au devant de tout ce qui pouvoit lui faire plaiſir. Cette conduite ſi propre à ramener un mari, eut dans les ſuites le ſuccès qu'elle en devoit attendre ; & ſi dans les commencemens elle ne lui rendit pas le cœur de ſon époux, elle lui attira du moins ſa confiance & ſa plus tendre amitié. Les témoignages de ſa tendreſſe redoublerent dans l'occaſion préſente, & elle ſollicita avec tant d'em-

preſſement la permiſſion de conſoler ſon mari dans ſes malheurs, que le Roi lui permit de l'aller voir trois fois la ſemaine.

Perez, qui dans le commencement de ſa diſgrace avoit abandonné la Princeſſe d'Eboli, reprit lorſqu'il fut en priſon toute la tendreſſe qu'il avoit eu pour elle. Cette paſſion devenuë plus impétueuſe par les obſtacles, cauſa un chagrin ſi violent à Antonio, que ſa mélancolie devint extrême & le fit tomber malade. Sa tendre femme, effrayée de voir périr peu à peu ſon époux, & ſoupçonnant que l'éloignement de Mendoza le réduiſoit à ce point, pouſſa la complaiſance juſqu'à devenir ſa confidente & à faire rendre à la Princeſſe d'Eboli les lettres d'Antonio, & lui rapporter celles de ſa Maîtreſſe. Ces bontés attendrirent cet ingrat mari, qui ſe reprochoit cent fois ſa perfidie, & faiſoit ſes efforts pour arracher le trait cruel qui l'empêchoit de rendre juſtice à la plus heroïque des femmes.

Cependant, les affaires de Perez étant venues au point que nous venons de dire, & Jeanne de Cuello apprenant de ſon Mari le danger qu'il couroit, réſolut à quelque prix que ce fût, de le ſauver.

Le Priſonnier, fut extrêmement touché des moyens qu'elle lui propoſa pour y réuſſir : ils étoient de lui faire prendre ſes habits, & de reſter à ſa place. Antonio ſe deffendit abſolument d'acquérir ſa liberté à ce prix ; il connoiſſoit la violence du Roi. Mais ce dernier trait de generoſité l'ayant frappé, il reprit tout d'un coup toute la tendreſſe qu'il avoit pour ſa femme ; la lui déclara & lui ſacrifia entierement la Princeſſe d'Eboli, en jurant que libre ou non, il n'auroit jamais aucun commerce avec elle. Cette aimable épouſe, tranſportée de ce retour, perſiſta plus que jamais à ſauver ſon mari, & il fut réſolu qu'on le feroit traveſtir en femme, qu'il profiteroit du premier jour qu'il auroit compagnie, (ce qui arrivoit ſouvent,) pour s'évader, & qu'il ſe con-

fondroit avec les Dames, amies de Jeanne Cuello, lorſqu'elles ſortiroient de la Priſon.

Les Gardes qui étoient accoutumés depuis long-tems à voir compagnie à Perez, faciliterent par leur négligence l'execution de ce projet : il eut le ſuccés dont on s'étoit flatté. Et Jeanne de Cuello, pour mieux aſſurer la fuite de ſon mari, ſous prétexte de faire les honneurs, ſortit la derniere ; & s'adreſſant à l'Officier des Gardes, elle le pria, en lui faiſant préſent d'une Tabatiere d'or, d'ordonner qu'on ne fiſt point de bruit à ſon mari, qui avoit la migraine & qui s'étoit aſſoupi. L'Officier, prévenu par l'interêt, l'aſſura que perſonne n'entreroit dans la chambre du Priſonnier, qu'il n'appellât : cette précaution fut ſalutaire, & il étoit à moitié chemin du Royaume d'Arragon, ſa patrie, ſans qu'on ſe fût apperçû de ſa fuite. Le Roi devint furieux à la nouvelle de ſon évaſion, ſa colere tomba ſur ceux entre les mains deſquels il l'avoit remis.

Antonio tint fidélement parole à ſa femme ; il ne voulut donner aucune de ſes nouvelles à la malheureuſe Mendoza. Prévenu & touché de tout ce qu'il devoit à ſon illuſtre femme, qui ſe trouva pleinement récompenſée du retour de la tendreſſe de ſon époux, Perez arriva avec elle en Arragon ; & la premiere choſe qu'il fit, fut de ſe préſenter au Conſeil Souverain du Royaume, voulant y être jugé, & ſe purger de tous les griefs dont on l'avoit accuſé.

CHAPITRE VIII.

Réflexion du Chevalier d'Elby, au ſujet de d'Antonio Perez. Fin de l'Hiſtoire de ce Miniſtre.

LE Chevalier d'Elby, qui prêtoit une attention ſinguliere à cette Hiſtoire, interrompit d'Orneville à cet endroit. Eſt-il poſſible, s'écria-t-il, qu'un Miniſtre auſſi habile que celui dont vous me parlez, qui ſçait qu'on veut le perdre, qui échape comme par un miracle, ou pour mieux dire à la mort, aille de nouveau ſe livrer au ſort dont il eſt aſſez heureux de ſe préſerver, l'Arragon, ce me ſemble, étant un des Royaumes de la dépendance du Roi d'Eſpagne? Votre réflexion eſt judicieuſe, pourſuivit d'Orneville charmé de l'obſervation du Chevalier; les Rois atteignent de loin, & ſur tout

dans leurs propres Etats. Mais Antonio Perez fondoit ſa confiance ſur deux points : le premier, qu'il avoit tant fait de bien à cette Province pendant ſon miniſtere, qu'il y étoit extrêmement aimé, & que ſon parti étoit avantageux. La ſeconde raiſon ſur laquelle il comptoit encore davantage, étoit que les immunités du Royaume donnoient au Conſeil la prérogative de juger en dernier reſſort : Privilege ſi étendu, que l'Autorité Royale ne pouvoit prévaloir ſur ſes Decrets.

Les Remontrances du Conſeil Souverain, ſur la Requête d'Antonio qui demandoit à y être jugé, furent renvoyées, ſelon l'uſage, au Roi. Ce Prince, pour toute réponſe, ordonna que ce Miniſtre lui fût renvoyé ; déclarant que ſon affaire n'étoit pas de la compétence du Conſeil d'Arragon, & qu'étant criminel de Leze-Majeſté, il devoit être jugé par le ſien. Malgré cet ordre abſolu, les Primats du Royaume ne jugerent pas à propos d'obéir, & repréſenterent reſpectueuſement au Roi que les Priviléges dont ils jouiſſoient de tou-

tems leur attribuoient toute la connoiſſance de l'affaire d'Antonio Perez, en vertu du droit que ſa naiſſance lui donnoit dans leurs Etats. Philippe, concevant que le Conſeil d'Arragon ſe tiendroit ferme, recourut à un autre artifice pour perdre ce Miniſtre. Il envoya un détail des griefs qu'il avoit contre lui, & plaça comme un des principaux le commerce qu'il avoit eu avec Mendoza, crime grave dans ce Pays, à cauſe de l'Inquiſition : dans le deſſein où il étoit de l'obliger à s'en attribuer la connoiſſance, & que par ce moyen il pût arracher Antonio au Conſeil Souverain, ce qui en étoit un ſûr pour le perdre, ſans que perſonne oſât s'en mêler.

Mais cette réſolution ayant été rendue publique, le peuple qui aimoit Antonio, dont il avoit reçû mille biens, ayant appris que l'Inquiſition faiſoit arrêter ſon illuſtre Compatriote, prit les armes & l'arracha des mains des Archers. Antonio ſe voyant en liberté, & la devant encore

à Jeanne de Cuello, qui avoit ému le peuple en ſa faveur, voulut une bonne fois ſe mettre à l'abri de pareilles tentatives, & du reſſentiment de ſon Souverain. Pour cet effet, il prit des Relais, traverſa les montagnes d'Arragon, gagna le Bearn, & vint implorer la protection d'Henri IV. qui dans les circonſtances préſentes le reçut à bras ouverts, & le combla d'honneur & de biens. Ce Prince ſentit toutes les obligations qu'il avoit à la deſtinée, de lui faire tomber entre les mains un Miniſtre qui connoiſſoit à fond tous les ſecrets d'un Etat qu'il avoit gouverné ſi long-tems. Henri ſe ſervit utilement de Perez pour abaiſſer Philippe ſon Rival : & le Roi d'Eſpagne apprit dans les ſuites à ſes dépens, combien on doit être circonſpect & prudent dans la vengeance qu'on prend d'un Courtiſan auquel on s'eſt livré entierement.

Antonio Perez finit ſes jours à Paris dans une paix profonde, & ſurvécût à Jeanne de Cuello. Il employa le reſte de ſa vie à l'étude, & nous avons encore aujourd'hui

des Traités de Juriſprudence, qui font admirer la profondeur & l'élevation de ſon génie.

Pour la Princeſſe d'Eboli, confinée dans une Province, elle ne put jamais ſe conſoler de la perte d'Antonio; elle apprit par des malheurs continuels juſqu'au moment de ſa mort, que les déſordres & les vices entraînent toujours après eux les remords & l'infortune.

CHAPITRE IX.

Réflexions de d'Orneville sur l'Hiſtoire précédente. Les Cavaliers dînent aux Céleſtins. Viſite que rend Mademoiſelle de Sulmine dans le Couvent. D'Orneville mene le Chevalier chez M. de Troye. Tableaux parfaits de la main de ce grand Peintre.

D'Orneville, après avoir fini cette Hiſtoire, fit remarquer au Chevalier les principaux endroits qui avoient contribué à la perte de ceux qui en faiſoient le ſujet, & appuyoit ſes réfléxions ſur les dangers que l'on court, lorſqu'on s'expoſe aux foibleſſes de l'amour. Le Mentor qui avoit à cœur la Lettre dont nous avons parlé, & qui prévoyoit par le miſtere que d'Elby en avoit fait, que cette intrigue iroit plus loin, tâchoit d'en prévenir les ſuites, en lui inſpirant de légitimes frayeurs. Les réfléxions qu'ils firent à ce ſujet, fu-

rent interrompuës par l'arrivée du Pere Theodore. Nous voici, Dieu merci, tranquiles, s'écria-t'il en rentrant, & nous pourrons à préſent dîner tout à notre aiſe : pardon, Meſſieurs, continua-t'il, ſi je vous ai tant fait attendre, mais on n'a jamais fini dans mon malheureux emploi. Après ce diſcours, le Pere fit paſſer nos Cavaliers dans une Salle fort propre, où le couvert étoit mis. L'on ſervit d'excellens poiſſons; & le repas fut animé par un Religieux, homme d'eſprit & fort gai qui rendit la converſation extrêmement enjoüée. D'Orneville demanda au Celeſtin s'il avoit parlé à un Laquais qui étoit venu le chercher dans ſa chambre. C'eſt un de ceux de ma ſœur, reprit le Pere, qui m'eſt venu avertir qu'elle & ſa fille viendroient me voir aujourd'hui; & comme leurs viſites ſont rares, je les attends avec un grand plaiſir. Vraiment, pourſuivit d'Orneville, ſi c'eſt Madame de Sulmine, car je ne vous connois point d'autre ſœur, vous avez une niece qu'on dit ex-

trêmement belle ; ſa beauté fait du bruit à Paris, & tout le monde a été fort ſurpris du refus que cette Demoiſelle a fait de pluſieurs partis de conſéquence, parmi leſquels ſe ſont trouvés un Duc & un Marquis très riches. Je n'en ai pas moins été ſurpris que le public, repartit le Celeſtin, je me ſuis même ſervi du crédit que je comptois avoir comme oncle ſur l'eſprit de ma niece, pour l'engager à épouſer le Marquis de Linguan, ſans avoir pû y parvenir : ſa mere n'a pas eu plus de pouvoir ſur ſon eſprit, & toute la famille eſt dans la ſurpriſe de l'éloignement que Mademoiſelle de Sulmine a pour le mariage. L'habitude qu'on s'eſt fait de ne la point contraindre, rend à peine excuſable la condeſcendance que l'on a pour elle ; mais à dire le vrai, c'eſt qu'elle eſt ſi aimable, & ſon caractere ſi flatteur & ſi ſéduiſant, que quelqu'envie que l'on ait de prendre un ton avec elle, il eſt impoſſible de le ſoutenir un inſtant.

Le Chevalier fut enchanté du portrait

que le Pere Theodore venoit de faire de ſa niece ; il pouvoit à peine contenir la joye que ce diſcours lui avoit cauſé. Dès que le Pere eut ceſſé de parler, d'Elby lui porta la ſanté de ſa niece, & tout le monde ſuivit ſon exemple. Ce Jeune-homme, qui vouloit plaire à l'oncle d'une perſonne qui lui étoit déja ſi chere, s'attacha à s'inſinuer dans ſon eſprit, en le prévenant par tous les endroits poſſibles. Les gens d'un certain âge ſont ſenſibles aux complaiſances de la jeuneſſe. Le Céleſtin reçut avec amitié celles de d'Elby, & l'invita de le venir voir ſouvent. D'Orneville, qui ne pénétroit pas les raiſons du Chevalier, fut très-content de ſa conduite. Le caffé termina le repas, après lequel d'Orneville qui avoit intention d'occuper le reſte de la journée, ſe leva & prit congé des Peres, qui reconduiſirent nos Cavaliers juſques à la porte.

Ils alloient ſortir, lorſqu'un Carroſſe arrêta. D'orneville & d'Elby ſe rangerent pour laiſſer paſſer deux Dames qui en

deſcendoient. Le Mentor qui prévit que c'étoit Madame de Sulmine, lui donna la main & la conduiſit au Parloir. Le Chevalier préſenta la ſienne en tremblant à ſa charmante fille; & quoiqu'il dût s'attendre à cette rencontre, il n'en fut pas moins agité. Mademoiſelle de Sulmine, de ſon côté, recula d'un pas à la vûë du Chevalier, & l'amour retint l'autre; elle ne s'attendoit pas à le trouver dans cette viſite, & ſon étonnement parut par un rouge charmant qui lui monta au viſage. D'Orneville qui ſe retiroit, fit ceſſer tous ſes embarras. Le Chevalier le ſuivit en ſoupirant; & ce ne fut pas ſans tourner pluſieurs fois la tête qu'il parvint au Caroſſe.

Le Chevalier, pénétré de regrets de la timidité qu'il avoit eu de ne pas profiter de l'inſtant qu'il étoit ſeul avec ſa belle Maîtreſſe, pour la remercier de ſa Lettre, gardoit un ſilence profond, & paroiſſoit abſorbé dans une noire rêverie. D'Orneville l'interrompit: Chevalier, lui dit-il en ſouriant, vous avez contracté un air

bien ſombre, il eſt aiſé de s'appercevoir que l'air monachale vous déplaît. Remettez-vous, nous ne reviendrons pas ſitôt ici. Bien au contraire, reprit vivement d'Elby, vous me ferez un plaiſir extrême lorſque vous permettrez que j'y retourne, & je l'ai promis au Pere Theodore, que je trouve un très-aimable homme, & que je ſerois charmé de cultiver; ſi je vous ai paru triſte, c'eſt que j'étois encore rempli de l'hiſtoire que vous m'avez conté, qui me faiſoit faire réfléxion à l'inſtabilité des choſes humaines. Comment donc, reprit le Mentor en riant, & penſant bien que le Chevalier lui en donnoit à garder, voilà ce qui s'appelle parler comme un homme de ſoixante ans, je vous félicite de ſçavoir tirer une morale ſi ſaine ſur les choſes dont je vous fais part; il faut au contraire qu'elle ſerve à nous égayer. Nous allons chez un homme où nous trouverons de quoi diſſiper ces ſérieuſes idées: c'eſt le fils du fameux M. de Troye dont je vous ai parlé, qui marche dignement ſur les

traces de ſon illuſtre pere. Je gage que vous me ſçaurez bon gré de vous procurer cette connoiſſance ; & dans l'intention où je ſuis de vous faire connoître peu à peu les merveilles qui ſont renfermées à Paris, je ſerois bien fâché de ne pas mettre dans ce genre ceux qui en ſeroient les auteurs. Au reſte, il eſt bon que je vous prévienne que le Peintre chez lequel je vous mene, mérite par lui-même autant d'égard que ſa réputation, & que vous devez être chez lui avec la même conſidération, que dans quelque maiſon où vous vous trouviez ; que les Princes & les Seigneurs ſe font un plaiſir d'être de pair avec des Peintres de cette volée, & que rien ne prouve tant le peu d'éducation que de ne ſçavoir pas diſtinguer & peſer leur mérite. Le propre des Sciences eſt d'élever ceux qui y font des progrès, & de les mettre de niveau avec tout ce qu'il y a de plus grand.

Le Caroſſe ſe trouva pendant ce diſcours à la porte de M. de Troye, Place des Victoires. D'Orneville ſe fit annoncer

& M. Favray, éleve de ce grand Peintre, vint au devant de nos Cavaliers. Le Mentor lui préſenta d'Elby : Voilà, Chevalier, lui dit-il un homme charmant, avec lequel je ne ſçaurois aſſez ſouhaiter que vous fuſſiez en liaiſon : outre ſes talens, il eſt d'une douceur, d'une probité & d'une conduite ſans égale ; à l'âge que vous lui voyez, il eſt très avancé dans la peinture, & s'il continue dans les ſuites à étudier avec autant de régularité qu'à préſent, je veux le voir dans peu ſur les premiers rangs. M. Favray répondit à cette politeſſe, & fit la guerre à d'Orneville ſur le long-tems qu'il ne l'avoit vû. M. de Troye arriva ſur ces entrefaites qui embraſſa le Mentor, & à qui le Chevalier fut préſenté. Après le premier cérémonial, ce grand Peintre ordonna à un Laquais d'apporter les derniers Tableaux qu'il avoit faits : le premier fit voir l'enlévement de Proſerpine ; il faudroit un volume exprès pour faire l'analyſe des beautés de ce morceau. Comment

détailler en peu de mots la majesté du dessein, la force des caracteres, le jeu des teintes, & enfin les agrémens & les subtilités de ce grand Art semé si fréquemment dans tous les ouvrages qui sortent de la main de M. de Troye ? A ce Tableau succeda celui qui représente la mort d'Hypolitte, traité avec tant d'adresse, que la blessure dont il expire ne dépare point les graces de ce beau corps ; la nature y est si naturellement exprimée, qu'un Chirurgien habile étant venu le voir, s'écria en jettant les yeux sur Hypolite : Cet homme est blessé à mort. Ce peu de mots est un grand éloge.

Plusieurs Tableaux de la même force se suivirent : Une Chasse aux ours : Diane dans le bain. Nos Cavaliers convinrent qu'il falloit plusieurs mois pour les admirer. M. de Troye voulut varier le plaisir, & leur fit apporter quelques morceaux modernes. Le Chevalier les adopta avec vivacité, c'étoit des fictions galantes & modernes ; de jolies femmes animées par

les attitudes qui ſont ſi propres à M. de Troye. D'Elby en étoit frappé, & ne pouvoit ceſſer de les admirer.

M. de Troye qui eſt la politeſſe même, fit paſſer nos Cavaliers dans l'appartement de Madame ſon épouſe. D'Elby lui fut préſenté : ce Jeune-homme fut charmé de la politeſſe & des graces de cette Dame : En effet, outre ſes charmes, elle a infiniment de l'eſprit, & le moindre de ſes diſcours en eſt toujours orné.

Du monde étant ſurvenu, d'Orneville fit ſigne au Chevalier ; ces Cavaliers s'eſquiverent adroitement pour ne déranger perſonne, & c'eſt la meilleure façon. Allons à préſent à la Comedie Françoiſe, dit d'Orneville, vous n'y avez pas encore été ; & vous ne pouvez mieux commencer qu'en voyant une Tragédie qu'on dit excellente. Cette pieçe eſt de M. de Voltaire, & ce nom porte avec ſoi le ſuffrage du Public.

D'Orneville en étoit là, lorſqu'un Laquais cria au Cocher qui les menoit, d'arrê-

ter. D'Elby mit la tête à la portiere : C'eſt Madame la Marquiſe de ... s'écria-t'il, dont le Caroſſe eſt à quatre pas, & qui nous a ſans doute reconnus. Le Mentor auroit bien voulu ſe diſpenſer de la voir ; mais les égards qu'on doit au ſexe, firent qu'il répondit à ſon Laquais, qui le prioit de la part de ſa Maîtreſſe de paſſer vers elle, qu'il alloit ſe rendre à ſes ordres. Il deſcendit ſur le champ avec le Chevalier ; & ces Cavaliers la trouverent avec cette Dame aux ſourcils épais dont nous avons parlé dans la premiere Partie, nommée Madame Dupuis. Je ſuis ravie, dit la Marquiſe à d'Orneville, en faiſant en même tems une inclination badine à d'Elby, de ce que le hazard nous a fait rencontrer, ſans cela je ne vous aurois peut-être pas vû ſitôt : depuis quelque tems vous me négligez fort, & cela n'eſt pas bien ; mais ce qui me tranſporte, c'eſt que vous en êtes punis. Vous alliez ſans doute admirer Alzire, vous n'aurez pas ce plaiſir ; nous avions la même intention Madame & moi, mais

toutes les places ſont retenuës, & je crois que le mieux eſt d'aller paſſer notre ſoirée ailleurs. D'Orneville répondit avec legereté à ce diſcours ; & nonobſtant ſa répugnance, il ne put ſe diſpenſer d'accepter la partie propoſée. Les Dames firent place aux Cavaliers, & le Caroſſe qui les avoit mené fut renvoyé à l'ami qui le leur avoit prêté.

La Marquiſe de ... qui avoit une impatience extrême de ſe trouver ſeule avec d'Elby, pour lui faire des reproches de ce qu'il ne s'étoit point rendu à ſes empreſſemens, ſouffroit horriblement de la contrainte où elle étoit d'avoir pour témoins d'Orneville & ſon amie. Les ſentimens qu'elle avoit pour le joli Cavalier, occaſionnoient ſur-tout la répugnance qu'elle avoit pour le Mentor. Les Dames ſont vives; & lorſqu'elles trouvent de la réſiſtance à leurs déſirs, il eſt rare que les plus ſages uſent de la retenuë ſi bienſéante à leur ſexe. Celle-ci nous en fournit un exemple ; elle prit ſon parti dans l'inſtant pour

ſe procurer l'entrevûë déſirée ; & ſçachant que d'Orneville aimoit le piquet, elle lui propoſa en arrivant une repriſe ; elle fut acceptée, & la Marquiſe chez laquelle il entra compagnie dans ce moment, eut grand ſoin d'occuper les arrivans par des quadrilles, bien réſoluë de donner ſa place à quelqu'un dès qu'elle trouveroit une occaſion favorable, pour entretenir le Chevalier.

Cependant, Madame Dupuis qui s'étoit épriſe dès la premiere vûe de la jolie figure de d'Elby, & qui depuis ce tems venoit fréquemment chez la Marquiſe, dans l'eſpérance de l'y revoir, voyant cette Dame occupée à ſon piquet, s'étoit diſpenſée de faire un cadrille, afin de pouvoir entretenir le Chevalier : Vous rêvez, lui dit-elle en demandant un écran, à votre âge doit-on être taciturne, & n'y a t'il rien ici qui puiſſe vous occuper plus agréablement ? Le Jeune-homme qui ſongeoit dans ce quart-d'heure à la belle de Sulmine, ſe contraignit à ce diſcours ; Vous

êtes bien bonne, Madame, de vous en appercevoir ; je vous avouërai naturellement que ma ſituation préſente, dont vous êtes ſans doute inſtruite, me fait faire ſouvent des réflexions, je conviens qu'elles ne ſont pas pardonnables où vous êtes.... On vous excuſe aiſément, reprit Madame Dupuis, je ſçais l'avanture qui vous eſt arrivée, & les raiſons qui vous attachent à M. d'Orneville ; mais le mal n'eſt pas ſi grand qu'on n'y puiſſe remédier ; vous êtes d'une figure à ne pas être abandonnée. On a des amis dans le monde qui peuvent faire un ſort à un Jeune-homme ; & ſi vous étiez dans le goût d'être employé, & que vous nous fiſſiez part naturellement de vos vûës, on pourroit vous offrir du crédit & vous placer au plutôt. Tout dépend des commencemens pour arriver à la fortune, & l'on ſe chargeroit volontiers de vous aider à la faire. D'Elby fit une profonde révérence à ce diſcours : l'interêt de ſa liberté & de ſa paſſion le lui fit recevoir avec complaiſance

ſance, & malgré la répugnance invincible qu'il avoit conçû dès le premier inſtant pour les prodigieux ſourcils de cette Dame, il crut devoir s'y accoutumer; & pour ſe rendre favorable cette Protectrice, il lui dit mille choſes obligeantes & polies. Madame Dupuis, charmée que ſes propoſitions fuſſent ſi bien reçûës, fit part au Jeune-homme d'un projet qu'elle avoit pour le placer, qui lui parut ſi naturel & ſi prochain qu'il redoubla ſes remercimens avec un ſourire qui faiſoit ſon effet ſur le cœur ſuſceptible de la tendre Madame Dupuis.

La Marquiſe, qui n'étoit pas aſſez occupée de ſon jeu pour ne pas être attentive à ce qui ſe paſſoit près du feu, étoit d'une diſtraction ſurprenante, & devint d'une inquiétude extrême des marques d'intelligence qu'elle crut remarquer entre ces deux perſonnes. D'Orneville lui fit pluſieurs fois la guerre ſur les fautes qui lui échapoient; elle s'excuſa ſur une migraine qui la tourmentoit: reſſource ordinai-

naire des Dames, & elle pria l'Abbé Toupet, qui ſurvint, de prendre ſon jeu, & puis paſſa avec précipitation à la cheminée dans le tems que Madame Dupuis diſoit au Chevalier qu'il ne manquât pas de la venir voir le lendemain à onze heures. La Marquiſe entendit ce diſcours, & s'aſſit ſans paroître y avoir fait attention; mais le Chevalier & la Dame ayant ceſſé la converſation, la Marquiſe lui dit avec un ris forcé, qu'elle ne devoit pas être la cauſe qu'ils diſcontinuaſſent leur entretien. Si je ſuis de trop, continua t'elle, malgré le mal de tête qui vient de me prendre, j'irai reprendre mon jeu. Je ne crois pas, repliqua Madame Dupuis, avec peut-être plus de dépit d'avoir été interrompu que de reſſentiment de ce diſcours, que ce que j'ai à entendre & à dire craigne les témoins, & je ſuis ſurpriſe, Madame, que vous m'en ſoupçonniez: Mon Dieu, Madame, pourſuivit la Marquiſe avec aigreur, ce que je viens de dire ne méritoit pas que vous le priſſiez ſur un pareil ton,

mais quand vous supposeriez que le mien eût été plus sérieux, je ne croirois pas m'être écartée si fort du vrai-semblable ; lorsque l'on n'a que des choses ordinaires à dire, on ne s'interrompt pas si précipitamment à l'arrivée d'un tiers. Apparamment, interrompit dédaigneusement Madame Dupuis, que vous vous trouvez quelquefois dans ce cas, puisque vous le prêtez si aisément à d'autres. Quand cela seroit, reprit la Marquise piquée, cela me seroit plus permis comme veuve, qu'à vous comme mariée ; mais l'on sçait il y a long-tems que l'Hymen chez vous n'a point de bandeau, & qu'il sçait rendre justice au mérite. Madame Dupuis sentit toute la force de ce discours ; elle en rougit de colere : Vous êtes bien heureuse, continua-t'elle en contraignant son emportement, que vous soyez chez vous & que, toute femme d'affaire que je sois, je sçache mieux les usages de la politesse que celles qui n'ont de recommandable que des Titres frivoles ;

Mais c'en eſt aſſez ; adieu, Madame, j'ai des moyens aſſurés de vous faire repentir un jour des mauvais diſcours que vous venez de tenir. Qu'ils ne vous faſſent aucune impreſſion au moins, M. le Chevalier, continua Madame Dupuis en lui préſentant la main, l'on a ſans doute ſes raiſons pour en venir avec une femme comme moi à de pareilles extrémités, & je me trompe bien, ſi vous n'en êtes pas la cauſe innocente. En achevant ces mots, elle fit une révérence altiere, & ſortit avec d'Elby ; qu'elle pria tout haut de la reconduire juſques chez elle. La Marquiſe avoit la bouche ouverte pour répondre avec aigreur : mais ſe flattant qu'en ſa conſidération, ou à cauſe de d'Orneville, le Chevalier s'excuſeroit de lui donner la main, elle ſe retint ; mais le Jeune-homme qui n'avoit pas aſſez d'uſage du monde pour décider dans une pareille occaſion, & que pluſieurs raiſons guidoient, ne répondit point à l'eſpoir dont cette Dame s'étoit

flattée. Non seulement il conduisit Madame Dupuis jusques à son Carosse, mais encore il la ramena chez elle, bien résolu de profiter de la liberté de son retour, pour aller rendre une visite à l'objet de sa naissante passion.

A peine le Chevalier fut-il disparu, que la Marquise s'approcha de d'Orneville, transportée de ressentiment de ce qui venoit de se passer. Le Mentor, qui pendant ce tems étoit fort occupé d'un refait considérable qui devoit décider de beaucoup, n'avoit rien entendu de la scêne, & fut fort surpris des railleries piquantes de la Marquise, & de l'impolitesse grossiere que l'on reprochoit à son pupile. Il se leva pour être mieux instruit de cette avanture; il pria la Marquise de passer vers une croisée, pour ne point donner lieu à la compagnie, qui commençoit à prêter l'oreille, de rire de cette histoire. Elle étoit si émuë, qu'elle put à peine se contenir; elle lui conta avec feu la dispute, & habilla les choses de façon, qu'elle n'étoit compro-

miſe en rien. Le rendez-vous que Madame Dupuis avoit donné ne fut pas oublié ; elle fut ornée des couleurs que ſa jalouſie lui prêta, ſe flattant que d'Orneville, dont elle connoiſſoit la ſageſſe, y mettroit obſtacle. Le Mentor écouta la Marquiſe avec toute la tranquillité poſſible, cependant avec une ſecrete ſatisfaction de ſçavoir que Madame Dupuis avoit du goût pour le Chevalier, choſe qu'il avoit toujours déſiré, ſçachant que par ſon crédit elle pouvoit tout faire pour lui. Mais pour appaiſer la Marquiſe, il l'aſſura que le Jeune-homme n'avoit pas cru lui déplaire & encore moins l'offenſer ; qu'il falloit lui paſſer cette impoliteſſe, parce que n'étant pas encore répandu dans le monde, il y avoit bien des choſes qu'il ignoroit ; il l'aſſura qu'à ſon retour il lui en parleroit, & que s'il ne revenoit pas, il l'obligeroit le lendemain à venir lui en faire de très-humbles excuſes. La Marquiſe ſe calma à cette aſſurance ; elle étoit trop prévenuë du Jeune-homme, pour ne pas

ſaiſir les moyens qu'on lui donnoit de lui pardonner. Elle renvoya d'Orneville rachever ſon piquet, & fut ſe remettre auprès du feu, dans l'eſpérance de revoir bientôt arriver le Chevalier, qui ſelon elle ne devoit pas tarder beaucoup à revenir.

Cependant, dès que Madame Dupuis fut ſeule avec d'Elby, elle lui demanda ce qu'il penſoit des procedés de la Marquiſe : C'eſt une folle, continua-t'elle ſans lui donner le tems de répondre ; ſans quelques raiſons que je ne dis pas pour le préſent, il y a long-tems que je ne la verrois plus. Certes, elle eſt bienheureuſe que je ſois bonne, & que j'aye ſçû me poſſeder, je lui aurois prouvé que je la vaut bien de toutes les façons ; cette femme eſt charmante ! elle perdra plus que moi à tout cela, ſon interêt y eſt lezé. Je me tais ſur cet article. Je ſuis trop piquée pour la mettre dans le cas par mes reproches de ne m'avoir plus d'obligations ; mais ce que je puis dire en paſſant, c'eſt

que lorſque l'on n'eſt pas riche, & qu'on ſe trouve ſouvent dans l'obligation de recourir à la bourſe d'autrui, il faut être moins fiere & plus réſervée dans ſes diſcours : les Titres indigens révoltent, & ſemblent faits pour éclairer la miſere. Mais laiſſons cela : en vérité, cette femme ne vaut pas la peine qu'on s'entretienne d'elle plus long-tems : revenons à vous. J'aime à faire plaiſir, tenez, Chevalier, je ne vais point par quatre chemins ; votre caractere me plaît, je ne ſerai pas fâchée que vous ſoyez de mes amis ; je veux vous donner des marques que je vous conſidere. M. d'Orneville eſt un fort honnête-homme, mais il n'eſt pas riche, & ne peut rien pour vous ; je prendrai ſoin de votre avancement, & s'il vous aime, il en ſera charmé. Ne manquez pas de vous trouver demain à l'heure que je vous ai dit, je veux dès ce jour vous donner des marques que je ne m'affectionne pas en vain.

Ces derniers mots étoient trop clairs

pour ne pas annoncer un état certain au Chevalier ; l'impreſſion qu'ils firent, furent ſuivis d'un remerciment qui expliquoit ſa reconnoiſſance, & qui finit en baiſant la main de celle qui ſe déclaroit en ſa faveur par des endroits ſi marqués. Le pauvre enfant, s'écria Madame Dupuis, ne mérite-t'il pas qu'on ait pitié de ſon ſort ? Allez, continua-t'elle en lui donnant un petit coup ſur l'épaule, il eſt en bonnes mains, & vous ſçaurez un jour bien des choſes ; mais ſur tout gardez-vous bien de ſouffler de tout ce que je vous ai dit, on pourroit l'interprêter différemment, & l'on a ſa réputation à ménager. Le Chevalier promit d'être diſcret & d'être exacte au rendez-vous, en avoüant cependant avec franchiſe à Madame Dupuis ſon embarras ſur le prétexte qu'il devoit prendre pour ſe rendre le lendemain à ſes ordres, dans la crainte où il étoit de déplaire au Mentor, auquel il avoit tant d'obligations, qu'il ſe voudroit un mal infini de le tromper &

de lui donner du chagrin. Ah! Dieu vous en préſerve, reprit Madame Dupuis, je ne ſuis pas femme à vous donner de pareilles idées; au contraire, & je ſuis ravie de connoître que vous ayez le cœur bien placé, & que vous n'êtes pas capable d'ingratitude. Vous n'avez qu'à dire à d'Orneville que je vous ai prévenu, & que ſçachant que vous ne faiſiez rien, je m'intereſſe à votre fortune en ſa conſidération, & que c'eſt pour prendre des meſures à ce ſujet, que je vous ai prié de venir chez moi. Le Chevalier ſentant l'impreſſion que ce diſcours devoit faire, ſe trouva par-là délivré de ſon embarras, & ayant remis Madame Dupuis dans ſon appartement, il ſe retira après avoir renouvellé ſes remercimens.

Dès que d'Elby fut libre, il prit un Fiacre, & ſe fit conduire dans la rue Pavée chez Mademoiſelle de Sulmine; ſa Femme de chambre lui dit qu'elle n'étoit pas encore rentrée: & dans l'imagination où elle étoit qu'il venoit pour affaire, elle le fit

paſſer dans l'appartement de ſa Maîtreſſe, en aſſurant le Jeune-homme qu'elle ne tarderoit pas à revenir. D'Elby ne ſe fit pas beaucoup prier, dans la douce eſpérance où il étoit de joüir quelques inſtans de la vûe d'une perſonne qui regnoit déja ſi puiſſamment ſur ſon cœur: dès qu'il fut ſeul, il ſe jetta dans une bergerre, où il ſe livra à cent réflexions ſur ſon état préſent; inſenſiblement il s'aſſoupit, & puis il s'endormit d'un profond ſommeil.

Il y avoit environ une bonne heure qu'il étoit plongé dans le repos lorſque Mademoiſelle de Sulmine, qui en revenant de chez M. ſon oncle avoit été faire des viſites, rentra chez elle, où après avoir reconduit Madame ſa tante dans ſon appartement elle paſſa dans le ſien, ſans être prévenue que le Chevalier y fût. Elle recula de deux pas, à la vûe d'un homme étendu dans ſon fauteüil. Son premier mouvement fut de ſe retirer & d'appeller du monde: mais ayant re-

connu le Chevalier à ſon habit, l'interêt de ſon cœur la fit rapprocher. Le Jeune-homme qui étoit ſujet à rêver, proféroit des paroles que l'embarras d'un ſonge occaſionnoit ſans doute. La Demoiſelle, curieuſe des ſoins ſecrets qui l'agitoient, y prêta toute ſon attention: *Quoi! des obſtacles invincibles*, diſoit bas d'Elby, *n'empêcheront-ils toujours de voir ce que j'aime?* .... Enſuite, *Mais ſi M. de Linguan lui a plû, & qu'elle ſe prive de la voir parce qu'elle le craint, elle l'aimera tôt ou tard.* Ce peu de mots jetta Mademoiſelle de Sulmine dans une ſurpriſe extrême. Par quel canal, grand Dieu, ſe dit-elle, ſçait-il mes ſecrets? Redoublons notre attention peut-être que la ſuite éclaircira ce miſtere. Elle approchoit ſon oreille dans ce moment, & s'appliquoit à deviner pluſieurs paroles interrompues que d'Elby proferoit, lorſque du bruit qui ſe faiſoit à la porte d'un cabinet vitré qui étoit dans l'enfoncement de la chambre, lui fit jetter les yeux avec précipitation vers cet endroit. Quel fut

ſon étonnement & ſon effroy, d'entrevoir au travers du vitrage de la porte une main qui levoit le pêne avec circonſpection, à laquelle pendoit un poignard ſans fourreau. Cette vûe lui fit faire un grand cris, & elle ſe jetta toute éperduë entre les bras du Chevalier qui ſe réveilla en ſurſaut.

Fin de la Troiſiéme Partie.

CATALOGUE

DES LIVRES NOUVEAUX QUI se vendent à Paris, chez RIBOU, *rue S. Jacques, au coin de la rue de la Parcheminerie.*

Theatre de Meſſieurs,

REgnard, 5 *volumes in* 12. 10 *liv.*
Dancourt, 9 *vol.* 18 *l.*
Le Grand, 4 *vol.* 10 *l.*
Baron, 2 *vol. in*-12 1736. 5 *l.*
Hauteroche, 3 *vol. in*-12 1736. 7 *l.* 10 *ſ.*
Champmeſlé, 2 *vol. in*-12. 1736. 4 *l.*
La Grange, 3 *vol.* 1736. 7 *l.* 10 *ſ.*
La Foſſe, *un vol.* 1737. 3 *l.*
Teglis, Tragédie nouvelle. *Par M. de Morand.* 1 *l.* 10 *ſ.*
Les Acteurs déplacés ou l'Amant Comédien, Comédie nouvelle, *ſous preſſe.*
Arlequin, apprentif Philoſophe, Comédie nouvelle, *ſous preſſe.*
La Famille, Comédie nouvelle, repréſentée par les Comédiens Italiens, *ſous preſſe.*

On vend dans la même Boutique, generalement toutes les Tragedies & Comedies ſeparées.

De M. LE SAGE.

Hiſtoire de Gil Blas de Santillane, 4. *vol. in*-12. 1736. 10 *livres.*

Le 4 se vend séparément trois livres

Une Journée des Parques, *in*-8°. *avec figures, par le même.* 1 *l.* 4 *s.*

Ecole parfaite des Officiers de bouche, *in*-12, *nouvelle édition.* 1737. 2 *l.* 10 *s.*

Nouveau recueil des plus beaux secrets de Médecine, *par M. Lemery*, 4 *vol. in*-12 *sous presse.*

Mémoire de Selim, frere de Mahomet IV. *en* 2. *parties*, 2 *l.* 8 *s.*

Lettres à M.... sur l'origine des anciens Dieux ou Rois d'Egypte, *in*-12, 1 *l.* 10 *s.*

Lettre de M. de Voltaire sur les spectacles, & en particulier sur la Tragédie, *sous presse.*

Oeuvres de M. le Chevalier DE MOUHY.

Paris ou le Mentor à la mode. 3. Parties, *la* 4. *sous presse. Chez Ribou, rue S. Jacques.* 1 *l.* 10 *s. La* 1. *&* 2. *Parties se vendent séparément.* 1 *l.* 10 *s.*

Les Mémoires Postumes du Comte D. B. avant son retour à Dieu. La 2. & 3. Parties, *chez Dupuis, au Palais.* La 1. Partie, *chez Ribou, rue S. Jacques.*

La Mekis ou les Voyages extraordinaires d'un Egyptien, dans la Terre Intérieure, avec des Notes. *Chez Dupuis, rue Saint Jacques.*

La Mouche ou les Avantures de Bigand, 4 Parties en 2. vol. *in*-12. *Chez Dupuis, rue S. Jacques.*

Les Mémoires du Marquis de Fieux ; 4. Parties en 2. vol. *in* 12. *La* 1. *chez Prault fils, quay de Conti : les* 3. *dernieres, chez Dupuis, au Palais.*

La Payſanne parvenue, 7. Parties, *la* 8. *ſous preſſe. Chez Prault fils, Quay de Conti.*

Le Répertoire périodique. *Chez Chaubert, Quay des Auguſtins.*

Le Mérite vengé, ou Converſations littéraires. *Chez Prault fils, Quay de Conti.*

Démêlée ſurvenue à la ſortie de l'Opera, entre le Payſan & la Payſanne Parvenue. *Chez Ribou, ruë S. Jacques, au coin de la rue de la Parcheminerie.*

La vie de Chimene d'Eſpinoſa, 6 Parties, *ſous preſſe.*

On trouvera chez ledit Ribou, toutes ſortes de Livres d'aſſortimens, tant de France que des Pays étrangers.

55665713

De l'Imprimerie de VALLEYRE.

22 hab de 140 [illegible] 202
24 Dina [illegible]
136 [illegible]
II 63 [illegible]
72 Bai [illegible]
90 [illegible]
96 [illegible]
113 [illegible]
172 [illegible]
III 41 [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
120 [illegible]
[illegible]